

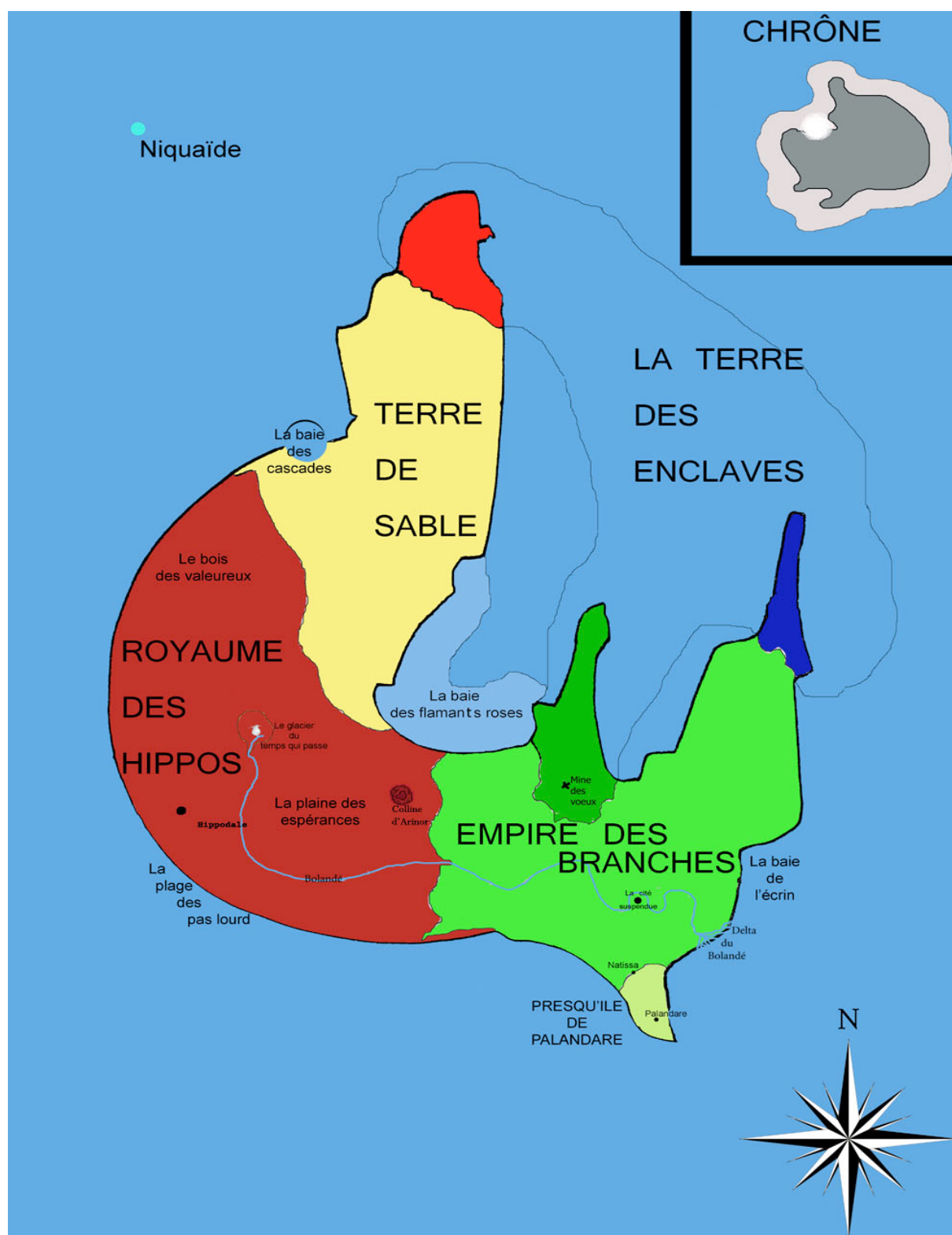
Terragora



Guillaume Sire

A toutes les conteuses d'histoires.
A ma mère, la meilleure d'entre elles.

Carte de l'univers



1- Le mensonge de Zeit

La Lune et le Soleil créèrent ensemble le monde. Ils enfantèrent d'abord la Mer, le Vent et Terragora. Puis le roi des rois et la reine des reines eurent un quatrième enfant. Il n'avait pas vraiment de forme, pas vraiment de couleur : un brouillard grisâtre et triste. Le Soleil décida de le nommer Zeit et de lui offrir un royaume, un peu à l'écart de celui des autres : l'île de Chrône.

Au début, malgré sa laideur repoussante, les parents de la brume livide l'aimaient de toutes leurs forces. Mais Zeit n'avait que faire de ses parents : il haïssait la Lune, le Soleil et le monde, fruit de leur amour. Sur Chrône, le brouillard n'arrêtait pas de lancer d'abominables adjurations au sujet de tout ce qui existait dans l'univers.

Contrairement à la Mer, au Vent et à Terragora, Zeit ne reçut pas le don de mettre au monde des créatures. En contrepartie, il en obtint deux autres : celui de mentir admirablement bien et celui de détruire toutes choses exceptés ses parents, ses sœurs, son frère et les rares créatures qui trouvèrent comment lui échapper.

Dès qu'il le put, Zeit usa du venin de sa rhétorique. Il s'en alla voir son père et lui dit :

- J'ai appris de la Lune, ma mère, reine parmi les reines, que son amour pour toi avait diminué. La pauvre reine n'ose pas t'en parler. Elle a laissé la flamme décroître jusqu'à n'être plus qu'une braise insignifiante et, aujourd'hui, je me demande si ce dernier rougeoiement ne s'est pas éteint à jamais. Oui, je crois que la Lune ne t'aime plus ô grand Soleil, et qu'elle te le cache tant bien que mal.

- Pourquoi dis-tu cela ? Toi...Mon deuxième fils...Toi qui a toujours dit du mal à notre propos, chercherais-tu à nous nuire ? Je sais quel don tu as reçu, aussi je ne te crois pas. Tu craches ton suc vénéneux sur Chrône si tu veux, mais tu ne viens pas me déranger pour me l'injecter dans le cœur ! Sois maudit, mon fils, retire toi sur cette île que je t'ai offerte. Ne reviens jamais ! Tu n'es pas digne de mon amour ou de celui de ta mère ! Ton âme a la couleur de cette brume dont tu te sers de corps et que tu sais modeler à ta guise.

- Ne sois pas si méchant, ô mon père, c'est pour ton bien au contraire que je t'apporte pareille nouvelle. Je viens vers toi en ami, en fils aimant, et tu me traites comme un intrigant fielleux. Je n'ai aucun dessein malfaisant envers toi. Et si, parfois, ma langue fourche là-bas, dans la pénombre de Chrône, c'est à cause de mon désespoir : mes sœurs et mon frère son si beaux alors que je suis si laid.

- Tu es laid, c'est vrai, et tu es une vermine épouvantable ! hurla le Soleil. Hors de ma vue !

- Tu l'auras voulu, ô tout puissant Soleil, mais pose toi ces questions : A quoi est occupée la Lune plutôt que d'être avec toi ? N'est-elle pas moins blanche qu'auparavant ? N'est-elle pas plus mystérieuse, plus discrète ? Quelle raison à tout ceci ? Que te cache-t-elle ? Je te dis qu'elle ne t'aime plus. Tu saurais bien t'en rendre compte si ton amour pour elle n'aveuglait pas ton jugement.

Zeit se retira sur Chrône tandis que le Soleil resta pensif. Le roi des rois alla songer à l'abri de sa retraite favorite : les lagunes de la baie de l'écrin. Il n'arrivait pas à ôter de ses pensées les mensonges de son dernier fils. Turlupiné, il finit par se demander :

« Si tout cela était vrai ? Je vois moins la Lune maintenant que nous devons nous occuper du monde. Elle préfère s'alanguir sur le lit de l'horizon plutôt que de rester près de moi. Elle câline nos beaux enfants. Pense-t-elle seulement à moi ? Je sens la colère monter du plus profond de mes entrailles et j'ai du mal à la contenir. Elle me dévore, elle me brûle. J'aime tellement fort la Lune... La seule idée que tout ce que mon effroyable fils m'a dit puisse être vrai me bouleverse. »

Le Soleil décida que le mieux était encore d'en toucher deux mots à la Lune. Elle lui expliquerait bien que tout ceci n'était que fariboles inventées par l'abominable brume. Mais Zeit n'était pas si bête : il avait devancé son père. Il était allé voir sa mère, la reine des reines, et lui avait parlé des soupçons du Soleil. Naïve, la Lune avait cru tout ce que la brume lui avait dit. C'était son fils après tout, elle ne pouvait s'empêcher de l'aimer et de croire à ce qu'il disait.

- Le roi va venir te voir, lui avait dit Zeit. Il te demandera si tu l'aimes encore, m'accusant au passage des ses propres soupçons. Tu pourras lui faire toutes les réponses que tu voudras, ô magnifique reine, il ne saura pas t'entendre, elles ne lui conviendront pas. Tu auras beau lui jurer ton amour, il finira par s'énervé. Tu lui diras combien tu le vénères, mais rien à faire : le roi deviendra fou de rage et le monde sera à jamais défiguré par sa colère.

- Ce que tu me dis là est bien triste mon fils. J'ai du mal à y croire. Retire toi s'il te plaît. Cesse un peu de me mordre l'âme. Va sur Chrône, je viendrai bientôt t'y voir.

Zeit quitta la blanche reine et, aussitôt, le Soleil arriva près d'elle. Quand elle le vit arriver, la Lune eut peur que la prophétie de son fils ne vînt à se réaliser. La peine s'installa dans son cœur de reine.

- Ô mon amour, dit le Soleil, je viens t'entretenir de déplorables choses que Zeit m'a soufflées à l'instant.

« Malheur, pensa la Lune, ce qu'a dit mon fils était vrai. »

- Tu mens, lui répondit-elle, hélas...hélas...Zeit me quitte juste, j'étais avec lui...Ne l'accuse pas je t'en prie.

- Je te promets que j'étais moi aussi avec lui à l'instant. Il m'a dit que tu ne m'aimais plus, que la flamme qui réchauffait ton cœur s'était éteinte pour toujours.

- Comment peux tu dire pareille sornette ? Je te dis que notre fils me quitte juste. Tes soupçons me blessent, je sens comme un bouillon de larmes mugir au plus profond de moi. Je t'en prie, arrêtons là cette discussion inutile. Je t'aime, je t'ai toujours aimé. Tu es mon roi, offert à ma solitude par le Néant, et je te serai à jamais fidèle.

« Pitié, pitié, se disait la Lune à elle-même, que la prophétie ne se réalise pas...Zeit a raison : le roi est devenu fou. Rongé par la suspicion et le doute, il se laisse envahir par la démence. Comment lui dire combien je l'aime ? Comment lui prouver la noblesse de mes sentiments à son égard ? Hélas... mille fois hélas...Me voilà perdue s'il ne m'écoute pas. »

- Mais pourquoi, dans ce cas, nous voyons nous si peu? reprit le Soleil. Si tu m'aimes encore comme au premier jour, pourquoi ne me le montres-tu pas ?

- Parce qu'il nous faut régner sur le monde que nous avons créé. Aujourd'hui, par exemple, je m'occupais d'un baobab se plaignant de n'avoir pas assez de sève. Mon beau Soleil...Si notre amour n'est plus le même qu'à l'époque où nous étions seuls c'est parce que tout doit évoluer. Je croyais notre lien plus fort, plus certain, mais voilà que je te vois sous l'emprise de la méfiance. Tu me fais peur. Je ne te reconnais plus. Ton regard me brûle. Qu'attends-tu de moi grand Soleil ? mon bel amour...Toi qui m'a donné pour enfants la Mer, Terragora, le Vent et Zeit...Je t'en prie...

- Tu ne m'aimes donc plus comme avant...Tu jurais autrefois ne pas pouvoir m'aimer plus ! C'est donc que tu m'aimes moins à présent, ou peut-être même que tu ne m'aimes plus...Je l'entends de ta propre bouche...Notre fils disait vrai...

- Tout cela est faux ! Je t'en conjure : tu dois me croire. Ne laisse pas les larmes qui peuplent mon corps venir s'éparpiller sur les courbes du monde ! Je t'aime...je t'aime...Comment en sommes-nous arrivés là alors que tout à l'heure encore tout allait si bien...Je t'en supplie...mon roi...

Il était trop tard. Ivre de rage, le Soleil avait pris feu. La folie l'avait envahi. Il hurla :

- Sois maudite, reine parmi les reines ! Je n'oublierai pas cet amour que tu m'as donné et repris, perfide Lune ! Je te hais ! Je ne veux plus te voir ! Plus jamais ! Tu m'entends ? Regarde : mon corps brûle ! Un brasier a remplacé mon cœur ! Va-t-en de l'autre côté du monde ! Et ne t'avise pas de croiser encore mon chemin !

La Lune s'en alla. Elle quitta le roi, celui qu'elle aimait et qu'elle ne cesserait de vénérer. C'était la volonté du Soleil. Elle ne chercha plus à s'expliquer, sachant bien qu'il était trop tard : la prophétie de Zeit s'était réalisée. La brume livide avait séparé le Soleil et la Lune. Dorénavant, il y aurait le jour puis la nuit et ainsi de suite.

La blanche reine pleura amèrement. La peine altéra la splendeur de son visage. Et ses larmes, pures comme son amour pour le roi, embrasèrent la partie du ciel qu'elle occupait. Les étoiles étaient nées, filles de la colère du Soleil et du chagrin de la Lune.

Le monde avait considérablement changé. Là-bas, sur Chrône, Zeit préparait ses prochains mauvais coups.

2- L'odyssée de Bozadéan

Au commencement, les singes, nobles fils du Vent, étaient à l'est du monde dans une forêt de micocouliers. Ils vivaient en bande et sautaient de branche en branche, rapides comme des éclairs, discrets comme le souffle léger d'une brise dans les feuillages, et intrépides devant tous les dangers. Si intrépides et courageux que l'on nommait leur forêt le bois des valeureux.

Bozadéan était l'un d'eux. Il vivait avec Ontarine, la plus belle de toutes les femelles. Ensemble, ils projetaient d'avoir bientôt des enfants et de vivre une vie paisible à l'abri de l'arc-en-ciel de leur amour.

Mais un jour, alors que le roi des rois venait de remplacer la triste Lune dans les cieux, le Soleil tint ce discours à Bozadéan :

- Le sort t'a élu ô noble fils du Vent. Tu vas devoir aider les singes à se faire une place plus grande et plus confortable au sein des limbes de l'univers. Vous êtes nombreux et vaillants, je pense que le bois des valeureux n'est pas un domaine qui peut vous suffire. Vous vivez agglutinés les uns aux autres et les branches des micocouliers plient tant sous votre poids qu'elles finissent par toucher le sol. Il vous faut être plus ambitieux. Vous serez la première puissance du monde si vous le souhaitez et je veux que ce soit toi qui diriges cette puissance ! Pars Bozadéan ! Visite l'univers ! Trouve aux singes la place qu'ils méritent !

- Mais je n'ai rien demandé de tout ceci, répondit Bozadéan d'une timide voix.

- As-tu peur ? lança le Soleil.

- Non, certainement pas, mais je croyais que je vivrais une existence paisible aux côtés d'Ontarine, ma bien aimée. Le bois des valeureux me suffit bien.

- Eh bien dis lui au revoir et pars au plus tôt. Quand tu la retrouveras, tu seras la créature la plus puissante du monde. Je te sais digne de cette puissance. J'ai confiance en toi. Mets toi en chemin ! Telle est ma volonté ! C'est un ordre que moi, le roi parmi les rois, je te donne aujourd'hui ! Bon voyage !

La voix du Soleil s'évapora parmi les eaux du firmament. Plus rien. Bozadéan seul face à sa destinée. Le singe alla trouver sa belle et lui raconta ce qui venait de se passer. Ontarine pleura amèrement.

- Si telle est la requête du Soleil alors tu dois partir. Moi, je t'attendrai. Tous les jours, à l'heure où les larmes de la Lune perlent sur les premiers rayons de l'aurore, j'irai guetter ton retour sur le plus haut des micocouliers. Je sais que tu reviendras... Tu reviendras aussi vite

que possible...nous aurons des enfants et nous vivrons heureux... Comme tu me manqueras. Allons... Donne moi un baiser et puis va-t-en ! Au revoir mon amour...

Alors une dernière fois avant de prendre les chemins de sa destinée, Bozadéan posa ses lèvres sur celles de sa bien aimée. Leurs âmes s'étreignirent sous les lueurs de l'aube.

Bozadéan fit route vers le nord. Il sauta de branche en branche jusqu'à l'extrême limite du bois des valeureux, là où Terragora plonge sous la Mer. Le singe suivit la côte et arriva à la baie des cascades. Les sirènes vivaient là, dans une calanque où l'eau était limpide et où une tramontane au goût de glace à la vanille soufflait son doux parfum. Plusieurs cascades jaillissaient depuis la falaise dans la Mer. On ignorait d'où provenaient ces bouillons tièdes, ils étaient un des mystères de la création. Il faisait bon de se mettre dessous et de laisser sur son corps l'eau se prélasser.

Bozadéan n'avait jamais vu de sirène. Ce qu'on lui avait dit à leur sujet l'intriguait. La rumeur assurait qu'elles étaient les plus belles créatures de l'univers.

Le voyageur vit la falaise escarpée se fondre dans une eau trop pure pour être vraie. Il était à l'endroit où la Mer et Terragora, les deux filles du Soleil et de la Lune, se rencontraient. À la recherche d'une sirène, le singe scrutait la plaine liquide. Soudain, il vit une forme sauter et retomber gracieusement. Une femme à queue de poisson. C'était Emus, la sirène aux cheveux d'améthyste. Elle vint se percher sur un rocher à fleur d'eau et dit au voyageur :

- Bonjour ! Je ne t'avais jamais vu avant ! Quel genre de créature es-tu ?

- Un singe, fils du Vent. Je m'appelle Bozadéan.

- Moi je suis Emus. Sois le bienvenu à la baie des cascades. Tiens ! Voici venir mes sœurs ! Nous sommes les sirènes, filles de la Mer.

Une dizaine de femmes à queue de poisson vinrent se percher sur les rochers de la baie et saluèrent Bozadéan. Le singe n'en revenait pas. Tant de beauté le faisait trembler.

- Viens, dit Emus, rejoins nous.

- Je ne sais pas nager, répondit le singe désolé.

Bozadéan avait chaud. Il aurait bien voulu se baigner et prendre une douche sous ces cascades. Cette eau était si pure, cet air était si bon...

- Veux-tu que nous t'apprenions ? demanda une sirène. Oui, mes sœur, montrons lui comment se déplacer dans l'eau sans couler.

Aussitôt dit, aussitôt fait : les filles de la Mer quittèrent leurs rochers et vinrent jusqu'à la côte.

- Fais-nous confiance, dirent-elles à Bozadéan. Rejoins nous et nous te montrerons.

Timide, le singe n'osait pas. Alors les sirènes l'attrapèrent et le posèrent doucement dans l'eau. Au début, il fut pris de panique. Mais les sœurs le soutinrent. Elles lui montrèrent comme remuer les bras et les jambes pour se stabiliser. Elles lui expliquèrent comment se servir de sa queue comme d'une dérive et d'un gouvernail. Bozadéan s'appliqua et, en fin d'après-midi, il sut nager. Il était encore maladroit mais n'avait plus besoin de l'aide des sirènes pour progresser dans l'eau.

Après qu'il ait passé plusieurs heures sous les cascades argentées, à profiter de la chaleur de ce bouillon venu d'on ne sait où, les filles de la Mer invitèrent Bozadéan à partager leur dîner. Le singe se régala de coquillages, de coraux comestibles et de délicieux mollusques tout en buvant le jus d'une noix de coco du fond des océans (car il y avait des cocotiers dans les abysses, c'est du moins ce que les sirènes avaient assuré à Bozadéan).

Pendant le festin, Emus demanda au singe pour quelle raison il avait entrepris ce voyage si loin de chez lui. Alors Bozadéan lui expliqua la volonté du Soleil. Il devait trouver un endroit convenable sur Terragora où les singes auraient plus d'espace que dans le bois des valeureux. En racontant cela, Bozadéan se souvint : il avait une mission à accomplir, il n'était pas là pour apprendre à nager ou pour s'empiffrer pendant qu'Ontarine, sa bien aimée, l'attendait sur la cime d'un micocoulier. Le singe décida de prendre congé des filles de la Mer sur le champ.

- Je ne sais comment vous remercier, dit-il aux sirènes. Je suis maintenant plus fort que n'importe quelle créature de ma race parce que je peux me déplacer sur la plaine liquide. Et les mets de ce dîner étaient les plus succulents que j'aie jamais gouttés. Mais je dois reprendre la route dès maintenant. Quelque chose me dit qu'un long voyage m'attend encore.

- Quelle direction prends-tu ? demanda Emus.

- Le nord.

- Alors tu vas devoir traverser la terre de sable avant d'arriver sur la péninsule de Venturus le brave, le chef de la horde des lutins rouges. La terre de sable est un désert sans vie dont nul n'est jamais revenu.

- Pourtant, tel est le chemin de ma destinée, dit Bozadéan d'une voix calme. Je suis un singe, nous ne connaissons pas la peur.

- Tu auras peur, reprit Emus, crois moi...tu auras peur ! Et, si tu survivs, alors tu auras compris grâce à la peur des choses que tes frères ignorent. La terreur, l'effroi et la façon que tu auras de les dompter te rendront sage et puissant. Accepte comme présent cette gourde d'eau de diamant. Je te l'offre au nom de notre amitié. Elle vient de Niquaïde, la cité sous-marine des baleines cuivrées. Elle pourra t'être d'un grand secours le moment venu. A présent

adieu jeune intrépide ! Que la Mer, Terragora et le Vent t'accompagnent ! Je ne t'oublierai pas...

La terre de sable... On racontait qu'il y avait eu, autrefois, en cet endroit du monde, la plus belle des forêts qu'une créature pût imaginer : avec des arbres ornés de millions de fleurs multicolores, avec des buissons pleins de baies délicieuses et des tapis de mousse fraîche. Mais la colère du Soleil avait brûlé Terragora à cet endroit précis. Résultat : il ne restait plus rien de la superbe forêt d'antan. Un désert étendait ses dunes arides à perte de vue. Pas d'ombre, pas d'arbre, pas de créature. Une chaleur étouffante et rien d'autre.

C'était la nuit. Seul au milieu de l'océan de dunes bleues, Bozadéan marchait. Il profitait de ce que la chaleur du jour ne soit pas encore là, avançant aussi vite qu'il le pouvait. La Lune pleurait, là-haut dans les nues. Les étoiles coulaient sur les méplats de la reine des reines.

Et puis un rayon rouge écarlate naquit à l'horizon et fendit le ciel en deux. Un grand trait d'or dans la pénombre du firmament. Cette frange de lumière était le signal : la Lune s'en allait et le Soleil venait régner sur l'univers. Il faisait déjà chaud. L'énorme masse incandescente du roi des rois monta rapidement dans le ciel. La terre de sable devint si torride qu'elle brûlait la plante des pieds mais Bozadéan avançait sans même songer à rebrousser chemin.

Bientôt, sa peau se dessécha. Il avait soif mais ne voulait pas ouvrir la gourde dont Emus lui avait fait cadeau. Il préférerait conserver l'eau de diamant pour plus tard, sachant bien qu'il aurait plus soif encore. Le Soleil frappait sur le front de Bozadéan. La chaleur ne cessait d'augmenter à mesure que le roi des rois, fou de rage, grimpait vers son zénith.

Et puis le ciel devint fournaise, le sol devint brasier et l'air devint étuve. Bozadéan était sur le point de s'évanouir tant il souffrait. Toujours rien à l'horizon : pas le moindre arbre. Le singe allait bientôt se résigner à ouvrir la gourde d'Emus et à en vider le contenu dans son gosier sec.

Mais voilà qu'à cet instant, derrière une dune, Bozadéan aperçut une créature gisant inanimée sur le sol. Il s'approcha. C'était un lutin rouge. Les lèvres blanches, le visage mordu par les rayons du Soleil et le cœur frémissant à peine. « Il est encore en vie, se dit Bozadéan, je dois le sauver ». Il le secoua, le remua dans tous les sens, mais sans succès : le lutin était sur le point de s'éteindre. Il y avait une dernière chance : l'eau de diamant. Bozadéan n'hésita

pas, il ouvrit la gourde et en versa le contenu dans la bouche du lutin. Le cœur de celui-ci reprit un peu de vigueur mais le lutin ne revint pas à lui. Alors Bozadéan le souleva et le mit sur ses épaules. Les efforts du singe étaient plus douloureux à chaque fois. Dès qu'il devait contracter un muscle, Bozadéan avait l'impression que la chaleur enfonçait plus loin dans sa chair ses crocs venimeux. Peu importait : il ferait tout pour sauver ce lutin qu'il ne connaissait pas.

Hélas, l'héroïsme de Bozadéan n'était pas suffisant. Le singe finit par s'effondrer, laissant le lutin inanimé rouler sur le sol.

- Mon histoire ne peut pas se terminer ainsi, murmura Bozadéan dans ses derniers soupirs. Que veux-tu grand Soleil ? Pourquoi me faire vivre tout ceci ? Je n'avais rien demandé...

Bozadéan pensait à Ontarine. Il imaginait en rêve sa bien aimée : elle l'attendait sur la cime d'un micocoulier. Elle ne le voyait pas revenir... Elle était triste... Et, à cette seconde, Bozadéan eut peur pour la première fois de sa vie : il ne voulait pas qu'Ontarine pleure...

Le singe ferma les yeux. Il n'avait plus assez de force pour les garder ouverts. A cet instant, il sentit une brise légère, presque fraîche parmi tant de chaleur, s'emparer de lui comme d'une plume de flamant rose.

Quand il se réveilla, Bozadéan était dans une cabane de lutin. Une soupe de navet frémissait dans un gros chaudron en cuivre. Une petite table, une petite chaise, une lucarne...oui, c'était bien une cabane de lutin.

Bozadéan fut surpris de constater qu'il était en parfaite santé. Il se leva, se pinça pour vérifier qu'il ne rêvait pas. Tout ceci était bien réel. Il sortit de la cabane et jubila lorsqu'il vit venir vers lui le lutin qu'il avait rencontré, inanimé derrière une dune de la terre de sable.

- Je suis Venturus le Brave, dit l'inconnu, fils de Terragora et chef de la horde des lutins rouges. Je te dois la vie, noble fils du Vent. Tu m'as porté sur tes épaules au péril de tes jours et tu m'as donné à boire l'eau de diamant qui t'était destinée. Le breuvage a redonné espoir à mon cœur.

- Que s'est-il passé ? demanda Bozadéan qui ne comprenait rien à rien... Je me suis effondré, je t'ai laissé tomber et tu as roulé sur le sable brûlant et puis...et puis j'ai eu peur...

- Mais le Vent, ton père, est venu à notre rescousse, prévenu par le Soleil. Il nous a soulevés du sol et nous a conduits ici, chez moi, à l'abri de ma péninsule. Là, les lutins nous ont soignés et nous voilà aujourd'hui, plus en forme que jamais !

- Puis-je te demander ce que tu faisais là-bas, reprit Bozadéan, sur la terre de sable ?

- J'ai été victime d'un mauvais tour que m'a joué Zeit. Cette vipère est venue me mentir comme il sait si bien le faire. Il a pris la forme d'une énorme limace et m'a dit que mon frère, Axilay l'Etrange, chef de la horde des lutins verts, s'était perdu alors qu'il me rendait visite. Zeit m'a assuré qu'Axilay était sur la terre de sable et qu'il ne s'en sortirait pas si je ne lui portais pas secours au plus vite. J'y suis allé et, quand je me suis rendu compte que la brume livide m'avait menti à moi comme à la Lune et au Soleil, il était trop tard... beaucoup trop tard... Heureusement, tu es arrivé, noble Bozadéan, et tu m'as sauvé... Je te suis reconnaissant pour le reste de mes jours...

- C'était tout naturel, dit Bozadéan. Peux-tu me dire combien de jours ont passé depuis que j'ai perdu connaissance ?

- Presque un mois entier, répondit Venturus. Nous étions dans un sale état. Il a fallu toute la magie des lutins pour nous tirer d'affaire.

- Un mois ? s'écria Bozadéan qui pensait à Ontarine. Il me faut partir au plus vite. Je suis en retard !

- Je sais, dit Venturus le Brave. Le Vent m'a prévenu de la mission qui était la tienne. Hélas, j'aurais bien proposé à toi et aux tiens de venir ici mais ma péninsule n'est pas assez vaste pour un peuple comme les singes.

- Alors je dois partir, dit Bozadéan. Partir au plus vite...ma bien aimée m'attend, là-bas, sur un micocoulier du bois des valeureux.

- Je sais. Ne t'inquiète pas. Une de mes amies va t'apporter son aide. C'est la moindre des choses après que tu m'ais tiré des griffes de la terre de sable.

Venturus conduisit Bozadéan à l'extrémité nord de sa péninsule. Là, devant la Mer, le chef de la horde des lutins rouges cria de toutes ses forces :

- Ô première fille de la Mer ! Toi Massaloë, mon amie ! Viens au secours de mon sauveur ! Aide-le dans sa quête, je t'en prie...

Au moment où Venturus termina sa phrase, une masse souleva l'océan comme s'il avait été un drap de coton. Massaloë la Superbe sauta dans les airs puis replongea dans un bruit de tonnerre ! La baleine cuivrée émergea de nouveau, plus calmement. Son dos scintillait sous les rayons du Soleil. « Comme elle a l'air puissante ! » pensa Bozadéan.

- Monte sur mon dos noble fils du Vent, dit Massaloë au singe. Je sais comment tu as sauvé Venturus le Brave. Tu es une créature d'honneur. Puisque tu es pressé, je te conduirai par la Mer où tu voudras.

- Mène moi chez les princes Handrior et Chendil, dit Bozadéan. Conduis moi à la baie des flamants roses. Quelque chose me dit que mon odyssée doit passer par cet endroit de l'univers qui m'est encore inconnu.

- Les flamants roses sont mes amis, répondit Massaloë. Ils t'aideront. Monte sur mon dos et agrippe-toi fermement.

Après avoir remercié Venturus, Bozadéan grimpa sur le dos scintillant de la baleine cuivrée. Et, quand elle fut certaine que le singe était accroché à son corps, Massaloë fonça à vive allure vers le large. Son énorme masse fendit les lames d'eau tandis que Bozadéan luttait pour que les vagues ne le renversent pas.

L'équipage passa au large de Chrône, l'île de Zeit.

- C'est le territoire de la brume livide, dit Massaloë. Nous ne sommes même pas certains que, derrière ce brouillard que tu vois, une véritable île se cache. Personne ne l'a jamais vue. Et personne ne souhaite s'en approcher. Les profondeurs sont troubles elles aussi à l'abord de Chrône, les baleines cuivrées n'y nagent pas.

Intrigué, Bozadéan scrutait la nappe de brouillard. Il essayait de distinguer quelque chose qui aurait bougé dans les remous de cette tâche grise. Mais rien de bien réel n'apparaissait. Seulement la brume livide.

- Que penses-tu qu'il y ait sur l'île ? demanda Bozadéan à Massaloë.

- Je n'en ai aucune idée, répondit celle-ci. À vrai dire, je ne préfère pas le savoir.

Après une demi-journée de traversée, Massaloë accosta dans la baie des flamants roses.

- Voilà, dit la baleine cuivrée, te voilà chez les princes Handrior et Chendil. Le peuple des flamants est la poudre rose que tu aperçois flotter sur l'eau. Je ne te conduis pas jusque là car je suis assez pressée de retourner à Niquaïde et j'ai bien du chemin à parcourir. Nos chemins se quittent ici, jeune intrépide. Je te souhaite bonne chance pour la suite de ton aventure. Tu pourras dorénavant me compter parmi tes amis. Si un jour, toi ou l'un des tiens avait besoin de mon aide, il lui suffira de crier mon nom vers le large et j'apparaîtrai quels que soient l'heure et l'endroit.

- Merci ô noble fille de la Mer, dit Bozadéan avec humilité. Tu pourras toi aussi compter sur l'aide des singes si tu en as besoin un jour. Adieu Massaloë !

L'énorme masse plongea aussitôt vers les profondeurs. Un bruit sourd résonna pendant que Massaloë s'éloignait. Quand il ne vit plus trace de la baleine, Bozadéan prit la direction de la nuée des flamants roses.

Chacun d'eux était perché sur une seule patte, laissant l'autre au-dessus de l'eau. Cette étrange position intrigua Bozadéan. « Ils ont deux pattes, pensa-t-il, pourquoi ne les utilisent-ils pas toutes les deux...Bizarre... »

Un flamant s'approcha du singe et lui dit :

- Je suis Handrior, prince des flamants roses. Comme toi, je suis un fils du Vent. Sois le bienvenu ô mon frère. Que la baie qui appartient à Chendil et à moi-même soit ton refuge aussi longtemps que tu le souhaiteras. Mais, dis moi, qu'est-ce qui t'amène parmi nous ?

- Je dois trouver un lieu qui soit digne du peuple des singes. Merci de ton accueil mon frère, cette baie est merveilleuse.

- Je te conseille d'aller vers le sud, dit Handrior. Là-bas vivent les baobabs. Ils pourront t'aider dans ta quête. Quelque chose me dit que vous êtes faits pour vous entendre. En attendant, sois notre hôte pour la nuit. Tu reprendras la route demain matin.

- Merci de votre hospitalité, répondit Bozadéan. Je l'accepte avec joie.

Le singe discuta avec les flamants roses toute l'après-midi. Les sujets de Chendil et d'Handrior étaient aimables, intelligents et farceurs. Leur compagnie plut beaucoup à Bozadéan.

Lorsque vint le soir, le Soleil s'apprêtait à se fondre dans la ligne de l'horizon et la Lune allait prendre sa place sur le trône de l'univers, quand Handrior donna l'ordre à tous les flamants roses de se tenir prêts. Bozadéan observa la scène avec intérêt. On lui avait déjà parlé de ce qui arrivait dans la baie des flamants roses lorsque la nuit tombait, mais il n'avait jamais eu l'occasion de le voir.

Soudain, tous les flamants roses s'envolèrent d'un seul coup, menés par les deux princes Chendil et Handrior. Le Soleil, roi parmi les rois, devint comme un gigantesque rubis serti de nuages orangés. Une rivière de lumière flamboyante vint se déverser sur les courbes du monde. Et la nuée des flamants roses, qui volaient à l'unisson, tourbillonna autour des flots de brune. Quelle magie ! Quelle poésie ! Quel spectacle ! Le ciel s'enflammait sur la baie. Bozadéan contemplait le miracle du soir. Pour la première fois, il voyait « les incendies du crépuscule ».

Après une bonne nuit de sommeil sur la plage de la baie des flamants roses, Bozadéan reprit sa route vers le sud. Le destin l'attendait. Le singe remercia les princes Chendil et Handrior pour leur accueil, puis il partit.

Tandis qu'il longeait la frontière du territoire d'Axilay l'Etrange, chef de la horde des lutins verts, Bozadéan fit une étrange rencontre. Une énorme limace grise rampait à la lisière de la forêt. La loche visqueuse n'avait pas vraiment de forme, pas vraiment de couleur. Elle se traînait en soupirant. Intrigué, le singe s'approcha.

- Bonjour, dit la limace alors qu'un filet de bave s'échappait de sa bouche, je suis Zeit, le dernier fils du roi des rois et de la reine des reines.

Bozadéan se mit sur ses gardes. Il avait entendu tout un tas d'histoires à propos des manigances de Zeit. C'était un être mauvais et dangereux qui voulait du mal à toutes les créatures de l'univers.

- Que fais-tu ici ? dit Bozadéan avec mépris.

- Je t'attendais, répondit Zeit.

- Alors que me veux-tu ? Parle ô brume livide !

- Je suis venu te proposer de bâtir ton empire sur Chrône, mon île. Vous les singes, dont la bravoure est connue à travers le monde, vous pourriez être mes alliés. Ensemble, nous régnerions sur Terragora. Imagine : tu seras roi à la place du Soleil et ma brume grise aura envahi l'univers.

- Jamais cela ne sera ! s'écria Bozadéan. Les singes ne s'allieront pas avec toi. Je sais comment tu as séparé la Lune du Soleil, comment tu as rendu l'une triste et l'autre en colère. Je reviens de la péninsule de Venturus le Brave, je sais comment tu as voulu mettre fin à ses jours ! Ignoble menteur ! Sois maudit ! Passe ton chemin !

- Tu l'auras voulu, répondit Zeit, si tu n'es pas avec moi tu es contre moi et je finirai alors par te détruire, toi et la belle Ontarine dont la splendeur est légendaire jusqu'à l'île de Chrône.

- Je me battrai contre toi ! hurla Bozadéan. Je ne te laisserai pas lui faire du mal !

« Elle m'attend sur la cime du plus haut micocoulier du bois des valeureux, pensa le singe, et je la retrouverai bientôt. Zeit ne pourra pas m'en empêcher. Mon amour pour elle est plus fort que la brume livide. Tout est possible à qui aime ! Et j'aime de tout mon cœur... »

- Allons jeune intrépide ! dit l'affreuse limace. Pense à cette alliance... Tu pourrais être immortel...et ta belle également...Je ferai de vous les créatures les plus puissantes du monde !

- Retourne sur Chrône et fiche moi la paix ! répondit Bozadéan.

Le singe mit un grand coup de pied dans le ventre de l'horrible limace et la brume se dissipa aussitôt. Il ne restait plus rien à part une flaque de bave grise. Venue du lointain, la voix de Zeit murmura :

- Je n'ai pas dit mon dernier mot Bozadéan. Tu entendras bientôt parler de moi et tu te mordras les doigts de ne pas avoir scellé cette alliance aujourd'hui.

Sans peur, ignorant la voix qui lui parlait, pensant très fort à la belle Ontarine, Bozadéan continua vers le sud...

Le singe était arrivé dans la forêt des baobabs. Ces arbres étaient les fils de Terragora. Leurs troncs étaient plus gros que dix hippos les uns à côté des autres. Leurs branches étaient solides, énormes et longues. Leurs feuillages étaient si touffus qu'on ne voyait pas le ciel au travers. Une merveilleuse lumière se glissait pourtant parmi les feuilles et dessinait sur le sol plein de jolis dessins.

Bozadéan sauta en l'air et attrapa une branche, puis une autre, puis encore une autre. Il riait, et son rire emplissait la forêt des baobabs. Que c'était bon de s'élever à nouveau du sol et de se déplacer à toute vitesse dans les arbres. Les baobabs représentaient le rêve de n'importe quel singe : les branches étaient bien plus robustes et plus longues que celles des micocouliers. Bozadéan faisait des pirouettes, il sautait dans tous les sens. « Comme Ontarine serait heureuse ici » se disait-il.

Après plus d'une heure de saut entre les branches, Bozadéan atteignit un baobab encore plus colossal et plus majestueux que tous les autres. Le singe en profita pour faire une petite pause et là, à sa grande surprise, le baobab lui dit :

- Sois le bienvenu sous la frondaison de mon peuple, noble Bozadéan. Je t'attendais.

- Mais ! Mais ! Qui me parle ? dit le singe étonné.

- Je suis Ozandor, premier des baobabs, et tu es sur moi en ce moment.

- Les arbres ne parlent pas, dit Bozadéan.

- Il faut croire que les baobabs si, répondit Ozandor amusé. Nous sommes les fils de Terragora. Rien à voir avec les micocouliers que tu connais.

- Eh bien sachez, fils de Terragora, que vous êtes les plus beaux arbres que j'aie jamais vu.

- Merci.

- Pourquoi, ô bel Ozandor, dis-tu que tu m'attendais ?

- Le Soleil m'a mis au courant de ton odyssée et de son but. Tu devais faire ce voyage et connaître toutes ces épreuves pour être digne de la responsabilité que tu auras bientôt. Mais, à présent, ton odyssée touche à sa fin. C'est sur mes branches que ton périple s'achève.

- Comment ça ? dit Bozadéan qui ne comprenait pas très bien.

- Les singes et les baobabs doivent vivre ensemble. Il en a toujours été ainsi. Vous aurez notre force, nous aurons votre mobilité et toi, Bozadéan, fils du Vent, tu seras notre empereur à tous. Tel est ton destin...

- Eh bien...si tu le dis...répondit Bozadéan avec majesté. Oui...Je crois que je sais...que je l'ai toujours su... Quand je vois ces lieux, je comprends que mon peuple et le tien sont faits pour s'entendre et vivre ensemble. Ozandor, toi le premier des baobabs, nous bâtirons dans tes ramures une cité suspendue, nous hisserons des passerelles pour relier les cabanes, et nous vivrons là, nous régnerons sur l'empire des branches ! Toi et moi !

- Oui ! Ô mon Empereur ! dit Ozandor avec respect et admiration.

Bozadéan venait de prendre conscience d'un seul coup de la mission dont il était porteur. Il allait devoir diriger cet empire : le plus grand de Terragora. Et ce rôle qu'il jouerait serait fondamental dans l'univers. Tout son voyage n'avait été utile que pour mieux connaître les mécanismes du monde. Il était prêt dorénavant : prêt à gouverner l'empire des branches ! Telle était la volonté du Soleil, le roi parmi les rois, et ce depuis le début de l'histoire.

La Lune vint prévenir les singes qui quittèrent le bois des valeureux et marchèrent tous jusqu'à la forêt des baobabs pour rendre hommage à leur nouvel empereur. Comme le voulait Bozadéan, des cabanes furent construites et des passerelles furent hissées dans le branchage d'Ozandor. Il fallut moins d'un mois pour bâtir la glorieuse cité suspendue.

Quel bonheur de retrouver Ontarine ! Quand Bozadéan la vit, les larmes envahirent ses yeux. Il la serra fort contre son cœur et l'embrassa mille fois. Elle l'avait attendu. Elle avait scruté l'horizon tous les soirs, sur la cime du plus haut micocoulier du bois des valeureux, le regard plein de patience et d'amour.

Une immense fête fut donnée pour célébrer quatre choses : l'alliance entre les singes et les baobabs, la fin de la construction de la cité suspendue, le sacre de l'empereur Bozadéan et son union avec l'impératrice Ontarine. Cette soirée resta gravée dans l'histoire. L'écho du chant des singes et des baobabs emplit le monde entier.

Ainsi se termine l'odyssée de Bozadéan. Ainsi commence l'ère de l'empire des branches !

3- Les flamants roses

Leur nuée hantait la plus grande baie de Terragora. Ils obéissaient aux princes Handrior et Chendil. Majestueux chevaliers, ils peuplaient le Vent dans ses bons jours comme dans ses caprices. Ils étaient beaux et courageux, rapides et silencieux, fidèles et généreux.

Quand le Soleil laissait à la Lune, son ancienne amante, la place qui lui revenait sur le trône du monde, la lumière orangée se mêlait aux nuées de flamants dans un balai époustouflant. On nommait ce prodige « les incendies du crépuscule ».

Un jour, Zeit vint voir les deux jeunes princes. La brume se matérialisa sous la forme d'une méduse et leur dit :

- Savez-vous qu'un jour j'aurai raison de vous ?

- Que veux-tu dire ? demanda Chendil inquiet. Qui es-tu ?

- Je suis Zeit. Le quatrième fils de la Lune et du Soleil. Mon corps est ce brouillard qui flotte sur l'île de Chrône.

- Je sais qui tu es, répondit Handrior avec dédain, tu peux presque tout détruire en ce monde. Tu sais mentir aussi, mieux que personne. Je sais ce que tu as fait à la Lune, reine parmi les reines. Passe ton chemin ô toi dont les paroles sont un venin nauséabond.

- Minute, dit Chendil, je ne connais pas cette histoire. Que peux-tu détruire au juste ?

- Les baobabs, les hippos, les singes,...tout le monde...Même toi, beau prince, je finirai par te détruire et tu ne pourras rien faire pour y remédier.

Chendil n'y avait jamais pensé. Et si c'était vrai ? Et s'il devait disparaître un jour, anéanti par Zeit ? Plus d'incendie du crépuscule. Plus de jeux avec Handrior. Plus de vol sous les étoiles. Alors il demanda :

- Ne puis-je vraiment rien faire pour éviter ce jour ?

- Une chose peut-être : tu pourrais devenir mon allié. Oui, rejoins moi prince Chendil, fils du Vent. Tu seras immortel....immortel... Rejoins moi sur l'île de Chrône. Bâtissons un empire dont nous serons les maîtres absolus.

- Ne l'écoute pas, dit Handrior, c'est lui qui a fait pleurer la Lune et qui a rendu le Soleil fou de rage. Il est le mal en personne, son âme est aussi grise que cette brume dont il se sert de corps. Il peut nous détruire, certes, mais nous nous en irons fiers, nos regards pleins de bonheur et d'orgueil. A présent va-t-en maudite brume ! Sois bannie répugnante méduse ! Tu

es ici chez nous et seuls nos amis sont les bienvenus à l'abri de la baie des flamants ! Fuis, indigne fils de la Lune !

Zeit s'en alla. Mais ses paroles avaient été entendues par le pauvre Chendil. Le prince ne parvenait pas à se faire à l'idée qu'un jour cette méduse pourrait le détruire et qu'il risquait de s'en aller puis de ne plus revenir pour embraser le ciel...

Le prince ne dormit pas, ni cette nuit là ni la suivante. Il réfléchissait dans le secret à la proposition de Zeit. Handrior vit bien que son frère se questionnait au sujet de ce qu'avait dit la brume livide mais que pouvait-il faire ? Il essaya cent fois de raisonner Chendil, lui vantant les mérites d'une vie de bonheur plutôt qu'une éternité de peine sous les ordres de Zeit. Mais en vain...

Trois jours après que l'ignoble méduse ait rendu visite aux princes, à l'heure où la Lune inondait encore la Mer de ses larmes, Chendil vola vers Chrône. Le prince s'enfonça dans la pénombre de la brume qui nimbait l'île de Zeit. Il sentit le brouillard tapisser son corps d'une huile vénéneuse. Aucune île n'apparaissait. Le flamant rose se souvint de ce qu'on lui avait dit au sujet de Chrône. Personne n'avait jamais vu d'île. Tous ceux qui avaient tenté de s'en approcher n'en étaient jamais revenus. A vrai dire, on ignorait même si l'existence de cette île n'était pas une fable.

Soudain, alors que le flamant rose volait déjà depuis un bon moment, la voix rauque de Zeit s'éleva :

- Que fais-tu ici prince Chendil ? Il est imprudent de s'aventurer dans ma tanière, ne le sais-tu pas ?

- Si, mais j'ai bien réfléchi, et je voudrais bien m'allier avec vous. Je veux être immortel. Je veux pouvoir hanter les cieux encore et encore, quel qu'en soit le prix. Vivre...vivre à jamais ! Je ferai ce que vous voudrez en échange, maître...

- Tu n'es qu'un traître ! Que dira ton frère Handrior ? J'aime ça...Sois maudit, maudit avec moi, cria Zeit, gangrenons le monde qui ne veut pas de nous... Tu vivras pour l'éternité, assoiffé de la vie des autres ! Gare à ceux qui entraveront ton chemin : tu les feras périr au nom de ma vengeance ! Je serai toi et tu seras moi. Ensemble, nous nous enivrerons de vengeance ! Nous irons corrompre à notre guise la Mer, le Vent et Terragora !

- Un instant, murmura Chendil, j'ai une autre requête à vous faire...

- Que peut-on vouloir de plus que l'immortalité ? dit Zeit étonné.

- Celle de mon frère. Je l'ai trahi aujourd'hui et je voudrais lui faire don de cette vie qui n'aurait pas de fin.

- Mais, s'exclama Zeit, le prince Handrior sera invincible lui aussi et deviendra ton ennemi le plus redoutable.

- Peut-être, mais il est mon frère. Je l'aime de tout mon cœur de flamant rose. Je veux que lui aussi vive à jamais.

- Eh bien soit, je te l'accorde. Mais ceci était ta dernière requête. Dorénavant tu m'appartiens ! Tu ne seras plus prince mais commodore, et tu dirigeras mes divisions. Tes couleurs s'en iront. Ton haleine empestera. Ton chant deviendra le cri d'un charognard. Tu seras le mal personnifié ! Mon allié ! Que le ciel s'ouvre, que Chrône vrombisse et que les étoiles pleuvent ! Nous avons un nouveau parmi nous ! Vive le commodore Chendil !

A ce moment même, le flamant rose vit tomber à ses pieds ses belles plumes couleur d'aurore. A leur place, des affreuses plumes grises poussèrent. Lorsqu'il voulut parler, il se rendit compte que sa voix était devenue graveleuse, métallique et stridente. Le flamant rose, fils du Vent, s'était muté en un vautour maudit. La lâcheté l'avait défiguré...

Ne voyant pas son frère rentrer, le prince Handrior comprit. Il pleura amèrement. Il avait perdu à jamais celui qu'il aimait tant. La baie des flamants s'endeuilla et, pendant un an, il n'y eut plus d'incendie du crépuscule quand venait le soir.

De nombreux flamants roses firent le même choix que Chendil et le rejoignirent, formant les divisions vautour de Zeit. Les autres décidèrent de rester fidèles à Handrior. Ils lutteraient contre la brume. Ils combattraient, avec honneur et bravoure, et disparaîtraient en héros s'il le fallait. Tel était le chemin qu'ils avaient choisi de prendre.

La guerre aérienne entre les divisions vautour du commodore Chendil et les flamants roses du prince Handrior venait de commencer.

4- La découverte des enclaves

Les premiers lutins étaient trois frères : Télékin, Venturus et Axilay. Leur mère, Terragora, leur fit don de ses immenses péninsules (une pour chacun). Véritables bijoux ciselés par la Mer, élancées vers le nord et parcourues de forêts accueillantes, ces trois bandes de terre comptaient parmi les merveilles de l'univers. Les lutins étaient des créatures bénies de tous : aimables, courageux, volontaires et loyaux.

Vêtu de bleu, Télékin était « le Sage ». Il donnait d'excellents conseils et il réfléchissait avant d'entreprendre quoi que ce fût. Lorsqu'il se concentrait, ses doigts fins glissaient le long de sa barbichette. Difficile de mentir ou de dissimuler la vérité sans qu'il ne s'en rendît compte. Il analysait trop bien le comportement de tous. Télékin le Sage inventa des bottillons pour les lutins : il s'agissait de lacer habilement trois lanières de cuir et d'en faire ainsi des souliers indestructibles et légers. Télékin reçut de Terragora la péninsule la plus à l'est ainsi qu'une horde de lutins bleus dont il serait le chef.

Vêtu de rouge, Venturus était « le Brave ». Il ne dormait jamais, toujours prêt à rendre service, à la fois agile, rapide et puissant. Il courait aussi vite que son oncle le Vent et il était aussi fort qu'un hippo. Venturus fut l'inventeur de la fronde, arme de prédilection des hordes de lutins. Terragora lui fit don de la péninsule la plus à l'ouest, au nord de la terre de sable, et d'une horde de lutins rouges.

Vêtu de vert, Axilay était « l'Etrange ». Enigmatique, silencieux, peu bavard et solitaire, on n'en savait pas trop à son sujet. Même ses frères comprenaient mal quelle personnalité se dissimulait derrière ce lutin fluet. Il se cachait la plupart du temps. Peu nombreux étaient les habitants du monde qui l'avaient déjà rencontré. On racontait qu'il était le meilleur ami d'Handrior, prince des flamants roses. Terragora donna à Axilay la péninsule du centre, au nord de la cité suspendue, ainsi qu'une horde de lutins verts.

Les trois frères décidèrent de faire des trois péninsules un seul et même royaume sur lequel ils régneraient ensemble, chacun se chargeant plus particulièrement des affaires concernant sa propre péninsule. Cette résolution fut prise lors d'une réunion extraordinaire sur le territoire de Venturus le Brave. Les trois lutins s'étaient réunis autour d'une table de pierre, à l'ombre d'un ficus.

- C'est entendu, dit Télékin le Sage, nous ferons des trois péninsules un seul et même royaume. Il reste cependant un problème d'une importance cruciale pour nos hordes : Zeit. Le

quatrième fils de la Lune et du Soleil peut nous détruire sans que nous ne puissions rien y faire. Comment échapper au courroux de la brume livide ?

- J'ai peut-être une idée, dit Axilay. Pendant mes habituelles promenades, j'ai découvert trois grottes : une sur chacune de nos péninsules. Je n'ai pas osé m'y aventurer mais quelque chose me dit que Zeit n'a pas connaissance de leur existence. Si cela est vérifié, alors nous devons faire vivre nos hordes respectives à l'abri de ces grottes.

- Ton idée est bizarre, répondit Télékin en caressant sa barbiche. D'abord parce qu'il n'y a aucune raison que Zeit n'ait pas d'emprise sur ces grottes, et puis parce que nous ne pouvons pas demander aux lutins de vivre dans des cavernes, sans la lumière du Soleil et de la Lune, car ils survivraient peut-être mais seraient tristes pour l'éternité.

- Il n'y a qu'une solution, lança Venturus, c'est d'aller voir dès maintenant ce qu'il y a dans ces grottes. Où est celle de ma péninsule ?

- A deux pas d'ici, dit Axilay.

Les trois frères se rendirent à cet endroit de la forêt où le chef de la horde des lutins verts avait trouvé, derrière un hallier d'aubépines, une caverne mystérieuse. Une fois devant ce trou dont on ne pouvait voir le fond, Venturus le Brave dit :

- Je suis volontaire ! Je vais voir ce qui se trouve à l'intérieur. Attendez moi là.

- Mesures-tu bien le risque ? dit Télékin. Nous ne pouvons nous fier à cette sombre caverne. Elle ne m'inspire pas confiance.

- Tu penses trop, dit Venturus. J'y vais. Attendez moi là.

Le lutin bleu et le lutin vert restèrent devant l'entrée tandis que le lutin rouge s'aventura dans la grotte. Au bout de quelques instants, Télékin et Axilay ne virent plus leur frère : l'obscurité avait avalé Venturus.

Aussitôt entré dans la caverne, le chef des lutins rouges était sorti de l'autre côté. Ce qu'il vit le laissa pétrifié. Un autre monde était là. Une jungle touffue et hostile. Un monde sur lequel Zeit n'avait sûrement pas d'emprise. Il hésita à revenir tout de suite mais se décida à avancer un peu dans la jungle, histoire de voir si d'autres créatures vivaient par ici. Venturus était inquiet. Il tenait bien sa fronde, prêt à faire feu en cas d'attaque. Cette forêt vierge ne lui inspirait pas confiance.

Soudain, les buissons tremblèrent et une étrange bête bondit devant le lutin. Elle était immense. Elle avait l'air méchante. Son corps était orange, bariolé de noir. De longs crocs acérés dépassaient de sa gueule. Ses yeux étaient de la couleur du feu et du sang mêlés. Apparemment, la bête était aussi étonnée que Venturus par cette rencontre. Le lutin faisait tourner sa fronde en l'air pour se défendre si la bête l'attaquait.

- Qui es-tu? demanda la bête. Quel genre de créature ?

- Je suis Venturus le Brave, chef de la horde des lutins rouges. Et toi ?

- Je suis un tigre aux yeux de sardonix. Mon nom est Histène et je suis un loyal sujet du tout puissant roi Matamor. Nous croyions que nous étions les seuls à vivre dans l'univers mais je vois que nous nous trompions. Quelle tête le roi va faire lorsqu'il apprendra la nouvelle ! Nous n'en pouvons plus de manger les feuilles des arbres. Nous voulons quelque chose de plus chaud, de plus appétissant...quelque chose de plus vivant en somme. Je crois que toi et la horde dont tu me parles, vous allez faire un bon repas pour nos pauvres estomacs...

- Arrière, hurla Venturus en brandissant sa fronde, jamais tu ne pourras me manger. Va-t-en ou bien je tire. Le caillou que je porte dans mon arme n'est pas bien gros mais il peut faire très mal.

Le tigre aux yeux de sardonix explosa de rire.

- Tu crois donc me faire peur, petit avorton ? Avec ce truc ridicule que tu fais tourner ? Allons, allons...De toute manière, je ne te mangerai pas tout de suite, je vais d'abord t'amener à mon roi pour qu'il te voit. Tu le feras rire.

Le tigre feula et, avant que Venturus ait eu le temps de tirer, un autre tigre le surprit par derrière, le fit tomber sur le sol et l'assomma d'un violent coup de patte.

Quand Venturus se réveilla, il était entouré de tigres aux yeux brûlants. Il vit dans leurs regards combien tous désiraient le dévorer. L'un d'eux était plus grand, plus majestueux. Il portait autour du cou un pendentif scintillant. Celui-là prit la parole et dit à Venturus :

- Je suis Matamor, roi du monde des tigres aux yeux de sardonix. Histène m'a dit qui tu étais et nous nous demandions si, avant que nous ne te mangions, tu pouvais nous expliquer avec précision où trouver la horde des lutins rouges dont tu as parlé. Je crois qu'un seul lutin ne suffira pas à nos appétits trop longtemps condamnés à mâcher de vulgaires feuilles.

- Jamais je ne vous le dirai, répondit Venturus. Mangez moi dès maintenant car vous n'obtiendrez rien de moi.

- Je savais bien que tu répondrais cela, dit Matamor calmement. Nous allons t'enfermer dans une hutte de bambou et, lorsque tu ne pourras plus supporter la captivité, tu finiras par nous dire tout ce que nous voulons entendre. Si cela ne suffit pas, nous te torturerons jusqu'à ce que tu nous implores de te laisser et d'aller vite manger toute cette horde de lutins.

On conduisit Venturus en prison. Un tigre fut chargé de le surveiller tandis que les autres rentrèrent dormir dans leurs tanières.

« Me voilà pris, pensa Venturus le Brave. Mes frères doivent s'inquiéter. Comment faire pour les prévenir ? J'espère qu'ils finiront par s'aventurer dans la caverne pour venir me chercher. Les tigres ne doivent surtout pas savoir qu'il existe un autre monde, ou bien ils viendront nous dévorer et nous ne serons plus jamais en sécurité sur Terragora. Maintenant, comment m'enfuir... Ces idiots n'ont même pas pensé à m'enlever ma fronde... Ils vont avoir affaire à moi... »

- Eh toi ! dit Venturus au tigre qui gardait sa cage. Ne veux-tu pas goûter à un lutin en chair et en os ? Tu pourrais profiter de ce rôle que Matamor t'a donné pour être le premier à me goûter. Si tu ne le fais pas, je doute que le roi ne te laisse le privilège d'avoir quoi que ce soit venant de moi. Il préférera me manger tout seul plutôt que de partager avec quelqu'un comme toi.

- Tais-toi, dit le tigre.

Le gardien salivait à l'idée de manger le lutin. D'y goûter... rien qu'un peu... Venturus se servit de l'envie qu'il aperçut flotter dans les yeux du tigre.

- Essaie ! Juste un doigt ! Qui le verra après tout ? Mes mains sont si petites... Ouvre la cage et croque moi un doigt. Je ne pourrai pas m'enfuir, je suis trop minuscule pour te battre... Alors ?

- Tu l'auras voulu vermine !

Le tigre ouvrit la cage et reçut en plein front le caillou de la fronde de Venturus. Il perdit connaissance sans avoir eu le temps d'appeler du renfort. Le lutin s'échappa discrètement, évitant autant que possible de passer proche des tanières. Il eut vite rejoint la caverne d'où il était venu. Il bondit à l'intérieur et l'obscurité l'avalait de nouveau.

Quand il apparut de l'autre côté de la caverne, Venturus trouva ses deux frères exactement dans la même posture que lorsqu'il les avait laissés. Comme si le temps ne s'était pas écoulé...

- Eh bien, dit Axilay à son frère, voilà que tu sors déjà ? Par quoi as-tu été effrayé pour nous revenir si vite ?

- Tu te moques de moi ? répondit Venturus essoufflé. J'ai passé presque dix heures dans la caverne et il s'est passé des choses terribles.

Le chef de la horde des lutins rouges raconta à ses deux frères comment il avait été capturé par les tigres aux yeux de sardonys, il leur parla du roi Matamor, de l'autre monde et de son évasion. Après avoir bien réfléchi, Télékin le Sage prit la parole et dit :

- Nous t'avons vu rentrer dans la caverne et en sortir aussitôt. Pourtant, il s'est passé plein de choses là-bas. C'est donc que le Zeit n'a pas d'emprise sur cet autre monde. Nous

avons découvert le secret de l'immortalité. Si nous parvenons à installer nos hordes dans la jungle de Matamor, nos lutins ne vieilliront pas : ils vivront pour l'éternité. Demeure le problème des tigres aux yeux de sardonxy. Ils ne doivent surtout pas savoir que ces enclaves existent. Les conséquences pourraient être catastrophique pour Terragora s'ils venaient à s'y aventurer. Je crois que le destin nous a élus gardiens de ces grottes. Puisque Axilay a découvert une enclave sur chacune de nos péninsules, c'est que c'est à nous de protéger ces trois entrées contre les tigres et contre tous ceux qui pourraient les utiliser à de mauvaises fins. Scellons dès à présent un pacte : nous garderons le secret de l'emplacement des grottes, nous les protégerons... Nommons notre royaume : la terre des enclaves.

- Hourra ! crièrent Axilay et Venturus. Que le destin soit fier de la façon dont nous saurons remplir ce rôle ! Nous régnerons sur la terre des enclaves et sur nos hordes de lutins !

- Mes frères, reprit Télékin, ne vous réjouissez pas si vite. Nous partons en guerre contre Matamor et les tigres aux yeux de sardonxy. Il va nous falloir livrer une grande bataille¹. Mais le jeu en vaut la chandelle : si nous gagnons, nous bâtirons des villes dans l'autre monde et nous y installerons nos hordes de lutins. Nous élèverons trois cités imprenables dont les remparts protégeront les enclaves. Armez vos frondes ! Une nouvelle ère commence ! La guerre de l'autre monde est déclarée ! Son enjeu ? L'immortalité !

¹ Voir *La guerre de l'autre monde*

5- La guerre de l'autre monde

Les trois chefs des hordes de lutins allèrent consulter le Soleil au sujet des enclaves et de leur intention de partir en guerre contre les tigres du roi Matamor.

- Ceci est une étrange nouvelle, répondit le roi des rois. Un autre monde dont nous ne connaissons ni l'étendue ni le peuple a été créé. Est-ce une erreur du Néant ou bien le résultat d'une action calculée ? J'ai bien peur que nous ne le sachions jamais. Vous avez raison de me prévenir, je crois que cette guerre est une bonne idée. Le destin a voulu que les lutins soient les élus chargés de veiller à ce que nulle autre créature ne connaisse l'emplacement des enclaves. Les conséquences pourraient être trop graves. Quant aux tigres, ils doivent tout bonnement ignorer l'existence des cavernes. Allez, fils de Terragora ! Livrez cette bataille ! Gravez vos noms dans le marbre de l'histoire ! Vous serez immortels si jamais vous gagnez ! De vous dépendront bien des choses de ce monde ! L'univers n'oubliera pas cette guerre ! Allez, fières hordes !

Télékin élaborait le plan suivant : Tous les lutins entreraient dans l'autre monde au même instant, chaque horde par sa propre enclave. Comme ils ignoraient combien étaient les tigres et quelle était la géographie de l'autre monde, il leur faudrait compter sur l'intuition et improviser une fois là-bas. L'attaque surprendrait le roi Matamor à trois endroits différents de son royaume. Le but serait de libérer les parages des enclaves du joug des tigres aux yeux de sardonys et de construire des palissades les plus robustes possibles pour protéger les entrées de Terragora. La bataille ne serait pas facile à mener : de l'autre côté des cavernes, les tigres cherchaient sans relâche la cachette des lutins. Les armées de Matamor n'avaient pas connaissance de l'existence de Terragora mais les tigres finiraient par découvrir les enclaves si les lutins n'agissaient pas au plus vite. Les fauves fouillaient l'autre monde, affamés par le souvenir de la chair du chef des hordes rouges. Et ils étaient sur leurs gardes : depuis que l'un d'eux avait été assommé par la fronde de Venturus le Brave, Matamor avait compris que les lutins n'étaient pas inoffensifs, on ne le roulerait pas deux fois.

Sur chaque péninsule de Terragora, les hordes de lutins se regroupèrent. Chaque guerrier était armé de dizaines de pierres pour sa fronde. Ils avaient solidement lacé leurs bottes. Devant l'entrée des enclaves, ils chantaient pour se donner du courage :

*Ma fronde à la main et mon poing levé
Je m'en vais cueillir l'immortalité
Dans cet autre monde où les tigres errent
Je m'en vais me battre et gagner la guerre*

*Gardien des enclaves
Le sort m'a choisi
Je vais être brave
Sans peur pour ma vie*

Il avait été convenu que les trois attaques commenceraient lorsque les incendies du crépuscule embraseraient la baie des flamants roses. L'heure était venue. Les cœurs des lutins battaient comme des tambours. Le Soleil s'en allait tandis que la Lune prenait place, auréolée des étoiles de sa tristesse. Soudain, le prince Handrior et ses sujets apparurent dans le ciel. Leur majestueux vol se fondit dans les derniers rayons de la colère du roi des rois. Le rose tourbillonnait parmi les pans de pourpre. Les fils du Vent dansaient. L'air semblait prendre feu.

Télékin, Venturus et Axilay poussèrent chacun un immense cri :

- En avant fières hordes ! Marchez vers la gloire et la vie éternelle !

On entendit résonner ces mots jusqu'à la presque île de Palandare. Les hordes entrèrent dans les enclaves. La guerre de l'autre monde venait de commencer !

La horde de Venturus le Brave fut la première à rencontrer les tigres aux yeux de sardonys. A peine avaient-ils franchi le seuil de la caverne qu'ils s'étaient trouvés nez à nez avec cinq fauves affamés. Mais les lutins rouges étaient bien plus nombreux : ils avaient l'avantage. Ils ouvrirent le feu. Une pluie de cailloux s'abattit sur les tigres. Ceux-ci furent si surpris qu'ils n'eurent pas le temps de réagir. D'où pouvaient bien venir tous ces lutins sans qu'ils ne les aient entendu arriver ? Comment avaient-ils pu se cacher de la sorte ? Les cailloux blessèrent les cinq tigres qui prirent la fuite et allèrent raconter à Matamor ce qui s'était passé. Fou de rage, le roi donna l'alerte puis galopa avec son armée vers cet endroit où la horde des lutins rouges était apparue comme par magie. Il jurait entre ses crocs qu'il ne se laisserait pas faire ainsi, qu'il dévorerait ses ennemis un par un.

Venturus ne perdit pas le moindre instant. Il savait bien que cette première victoire n'était que temporaire et que les cinq tigres allaient revenir avec toute une armée. Alors, dès que les ennemis s'enfuirent, les lutins rouges coupèrent des centaines d'arbres aux troncs

longs et droits. Certains sciaient tandis que les autres se chargeaient de planter les pieux et d'élever une barricade autour de l'enclave. Leur efficacité fut prodigieuse : quand Matamor arriva avec son armée, il découvrit une haute enceinte fortifiée. Les tigres n'en croyaient pas leurs yeux de sardonys. Qui étaient ces lutins capables de tant de prouesses ? Comment avaient-ils pu construire cette forteresse en un si court instant ? Le roi était ivre de colère. Il donna l'ordre à ses sujets d'attaquer les palissades et de les faire s'écrouler. Perchés en haut des pieux, les lutins rouges brandissaient leurs frondes, prêts à recevoir les tigres par une pluie de cailloux aiguisés. La bataille commença.

De leurs côtés, les hordes de Télékin le Sage et d'Axilay l'Etrange n'avaient pas rencontré de tigres après avoir franchi leurs enclaves. Toute l'armée de Matamor assaillait la palissade de Venturus. Comme les lutins rouges, les lutins bleus et verts construisirent une enceinte à toute allure autour de leurs enclaves et se perchèrent sur les pieux, scrutant la jungle hostile de l'autre monde en brandissant leurs frondes.

Ne voyant rien venir, Télékin devina que l'un de ses frères était en prise avec l'armée de Matamor. Il décida de lui porter secours. Mais quelle était la horde qui avait des ennuis ? Et comment rejoindre ses frères à travers cette forêt vierge qu'il ne connaissait pas ? Il n'avait aucun moyen de le savoir. Alors il décida de passer par Terragora et de rejoindre l'enclave la plus proche de la sienne (celle d'Axilay) au plus vite pour lui prêter main forte. Télékin donna l'ordre à la moitié de sa horde de continuer à fortifier la palissade et d'y veiller. L'autre moitié l'accompagna. Ils traversèrent l'enclave dans l'autre sens et rejoignirent la côte ouest de la péninsule. Sur Terragora, le temps n'avait pas passé. C'était toujours les incendies du crépuscule. Quand lui et sa horde furent devant la Mer, Télékin cria vers la nuée des flamants roses :

- Ô toi ! Puissant prince Handrior ! Noble fils du Vent ! J'ai besoin de ton aide !
- Que veux-tu ? demanda le flamant depuis les cieux. Que puis-je faire pour t'aider ?
- Que tes sujets nous portent sur leurs dos, moi et ma horde, nous devons aller aussi vite que possible chez Axilay l'Etrange, mon frère, il a besoin de notre aide !

Les flamants roses descendirent vers Terragora et trois lutins bleus montèrent sur le dos de chacun des soldats d'Handrior. Ainsi chargés, les fils du Vent foncèrent en direction de la péninsule d'Axilay.

Mais, voyant tout ce remue-ménage au large de Chrône, Zeit décida de dépêcher une milice d'une douzaine de vautours dirigés par le Commodore Chendil. Quand il vit les charognards, Handrior commanda à ses flamants d'accélérer. Ils ne pouvaient pas se battre avec des lutins sur le dos, le risque était trop grand : l'un d'entre eux aurait pu tomber. Hélas,

ainsi chargés, les flamants roses étaient beaucoup plus lents que les vautours et ceux-ci eurent tôt fait de les rattraper. Alors Télékin ordonna à sa horde d'ouvrir le feu sur les rapaces de Zeit. Les lutins visèrent juste. Ils estropièrent plusieurs vautours et Chendil fut contraint de sommer sa milice de battre en retraite vers Chrône. Handrior clama sa joie lorsqu'il vit l'ennemi se dissiper dans la brume livide. Ils avaient eu chaud.

- Merci noble prince, dit Télékin une fois sa horde débarquée. Je te dois une fière chandelle.

- Je vous vois équipés comme si vous partiez en guerre, dit Handrior qui ignorait tout au sujet de l'autre monde. Mon armée peut-elle vous aider ? Axilay est mon ami. S'il est en danger, je donnerai ma vie pour le sauver.

- Je te reconnais bien là ô fils du vent. Loués soient ton honneur et ta bravoure. Mais ceci est l'affaire des lutins, il vaut mieux que personne d'autre ne s'en mêle. Cette guerre est la nôtre. Tu m'as déjà bien aidé : tu as pris de nombreux risques, tu aurais pu y laisser ta vie ainsi que celle de plusieurs de tes soldats. Je saurai te rendre la pareille. Au revoir noble prince !

- Si tel est ton souhait, au revoir Télékin !

Les flamants roses s'envolèrent vers leur baie tandis que les lutins bleus gagnèrent l'enclave d'Axilay. A nouveau dans l'autre monde, Télékin dit à son frère :

- As-tu eu des ennuis ? As-tu rencontré les tigres de Matamor ?

- Non. Nous avons construit cette palissade que nous fortifions encore. Les lutins que j'ai postés en haut des pieux n'ont toujours rien vu.

- C'est donc que c'est la horde rouge qui lutte, seule contre tous. Nous devons aider Venturus le Brave. Il doit être assiégé. Que faire ? Passer par Terragora ou par la jungle ?

- Nous ferions mieux de passer par la jungle, répondit Axilay. Fais confiance à mon sens de l'orientation. Je saurai bien comment retrouver l'enclave de Venturus.

Télékin accepta. La moitié de la horde des lutins verts resta pour protéger leur palissade et l'autre moitié partit avec les lutins bleus en direction du nord ouest, à travers les buissons de la forêt vierge.

Autour de l'enceinte de Venturus, le combat faisait rage. Les pieux faiblissaient : ils ne protégeraient plus longtemps la horde des lutins rouges. Les tigres couraient sous la pluie de cailloux et tapaient leurs épaules sur les troncs afin de les déterrer. Matamor rugissait. Les lutins tenaient bon. Mais Venturus savait que sa horde serait bientôt à court de munition. Impuissants sans leurs frondes, les lutins n'auraient plus qu'à regarder les tigres détruire l'enceinte. Ils devraient fuir par la caverne. Une fois la forteresse démolie, quand les fauves

ne les verraient pas, ils comprendraient et traverseraient l'enclave. Une horrible guerre éclaterait sur Terragora.

- Nous devons tenir, murmurait Venturus en serrant les dents. Il nous faut protéger l'enclave ou bien c'est le désastre. Comment faire ? Si un miracle ne se produit pas bientôt, nous sommes finis. Ou bien nous fuyons, ou bien les tigres nous dévorent.

Lieutenant de l'armée des tigres de Matamor, Histène se débattait sous les cailloux. Il bondissait à gauche, à droite, évitant adroitement les tirs des lutins. Et puis, dès qu'il était assez proche, il se jetait sur la palissade de tout son poids. Deux des pieux finirent par tomber. Heureusement, la faille était encore trop étroite pour que les tigres passent. Si un troisième tronc se renversait, le tour serait joué : les fauves pourraient rentrer et dévorer les lutins.

Aussitôt que les deux pieux étaient tombés, Matamor avait ordonné à tous les tigres de concentrer leurs attaques sur cet endroit de la palissade. Venturus le Brave ordonna alors à une partie de sa horde de se mettre en arrière du mur de bois et de pousser pour soutenir l'enceinte tandis que, perchés sur les troncs, le reste de la horde tirait les derniers cailloux qu'ils possédaient sur l'armée de fauves. Les lutins étaient secoués. Le mur ne tiendrait bientôt plus. Les tigres salivaient déjà à l'idée de ce festin. Matamor pensait qu'il avait gagné, que ce n'était plus qu'une question de secondes.

Mais soudain, un cri retentit derrière les tigres :

- Tiens bon Venturus ! hurla Télékin. Nous voici ! A l'attaque fières hordes !

Surgeant comme par magie, les lutins verts et bleus fondirent sur les tigres. Épuisés par le combat, ces derniers n'avaient plus la force de se battre. Ils gémissaient de douleur quand tous les cailloux vinrent les frapper. Histène perdit connaissance : il s'effondra de tout son long aux pieds de Télékin.

Axilay l'Etrange avait aiguisé un caillou plus que les autres. Il le mit dans sa fronde, grimpa rapidement sur la cime d'un palmier, se jeta dans les airs et tira sur Matamor en plein visage. Le roi poussa un hurlement affreux. Toute la jungle trembla. Les regards de tous les combattants se tournèrent vers lui. Le caillou l'avait atteint sous l'œil et avait laissé une plaie profonde. Après ce coup, Matamor dut reconnaître la défaite. Il ordonna à son armée de fuir à travers la forêt vierge. Tous les tigres n'attendaient que cela : battre en retraite enfin.

Les lutins bondirent de joie ! Ils venaient de gagner la guerre de l'autre monde ! Ils n'auraient plus rien à craindre de Zeit ! Ils se mirent à danser et à chanter :

*Ma fronde à la main et mon poing levé
Je viens de cueillir l'immortalité
Dans cet autre monde où les tigres errent
Je me suis battu, j'ai gagné la guerre*

Les lutins bleus, rouges et verts se saluèrent. Ils se racontèrent tout ce qui s'était passé depuis qu'ils avaient franchi les trois enclaves. Quelle aventure !

Venturus fit construire une cage autour du corps d'Histène. Le tigre n'était toujours pas revenu à lui. Il serait le prisonnier de la horde rouge². Les lutins fortifièrent les trois enceintes jusqu'à les rendre invincibles. Une ville serait construite à l'intérieur de chaque palissade : elles deviendraient les trois capitales de la terre des enclaves.

De son côté, Matamor ruminait sa colère. Le caillou d'Axilay avait marqué son visage d'une ignoble cicatrice. Le roi des tigres aux yeux de sardonxyx n'avait pas dit son dernier mot. Il se vengerait tôt ou tard.

Ainsi se termina la guerre de l'autre monde. Les hordes de lutins avaient échappé au joug de Zeit. Télékin le Sage, Axilay l'Etrange et Venturus le Brave, nobles fils de Terragora, étaient devenus les gardiens des enclaves.

² Voir *La conversion d'Histène*

6-Les premiers pas d'Amarchino

La Mer créa les hippos. Contrairement aux sirènes et aux baleines cuivrées, les hippos étaient de piètres nageurs. Ils se déplaçaient lentement sous l'eau, remuant leurs énormes pattes bêtement. C'étaient les balourds de l'océan. S'ils tentaient de s'aventurer sur les plages de Terragora, les hippos étaient encore plus ridicules que dans l'eau. Ils marchaient à quatre pattes. Leurs gros ventres traînaient sur le sol et, découragés, ils avaient vite fait de retourner barboter dans l'océan.

Amarchino était l'un d'eux. Un hippo comme les autres. Mais, contrairement à ses homologues, il n'était pas heureux. Il se sentait grotesque quand il nageait et il n'aimait pas ça. Il voulait plus, beaucoup plus. Il se savait destiné à de grandes choses mais il ignorait encore comment y parvenir : être respecté, envié, susciter la crainte chez les créatures du monde, être loué pour son sens de l'honneur et sa bravoure. Les hippos se moquaient d'Amarchino s'il leur parlait de ce besoin de grandeur qui le torturait. Les autres ne l'aimaient pas, ils riaient chaque fois qu'ils le croisaient.

Ziloë était la plus belle femelle parmi les hippos. Tous les mâles la désiraient. Ils lui faisaient la cour pendant des heures. Ils lui récitaient des mirlitons qui parlaient de la création du monde. Ziloë les écoutait en souriant. Puis chaque mâle lui demandait d'accepter de l'épouser et, toujours, la femelle refusait, prétextant qu'elle voulait être amoureuse de celui à qui elle donnerait sa patte. Alors les prétendants ronchonnaient.

- Tu finiras bien par choisir l'un de nous, disaient-ils. Que tu le veuilles ou non, il faudra bien qu'un jour tu te maries. L'amour, c'est bon pour le Soleil et la Lune, pour les rois et les reines, pas pour nous les hippos.

- Alors devenez rois, répondait Ziloë, et, si je vous aime, j'accepterai d'être votre reine.

- Tu oublieras vite tes rêves de princesse, grommelaient les balourds. Tu épouseras l'un d'entre nous et il sera le plus heureux de l'océan !

Parmi les hippos, Ziloë avait des préférences. Deux, en particulier, avaient retenu son attention. D'abord un mâle du nom de Criméon. Ses mirlitons étaient plus beaux que ceux de tous les autres réunis. Il apportait souvent à Ziloë un bouquet de corail argenté quand elle se réveillait. Et puis il était cultivé : il savait beaucoup de choses sur la création du monde, il avait voyagé un peu partout et il racontait à Ziloë à quoi ressemblaient la baie de l'écrin, la presqu'île de Palandare ou les côtes de la péninsule de Télékin le Sage. Les hippos étaient

trop balourds pour nager jusque là-bas. Personne n'avait vu ces merveilles à part Criméon. Certains le soupçonnaient de mentir. Mais peu importait pour Ziloë, elle appréciait écouter les histoires de ces fabuleux voyages autour de Terragora.

Le deuxième hippo qui plaisait à Ziloë était Amarchino. Elle l'aimait bien sans trop savoir pourquoi. En effet, celui-ci n'était même pas un de ses prétendants. Il ne lui parlait jamais. Il restait dans son coin pour fuir les moqueries des autres. Il ne disait pas de mirlitons et ne cueillait pas de bouquet de corail argenté. Mais il intriguait Ziloë, il l'attirait et il l'intimidait. Elle avait envie de lui poser tout un tas de questions. Elle sentait que, sous ses airs de solitaire renfrogné, l'hippo cachait une âme noble et beaucoup plus grande que ceux qui le raillaient.

En réalité, Amarchino était secrètement fou amoureux de Ziloë. Mais, comme elle était toujours entourée d'une dizaine de prétendants qui se moquaient de lui, Amarchino n'osait pas aller engager la conversation. Et puis il sentait qu'il ne méritait pas une épouse aussi belle. Il lui faudrait montrer sa valeur pour conquérir le cœur de sa belle. Le problème était comment ?

« De toute manière, je n'ai aucune chance, pensait Amarchino. Elle est si belle et je suis si balourd. Puis elle préfère passer son temps avec ce menteur de Criméon qui la charme en lui racontant toutes ses fausses histoires de voyage. Comment pourrais-je oser ne serait-ce que parler à la belle Ziloë alors que je me déplace si lentement dans l'océan et que je n'ai rien à lui offrir de vraiment précieux ? »

Un jour, Amarchino eut une idée. Il avait entendu Ziloë dire à ses prétendants qu'il leur faudrait être rois pour mériter sa patte.

« Ce n'est certainement pas en restant ici que je deviendrai roi de quoi que ce soit » se dit l'hippo.

Alors Amarchino décida d'aller sur Terragora et de bâtir un royaume. Une fois couronné, il reviendrait chez les hippos et la belle Ziloë tomberait éperdument amoureuse de lui.

Il nagea jusqu'à la plage la plus proche, à l'est de Terragora. Une fois sur le sable, il essaya de se mettre debout. Il allait lui falloir maigrir, devenir musclé et puissant s'il voulait être roi. Il était prêt à tout pour y arriver. Dès sa première tentative, Amarchino roula lamentablement sur le sol. Il se releva puis essaya encore de se dresser sur ses deux pattes arrière et tomba une fois de plus. Il avait mal au dos. Il était beaucoup trop gros, beaucoup trop lourd. Il essaya encore. Et encore. Et encore. Jusqu'au jour suivant. Puis encore. Pendant des mois entiers.

Amarchino passa six mois sur la plage. Les hippos qui le voyaient se moquaient de lui.

- Qu'essayes-tu de faire pauvre fou ? criaient-ils en riant.

Mais Amarchino ne faisait pas attention à eux. Il continuait sans relâche ses efforts, animé par cette flamme qui lui brûlait le cœur. Il aimait Ziloë. Il le lui dirait bientôt. Pour l'instant, il devait se concentrer et continuer son entraînement.

Après six longs mois, Amarchino réussit enfin à se mettre debout sur ses deux pattes arrière. Il tenait en équilibre ! Son corps était devenu élancé, beau, musclé. Il pouvait marcher. Il nageait aussi vite qu'une sirène. Bientôt, il put même courir sur la plage. C'est alors que, après tant d'efforts, il entendit une voix venue du large. La Mer, première fille de la Lune et du Soleil, s'adressait à lui :

- Je te félicite ô mon fils. Je t'observe depuis quelque temps déjà et je savais que tu y arriverais. Tu n'as eu besoin de personne. Tu n'as compté que sur ta volonté, ta détermination. Puisses-tu servir d'exemple à toutes les créatures de ce monde. Tu n'as pas fait attention aux moqueries des autres. Et te voilà debout sur Terragora ! Te voilà beau comme un roi !

- Je vous remercie ma mère, répondit Amarchino en posant le genoux à terre et en scrutant la plaine liquide. Maintenant, il me reste un royaume à conquérir !

- Tu n'auras rien à conquérir, dit la voix de la Mer. Ce royaume, il t'appartenait déjà le jour de ta naissance. Tu étais destiné à en être le roi. Si je ne t'ai rien dit, c'est parce que je voulais que tu deviennes digne de régner. Maintenant que tu as prouvé ta valeur, tout est à toi : la plage que tu vois là, la forêt derrière toi, jusqu'à la terre de sable, jusqu'à l'empire des branches et à la baie des flamants... Tout t'appartient ! Mais, si je te donne ce royaume, encore te reste-t-il à trouver une reine, à fonder une capitale et à te faire ta place au sein des grands de ce monde. Pour cela, je ne pourrai pas t'aider. Ne t'en fais pas trop tout de même, tu es fort, tu me l'as prouvé. La dynastie d'Amarchino sera une des plus grandes puissances de l'univers !

L'hippo ne fut pas étonné lorsqu'il apprit la nouvelle. Quelque part au fond de lui, il l'avait toujours su.

- Mère, dit-il devant le large, ô première fille du roi des rois, dis moi... Oui, dis moi : tu me parles de royaume, mais quels seront mes sujets ? Un roi ne peut pas régner sans personne à gouverner.

- Va trouver les autres hippos, répondit malicieusement la Mer. Montre leur comme tu es devenu, comme tu es agile. Crois moi, en te voyant ainsi, ils te suivront n'importe où. Tu leur enseigneras ce que tu as appris tout seul : à marcher sur leurs deux pattes arrière. Ils

t'écouteront, ils t'obéiront...Tu seras un roi aimé, mon fils. Fais moi confiance, tu es né pour cela. Adieu maintenant.

La voix s'évanouit sur les courbes du monde tandis qu'Amarchino resta seul sur la plage. Après plusieurs heures de réflexion, assis sous un cocotier, il se leva, courut jusqu'à l'océan et sauta dans l'eau, puis il nagea à toute vitesse vers là où les autres hippos vivaient. Quand il arriva parmi eux, en le voyant nager si vite, les autres ne reconnurent pas celui dont ils avaient l'habitude de se moquer :

- Quelle est cette créature ? dirent-ils ? On dirait presque un hippo. Mais il n'est pas assez gros pour être des nôtres. Il nage beaucoup trop vite. Est-ce une sirène ?

- Non, murmura Ziloë en écarquillant les yeux. C'est bien un hippo : c'est Amarchino...Voilà si longtemps que je ne l'avais pas vu...

- C'est impossible ! lança Criméon. Cette chose ne peut pas être Amarchino !

Les hippos observaient leur frère, celui qu'ils avaient tant raillé. Ils l'enviaient maintenant. Eux aussi ils voulaient nager aussi vite qu'une sirène. Après avoir tourné trois fois autour du troupeau d'hippos, Amarchino vint prendre place au milieu d'eux.

- C'est vrai : c'est bien toi ! dirent-ils. Comme tu as changé ! Que tu es devenu beau et rapide ! Nous voulons te ressembler ! Apprends nous à nager aussi vite.

- Si telle est votre volonté, répondit Amarchino d'un ton sévère, je vous instruirai. Vous deviendrez aussi rapides et légers que moi. Mais, pour cela, vous devez accepter d'être les sujets de mon royaume !

Quand il prononça le mot « royaume », un frémissement glissa dans le troupeau. Était-ce vrai ? Amarchino était-il devenu roi ? Il y avait dans son allure quelque chose de noble, quelque chose de royal...Un frisson surprit le cœur de Ziloë. Elle ne pouvait détacher son regard d'Amarchino.

- Fadaïses ! hurla Criméon, rongé par la jalousie. Cela n'est pas possible ! Tu as changé, certes, mais tu n'es pas devenu roi pour autant ! J'ai voyagé ! Je connais Terragora ! Où est donc ce royaume dont tu parles ?

- Il s'étend de la terre de sable jusqu'à la presqu'île de Palandare et de la plage jusqu'à l'empire des branches.

- Nous te croyons, dirent les autres hippos. Et si tu nous promets de faire de nous des nageurs aussi véloces que toi, si tu nous assures que tu pourras nous enseigner comment marcher et courir sur la plage, alors nous te suivrons et nous accepterons de devenir tes loyaux sujets.

- Balivernes ! Billevesées ! Sornettes ! hurla Criméon. Vous n'allez tout de même pas le croire ? A l'imposteur ! A l'imposteur ! Amarchino n'a jamais été et ne sera jamais roi de quoi que ce soit !

A ce moment, une voix fluette s'éleva :

- Moi je le crois, dit Ziloë en s'agenouillant. Béni soit le roi. Longue vie à lui et au royaume des hippos.

- Relève toi, dit Amarchino et suis moi.

Quand ils furent seuls, il déclara à Ziloë :

- Je dois t'avouer une chose importante. Je t'aime, je t'ai toujours aimée. Je ne voulais pas faire parti de la tribu de tes prétendants. Mais aujourd'hui, je peux te le dire enfin: c'est pour toi que j'ai fait tout ceci, pour toi et pour toi seule. Tu es le sang qui bout dans mes veines. Tu es la force qui me fait nager si vite. Tu es la merveilleuse étincelle à laquelle mon équilibre tient.

Ziloë répondit par un bouillon de larmes. Elle pleurait de joie.

- Tu es mon roi, dit-elle. Je t'aime moi aussi. Tu n'osais pas me parler mais je l'aurais su aussitôt si de toi j'avais entendu plus de deux mots.

- Epouse moi, répondit Amarchino. Deviens la reine du royaume des hippos.

- Oui ! Mille fois oui ! Je t'épouserai ô mon roi !

Une immense fête fut donnée sur Terragora pour le mariage qui unit Amarchino à la belle Ziloë. Le Soleil, la Lune, le prince Handrior, l'empereur Bozadéan, les trois chefs des hordes de lutins, plusieurs fées ainsi qu'Emus, la sirène aux cheveux d'améthyste, vinrent célébrer avec les hippos l'avènement de leur nouveau roi.

Puis, après ce glorieux jour, l'entraînement commença pour les hippos. Sous les ordres d'Amarchino, ils s'entraînèrent des mois entiers sur la plage. Ils tentaient de se mettre debout. Les hippos tombaient, roulaient sur le sol, essayaient encore et s'avachissaient une millième fois. Tant et tant qu'ils polirent la plage : elle devint toute ronde et fut nommée « la plage des pas lourds ».

Les hippos devinrent plus forts, plus rapides, plus musclés. Après presque un an d'exercice, ils réussirent enfin à marcher sur leurs deux pattes arrière. Après trois semaines de plus, ils pouvaient tous courir et nager aussi vite que des sirènes.

Le roi Amarchino était fier de ses sujets. Il avait tenu sa promesse : les fils de la Mer ressemblaient à des athlètes. Même Ziloë, la reine, avait suivi l'entraînement. A vrai dire, seul Criméon avait refusé de devenir un sujet d'Amarchino. Au loin dans l'océan, il ruminait sa colère et sa jalousie, observant les autres rouler sur la plage des pas lourds. Il devint plus gros,

plus maladroit, plus méchant. Et il jura de se venger des hippos et de leur roi qu'il haïssait profondément.

Une fois l'entraînement terminé, Amarchino, Ziloë et leurs sujets fondèrent la capitale du royaume qu'ils nommèrent Hippodale. Ils la bâtirent suffisamment loin de la plage pour fuir la haine et la colère du gros Criméon.

Le roi Amarchino et la reine Ziloë eurent un fils : le prince Amartide. Ce qui lui arriva est une autre histoire...

7- Le voyage d'Emus à Niquaïde

Filles de la Mer, les baleines cuivrées habitaient le ventre de l'océan. C'était le territoire de ces énormes créatures aux reflets d'or. On les entendait chanter depuis les plages de Terragora. Leurs longues plaintes envahissaient l'horizon.

La première d'entre elles se nommait Massaloë la Superbe. Elle régnait sur les baleines cuivrées. Avec les autres, elle parcourait la Mer. On voyait souvent les baleines sauter vers les cieux, à des hauteurs astronomiques. Elles rendaient ainsi hommage au rougeoyant Soleil et consolaient la Lune l'espace d'un moment.

Massaloë a fondé la cité de Niquaïde au large de la baie des cascades. On racontait que la ville avait été sculptée dans le diamant, le corail et la nacre. Une cité bien mystérieuse à vrai dire. Au pied d'un tourbillon si puissant que seules les baleines cuivrées pouvaient l'affronter. C'est pourquoi aucune autre créature ne connaissait cet endroit. Même Zeit ne pouvait pas traverser le tourbillon.

Les sirènes, sœurs cadettes des baleines, habitaient au pied des falaises de la baie des cascades. Perchées sur leurs rochers, elles emplissaient la calanque de leurs douces voix : elles chantaient la création du monde.

La baie des cascades était un paradis où la Mer, le Vent et Terragora se rencontraient. Une brise tiède caressait l'eau limpide avant de s'avachir sur le sable. Souvent, les baleines cuivrées rendaient visite à leurs sœurs. Elles s'amusaient ensemble à nager à toute allure et à batifoler dans la pourpre des cieux.

Un jour, Emus, la sirène aux cheveux d'améthyste, demanda à Massaloë pendant qu'elles jouaient ensemble :

- Veux-tu bien me conduire à Niquaïde ? Je rêve de voir la cité mystérieuse. On raconte tout un tas de choses extraordinaires sur la ville que tu as fondée. S'il te plaît, puisque tu es ma proche amie, conduis moi. Montre moi ton œuvre.

- Hélas, répondit Massaloë, tu sais bien qu'un tourbillon a élu domicile au-dessus de Niquaïde. Il nous protège de Zeit, certes, mais il nous interdit également de recevoir quiconque. Ton cou pourrait se briser dans les remous. Ma petite sœur Emus, tu es une amie si chère... Si j'avais la possibilité de montrer Niquaïde une fois, une seule, à une créature qui ne soit pas une baleine, tu serais celle-là.

- C'est gentil. Il doit bien y avoir une solution tout de même. Ne pourrais-tu pas me prendre dans ta bouche. Elle est bien assez grande pour une sirène comme moi.

- Drôle d'idée. Je n'y avais pas pensé. N'as-tu pas peur que je t'avale ?

- Pourquoi ferais-tu ça ?

Massaloë la Superbe se mit à rire :

- Je plaisantais petite sœur. Je n'ai juste jamais goûté à la sirène. Ah ! Ah ! Ah ! Allez, essayons, saute dans ma bouche, en route vers Niquaïde !

Elle ouvrit grand la gueule et la sirène aux cheveux d'améthyste se trouva une place confortable : juste là, sur la langue de Massaloë. La baleine cuivrée referma la bouche et partit vers l'ouest, vers le grand tourbillon. Une fois au-dessus de Niquaïde, elle plongea dans les remous. À l'intérieur, la pauvre Emus fut secouée dans tous les sens pendant une bonne dizaine de minutes. Et puis le boucan cessa. Tout redevint calme. Massaloë ouvrit la bouche et Emus put sortir, sonnée par le remue-ménage.

- Regarde, dit Massaloë, regarde la cité de Niquaïde ! Miracle du fond des océans ! A l'abri du temps qui passe ! Je te présente mon œuvre ! Sculptée par mes nageoires dans le diamant, la nacre et le corail.

Emus n'en revenait pas. La sirène écarquillait ses mirettes devant le prodige sous-marin. Elle demeurait sans voix. D'immenses dômes phosphorescents brillaient à perte de vue. Sur chacun d'eux, une tour finement sculptée s'élevait jusqu'au puissant tourbillon, à plusieurs centaines de mètres au dessus de la cité. Une lumière apaisante dérivait. On entendait le râle mélodieux des princesses de l'océan.

Les rues, larges comme trois baleines, étaient pavées d'un corail écarlate et bordées d'arbres de diamant. Ces sculptures avaient été, comme les étoiles, des larmes de la Lune. Trop lourdes pour rester accrochées à la feutrine des cieux, elles étaient tombées dans l'océan. Les baleines cuivrées avaient trouvé les larmes de diamant et les avaient façonnées durant des siècles en forme d'arbres luminescents.

Au centre de Niquaïde, un dôme était plus vaste et plus haut que les autres. C'était la demeure de Massaloë. D'étranges signes multicolores étaient sculptés tout autour. Une grande porte en corail orangé servait d'entrée. Toutes les fenêtres étaient rondes. Autour d'elles, de l'argent massif étincelait, cadeau de la Mer à sa première fille.

Massaloë invita Emus dans son dôme.

- Maintenant que tu es là, dit la baleine à la sirène, tu peux rester aussi longtemps que tu le voudras.

- Je crois que je ne partirai jamais si tu es d'accord, répondit Emus émerveillée. Cet endroit est trop beau pour que je m'en lasse un jour. Tellement plus beau que la surface...

- Si tel est ton vœu, tu pourras vivre chez moi. Je te ferai faire une chambre spacieuse à l'abri de mon dôme et tu iras librement dans les rues de Niquaïde.

- Merci ma chère sœur, j'accepte avec joie...

Alors Emus, la sirène aux cheveux d'améthyste, s'installa chez Massaloë. Errant entre les dômes de nacre, elle découvrit la vie de la cité sous-marine avec extase et curiosité. Chaque baleine avait son occupation. Certaines cuisinaient du plancton dans des marmites colossales. D'autres revenaient de la surface où elles avaient sauté vers le Soleil et chanté en cœur avec les sirènes. D'autres encore dormaient et leurs ronflements faisaient trembler le fond des océans.

Massaloë fit construire à Emus une somptueuse chambre dans son dôme. Avec un lit de nacre turquoise, un miroir arc-en-ciel, un lustre incrusté de diamants et une petite écritoire de corail rose. La première des baleines était si heureuse d'avoir sa meilleure amie près d'elle tout le temps qu'elle ne remontait plus à la surface. Elle restait avec Emus dans les profondeurs, ne s'occupant plus de rendre hommage à la Lune ou de quoi que ce fût concernant la surface. La baleine montrait à la sirène tous les petits recoins de Niquaïde. Elles jouaient ensemble et elles parlaient pendant des heures.

Après plusieurs années, Emus était devenue une véritable citoyenne de la cité sous-marine. Toutes les baleines cuivrées aimaient passer du temps en sa compagnie. Elles venaient lui rendre visite sous le dôme de Massaloë. Lui apportant toujours de jolis cadeaux : des éclats de diamants ou de corail rutilant. Mais la sirène aux cheveux d'améthyste finit par se lasser de cette vie. Elle ne se souvenait presque plus de la surface. Elle voulait revoir Terragora, jouer à nouveau avec les autres sirènes, chanter sur les rochers de la baie des cascades, sentir le Vent lui caresser le visage et puis voir le ciel prendre feu pendant les incendies du crépuscule, quand le prince Handrior et les flamants roses dansaient pour dire au revoir au Soleil et bonjour à la Lune.

Emus vint voir Massaloë et lui dit :

- Je voudrais retourner vivre à la surface. J'ai tout ce dont j'ai besoin ici, les baleines cuivrées sont les créatures les plus gentilles de l'univers et tu es ma meilleure amie. Mais Niquaïde n'est pas ma ville. Je ne m'y sens pas chez moi. J'ai besoin du Vent, de Terragora et du Soleil. J'ai besoin d'aller m'étendre sur la plage des pas lourds, d'aller chanter pour la reine des reines et pour les pirates koalas. Je te suis infiniment reconnaissante pour ces années de bonheur. Je n'oublierai jamais ce qu'il y a sous le tourbillon infernal. Mais, s'il te plaît, prends moi une fois encore dans ta bouche et reconduis moi à l'abri de la baie des cascades.

- Je savais que tu me dirais cela un jour, dit Massaloë émue. J'espérais juste que ce jour viendrait le plus tard possible. Mais je te comprends. Tu veux revoir ton chez toi. Tu es ma meilleure amie et je respecterai ta décision. Sache seulement que tu ne pourras plus revenir ici car je ne veux pas qu'il y ait du passage. On ne peut pas aller et venir à Niquaïde à sa guise. Tu es la seule créature de la surface qui est venue, et tu le seras à jamais. Je vais me sentir seule sans toi sous mon dôme. Je serai triste parfois en pensant à la belle époque où nous vivions toutes les deux. Mais je viendrai te voir, tous les jours, à la surface. Je te le promets.

- Merci ma vieille amie de si bien me comprendre, dit Emus les larmes aux yeux. Je n'oublierai jamais la cité de Niquaïde. Cette ville est un miracle façonné par tes mains... Pour toujours, sa clarté veillera dans mon cœur de sirène. Ma décision est prise : je retourne là-haut.

- Si telle est ta décision, dit Massaloë, je te reconduis à la baie des cascades dès maintenant. Grimpe dans ma bouche.

Comme la première fois, Emus entra dans la gueule de la baleine cuivrée et celle-ci nagea jusqu'au puissant tourbillon. Massaloë traversa les remous et raccompagna Emus à la baie des cascades.

- Au revoir petite sœur ! lança Massaloë en plongeant de nouveau. A demain !

- Au revoir et merci encore ma chère amie, répondit Emus. J'ai vécu à Niquaïde les plus belles années de ma vie.

La sirène nagea jusqu'aux rochers et s'assit sur l'un d'eux. Elle souriait, humant la brise à pleins poumons. Elle attrapa la lumière du Soleil et la glissa dans ses cheveux d'améthyste. Puis elle chanta de cette voix si belle et si pure qu'elle avait reçue de la Mer. Au même moment, les autres sirènes bronzaient sur la plage des pas lourds. Quand elles entendirent le chant de leur sœur qu'elles n'avaient pas vue depuis si longtemps, elles se précipitèrent dans l'eau et nagèrent jusqu'à la baie des cascades. Elles éclatèrent en sanglots lorsqu'elles virent que c'était bien Emus, leur sœur, qui chantait.

- Nous croyions ne plus jamais te revoir, disaient-elles. Comme nous sommes heureuses... Mais oui ! C'est bien toi ! Tu es aussi belle qu'auparavant... Notre Emus adorée... La sirène aux cheveux d'améthyste !

- Moi aussi je suis heureuse de vous revoir enfin, répondit Emus submergée par l'émotion. Mes sœurs... Vous m'avez tant manqué... Je reviens vivre parmi vous si vous le voulez bien. Et j'ai des centaines d'histoires à vous raconter au sujet de Niquaïde, la cité sous-marine où j'étais pendant tout ce temps...

Ainsi se termina le voyage d'Emus à Niquaïde. Elle dit aux autres sirènes tout ce qu'elle avait vu sous le tourbillon infernal et leur fit jurer de ne pas le répéter. Si tu lis ou si tu entends cette histoire, alors ne parle à personne de ce qui se trouve au fond de l'océan. En apprenant les merveilles que les profondeurs abritent, les créatures de la surface pourraient tenter de vilaines choses pour se les approprier...

8- La conversion d'Histène

La guerre de l'autre monde était terminée. Les lutins protégeaient les enclaves. Les hordes rouge, verte et bleue avaient vaincu les tigres du roi Matamor. Ils avaient échappé au joug de Zeit et vivaient dans l'autre monde, derrière les remparts de leurs trois cités.

Là-bas, les tigres aux yeux de sardonix attaquaient constamment les palissades des lutins, mais sans succès : celles-ci étaient trop solides pour qu'ils en viennent à bout. Le visage marqué par la balafre que lui avait infligée Axilay l'Etrange, Matamor était assoiffé de vengeance. Il jurait qu'il exterminerait tous les lutins du monde bientôt, mais ses menaces n'effrayaient plus personne. Même les tigres ne croyaient plus vraiment à ce que leur roi disait.

- La douleur qu'il a ressentie quand le caillou d'Axilay l'a frappé a dû le rendre fou, racontaient les félins au sujet de leur roi.

Lorsque, affamé par l'odeur de chair fraîche, un tigre s'approchait trop près des remparts de l'une des trois cités, une pluie de cailloux s'abattait sur lui. Perchés sur la palissade, les lutins de garde brandissaient leurs frondes et le fauve était forcé de se réfugier dans la jungle, le corps meurtri par les tirs des fils de Terragora.

A la fin de la guerre, la horde rouge avait fait prisonnier Histène, le plus fidèle lieutenant de Matamor. Le tigre avait été sans connaissance pendant plusieurs jours et Venturus le Brave avait donné l'ordre à ses lutins de construire une cage autour du félin évanoui.

Lorsqu'il s'était réveillé, Histène avait réalisé le drame. Il s'était jeté en vain sur les barreaux de sa prison pour tenter de les briser. Il avait rugi tant qu'il l'avait pu, crié de toutes ses forces et menacé les lutins rouges :

- Je finirai par casser cette cage et, alors, pour me venger de cette humiliation que vous m'avez fait subir, je vous mangerai un par un.

La cage se trouvait au milieu de la cité. Autour de lui, les lutins allaient et venaient librement. Ils n'avaient pas peur d'Histène. Ils s'étaient habitués à sa présence parmi eux.

- Pourquoi cries-tu ? lui disaient-ils. Tu pourrais devenir notre ami. Tu pourrais être des nôtres. Regarde comme nous sommes heureux. Préfères-tu vraiment retourner près du méchant roi Matamor ? Allons...il suffirait que tu sois notre ami pour que nous t'ouvrons la porte de cette cage. Ce n'est pas très gentil de vouloir nous dévorer !

Le temps passa. Les jours se succédèrent. Histène cria de moins en moins. Il vit qu'il n'y avait rien à faire. Il était pris au piège. « Quelle triste destinée... » se disait le tigre lorsqu'il trempait ses babines dans la succulente ratatouille que ses geôliers lui apportaient.

Le roi Matamor se demandait où pouvait être passé son lieutenant. Il n'imagina pas une seule seconde qu'Histène pût être retenu prisonnier par les lutins : ces créatures si petites, si laides, si faibles,...si invincibles pourtant...

Durant sa captivité, Histène observa la vie des lutins rouges. Chacun s'affairait à sa tâche : certains montaient la garde sur la palissade, d'autres la renforçaient, certains cuisinaient, d'autres coupaient du bois. Tout le monde avait sa mission et Venturus veillait à ce que chacun la remplisse. Les lutins rouges avaient l'air heureux. Histène n'avait pas imaginé que l'on puisse être aussi heureux. Les petits bonshommes souriaient, chantaient, jouaient. Ils étaient tous gentils, même avec lui alors qu'il était leur ennemi. Les lutins lui disaient bonjour dès qu'ils passaient près de sa cage. Histène se mit à leur répondre. Il avait honte de se l'avouer mais il trouvait ces créatures sympathiques.

Il y avait cette grotte. Ce trou dans lequel les lutins rentraient et sortaient. Ils la nommaient « l'enclave ». Histène ne savait pas ce qu'il y avait à l'intérieur. La curiosité rongea les pensées du tigre. Il questionna les lutins rouges mais jamais aucun d'entre eux n'accepta de lui dire ce qu'il y avait dans la grotte et ce qu'était cette Terragora dont ils parlaient tous.

Plusieurs mois après la guerre de l'autre monde, Histène sympathisa avec un geôlier du nom de Tongo. Le petit bonhomme racontait au tigre des anecdotes sur les autres lutins. Tongo disait à Histène comment tel lutin était cloué au lit parce qu'il avait avalé trop de ratatouille, comme tel autre lutin faisait la collection des feuilles mortes ou encore comment Venturus avait inventé la fronde. Captivé, Histène aimait écouter Tongo. Ils riaient ensemble jusque tard dans la nuit.

Un jour, Tongo dit à Histène :

- Parlons sérieusement. Pourquoi ne deviendrais-tu pas notre allié ? J'en ai marre de te parler à travers les barreaux de ta cage. Tu es quelqu'un de bon, Histène, je ressens ce genre de choses. Joins-toi à nous !

- Mais, répondit Histène, un tigre ne peut pas vivre parmi les lutins...

- Pourquoi pas ? demanda Tongo. Tu serais là comme maintenant, mais tu irais librement plutôt que de rester dans cette cage.

Excité par l'idée de liberté, Histène conçut un plan diabolique. Il dit à Tongo :

- Tu as raison ! Ouvre moi cette porte ! Je te jure que je serai raisonnable. Je veux devenir l'ami des lutins rouges.

- Es-tu digne de ma confiance ? dit Tongo.

- Oui, je te le jure...

Alors, crédule, le geôlier ouvrit la porte de la cage et Histène rugit. Le tigre écarta Tongo de son chemin et bondit par-dessus la palissade. Tout se passa si vite que les lutins ne purent pas réagir. Trop tard...Histène fonçait déjà dans la jungle...

- Malheur ! cria Venturus à Tongo. Qu'as-tu fait ? Nous avons un prisonnier...Histène connaît nos mœurs...il va tout raconter à Matamor et cela nous affaiblira...

Confus, éperdu, Tongo pleurait.

- Je croyais qu'il était mon ami. Il a trahi ma confiance. Il m'a trahi...

De son côté, Histène filait à travers la forêt vierge. Content de se dégourdir les pattes après ces longs mois de captivité. Lorsque les autres tigres aux yeux de sardonx le virent, ils s'étonnèrent. Le lieutenant leur raconta tout, depuis la fin de la guerre de l'autre monde jusqu'à son évasion. Matamor, dont la cicatrice brûlait le visage, dit à Histène :

- Et tu t'es enfui sans croquer le moindre lutin rouge alors que tu étais de l'autre côté de la palissade ? Tu es stupide mon pauvre. La prison t'a rendu idiot. Tu ne seras plus lieutenant, je ne veux pas d'un imbécile à la tête de mes armées.

Histène baissa les yeux. Le méchant roi Matamor venait de lui ôter le grade dont il était si fier. Pas la moindre fête pour les retrouvailles. Pas le moindre sourire. Les tigres n'avaient même pas l'air heureux de le retrouver.

Lorsqu'il s'était enfui, Histène aurait pu croquer un lutin, Tongo était à sa portée, mais il ne l'avait pas fait, il n'en avait même pas eu envie. Le tigre ne souhaitait plus manger ces gentilles créatures.

Histène s'isola. Il repensa à la horde des lutins rouges. Leurs bonjours lui manquaient. Il était triste. Les autres tigres ne riaient jamais, ils n'étaient pas heureux. Matamor était le plus méchant d'entre eux.

Histène eut des remords. Il avait trahi la confiance de Tongo, son ami... Alors il courut jusqu'à la cité des lutins rouges et, lorsqu'il arriva près de la palissade, il dit :

- C'est moi, c'est Histène, je reviens, faites moi prisonnier à nouveau, pour toujours...je suis plus heureux en captivité chez vous qu'en liberté avec les autres tigres. Mes amis...je vous en prie...pardonnez-moi de m'être évadé...

Tongo était sur la palissade. Il fit tourner sa fronde en l'air et tira un caillou en plein dans la tête d'Histène. Le choc heurta le tigre et le déséquilibra.

- Voilà, cria Tongo, je t'ai blessé comme tu m'as blessé. Tu as trahi ma confiance. Mais je te pardonne parce que tu es revenu. Je voulais juste te faire comprendre la leçon. Un coup fait encore plus mal quand c'est un ami qui frappe...

Venturus accepta qu'Histène revienne parmi les lutins rouges. Mais, cette fois-ci, plus besoin de cage ou de barreaux...le tigre était l'ami des lutins, leur allié...Il passait ses journées à les aider et à rire avec Tongo. Les deux amis étaient devenus inséparables.

Quand il fut bien certain que le tigre ne s'échapperait plus, Venturus le Brave accepta de dire à Histène ce qu'il y avait de l'autre côté de l'enclave. Il lui parla de l'autre monde, du Soleil, de la Lune et de Terragora.

- Un jour, dit le chef des lutins rouges à Histène, je te conduirai peut-être là-bas et je te montrerai ces merveilles.

9- Natissa

Filles de Terragora, les fées vivaient sur une vaste presqu'île au sud de l'univers. Leur royaume était entièrement abrité par les branches d'un seul arbre du nom de Palandare. Le sol était recouvert d'une mousse fraîche et accueillante tandis que, dans les airs, à environ trois mètres de hauteur, les branches de Palandare formaient un immense nuage de fleurs et de feuilles multicolores. Celui qui tendait l'oreille vers ce nuage entendait les fées chanter et s'amuser dans la jonchée des branches : elles vivaient là, un peu plus haut que les courbes du monde.

Les fées étaient connues pour être joyeuses, belles et mystérieuses. Elles avaient de petites ailes dans le dos et un drôle de chapeau sur la tête dont dépassaient leurs cheveux d'or. Elles se nourrissaient de confiture de baies et buvaient du sirop d'égantines.

Palandare était un arbre magique. Hormis les fées, nul ne savait où il prenait racine. Certains disaient même qu'il n'avait pas de tronc. Ainsi, ceux qui lui voulaient du mal ne pouvaient le blesser. Comment couper un arbre lorsque l'on ignore à quel endroit ses branches rejoignent le sol ?

A la frontière de la presqu'île de Palandare et de l'empire des branches, là où les baobabs mêlaient leurs feuilles à celles de l'arbre des fées, une ville magique s'élevait. On la nommait Natissa. C'était dans cette cité que les fées venaient au monde.

Natissa avait la particularité de n'apparaître que lorsqu'une nouvelle fée devait voir le jour. Le reste du temps, il n'y avait rien à son emplacement sinon les branches enchevêtrées. Et parfois, à l'aube, la cité prenait forme : ses contours s'esquissaient dans la pourpre du Soleil pendant que la triste Lune se retirait. Une nouvelle fée allait naître et l'univers entier le saurait. Natissa serait le théâtre du miracle de la vie !

La ville n'était d'abord qu'une image floue. On distinguait à peine les grandes tours, les statues et les ornements se profiler au-dessus de Palandare. Et puis l'image devenait plus nette. On voyait la cité devenir réelle. Ses tours d'émeraude et d'ivoire s'élevaient haut ! haut ! vers le firmament. Les statues ornant les rues représentaient les scènes de la création du monde. Chaque maison était un palais d'une beauté incomparable. Personne ne vivait là sinon la vie elle-même. Le prodige de l'existence avait élu Natissa pour domicile. Il était là, dans ces maisons, dans ces rues, et il enfanterait bientôt une petite fée.

Les tours d'émeraude et d'ivoire de Natissa étaient si hautes que l'on pouvait les voir où que l'on soit dans l'univers. A ce signal, chaque clan, chaque royaume, chaque empire, envoyait un émissaire vers Natissa. Il fallait rendre hommage à la nouvelle fée qui viendrait au monde avant le soir. Les élus se mettaient en route vers la ville prodigieuse. L'espace d'une journée, les guerres, les disputes et les chamailleries prenaient fin. Ceci n'était pas un jour pour se quereller, une fée allait naître : un fragment d'espérance, un morceau d'absolu...la vie...l'amour...Non, vraiment : pas un jour pour se battre...

Le prince Handrior était là pour représenter les flamants roses. Le roi Amarchino et la reine Ziloë pour les hippos. L'empereur Bozadéan et l'impératrice Ontarine pour les singes. Le capitaine Oscar pour les pirates koalas. Télékin le Sage, Axilay l'Etrange et Venturus le Brave pour les hordes de lutins. Il y avait aussi le commodore Chendil, chef des divisions vautour, et le gros Criméon.

Dans le lointain, on entendait le chant de Massaloë, la première des baleines cuivrées, et d'Emus, la sirène aux cheveux d'améthyste. Le Vent soufflait une brise délicieuse et noble. La Mer murmurait une prière. Terragora vibrait. Le Soleil et la Lune étaient réunis. C'était la seule occasion pour laquelle le roi des rois acceptait de revoir la reine des reines. Ils trônaient ensemble, assis en éclipse sur les limbes de l'univers. Un peu de brume flottait autour de Natissa : même Zeit venait rendre hommage à la fée.

Quand le soir tombait, à l'heure des incendies du crépuscule, une lumière aveuglante descendait de la plus haute tour d'émeraude et d'ivoire. Palandare recroquevillait cinq de ses branches de manière à former un berceau moelleux au-dessus duquel les fées volaient et récitaient des mots magiques que personne ne comprenait. La lueur était recueillie dans cette conque tandis qu'une pluie de fleurs blanches la recouvrait. Un délicieux parfum d'abricot dérivait. La lueur s'éteignait et, dans le berceau, les fleurs bougeaient. Une petite tête sortait. Puis deux petites -toutes petites- ailes. Et des boucles d'or. Une nouvelle fée était née. Ses sœurs posaient sur sa tête le chapeau qui serait le sien puis lui remettaient la baguette taillée pour elle dans le bois du tronc de Palandare. La nouvelle fée brandissait sa baguette vers la Lune et le Soleil et faisait apparaître une perle d'ambre, symbole de son respect envers le roi des rois et la reine des reines.

A cet instant, et pas avant, les autres créatures, qui avaient assisté à toute la scène, se prosternait devant la nouvelle fée, se relevaient et hurlaient :

- Hourra ! Hourra ! Gloire à la vie et à l'existence ! Une nouvelle fée habite notre monde ! Hourra ! Hourra !

Ils festoyaient ensemble toute la nuit autour d'un repas extraordinaire cuisiné par les fées. Le matin, quand venait l'heure de se quitter, de reprendre les guerres, les disputes et les chamailleries, chaque créature posait une fois encore son genou devant la nouvelle fée, tournait les talons et retournait dans sa partie de l'univers.

Les fées quittaient Natissa les dernières, accompagnées de leur jeune sœur. Et puis la prodigieuse cité s'évanouissait comme un mirage. Lorsque les témoins de ce miracle avaient regagné leurs royaume, ils n'avaient qu'une idée en tête : retourner le plus tôt possible à la cité de l'existence...

10- Les pirates koalas et le tonnelet de grenadine

Nobles fils du Vent, les pirates koalas étaient les créatures les plus paresseuses de l'univers. Ils dormaient sans relâche. S'ils ne dormaient pas, alors ils baillaient toutes les cinq secondes.

Ils étaient trois: le capitaine Oscar, le lieutenant Ponko et le moussaillon Théodore. Ces petites boules de poil argentées vivaient sur un arbre flottant : le Babakar. Le tronc de l'arbre servait de mat, le feuillage de voile et les racines de coque au majestueux navire des koalas.

Le Vent soufflait dans le branchage du Babakar. Il suffisait au capitaine Oscar d'invoquer l'air du large pour que celui-ci le conduisît où il le désirait.

Un matin, juste après la création, une branche de Palandare, l'arbre des fées, était tombée dans la Mer. Elle avait grandi, grandi...jusqu'à devenir un arbre elle-même : un arbre qui flottait à la surface de l'eau. Les koalas avaient fait de cet arbre leur territoire et avaient décidé de devenir pirates.

- En avant Babakar ! avait hurlé le capitaine. Que notre père, le Vent, souffle tant qu'il le peut dans tes branches ! Que la Mer nous accompagne ! Et que les koalas soient les plus nobles aventuriers de l'océan !

- Bien parlé ! avaient répondu en cœur le lieutenant Ponko et le moussaillon Théodore en brandissant leurs sabres de bois, fiers d'être des pirates.

Un jour, alors que les pirates koalas voguaient au large de Chrône, une vague déposa un tonnelet sur le pont du Babakar. A ce moment, seul le moussaillon Théodore ne dormait pas. Il se dit que le capitaine aurait été fâché s'il le réveillait pour un rien. Alors Théodore décida d'ouvrir le tonnelet avant d'en référer à Oscar.

Une fois le capuchon ôté, ce qu'il vit l'émoustillait. Il frotta ses petites pattes sur ses yeux. C'était de la grenadine ! Mais elle avait une couleur particulière, profonde, attirante. L'odeur sucrée du précieux liquide caressa le museau de Théodore.

« Et si je buvais tout ? se dit-il. Les autres ne s'en rendraient même pas compte. J'avale la grenadine et hop ! je jette le tonnelet à la Mer. Ni vu, ni connu...Les autres avaient qu'à ne pas dormir après tout... »

Le moussaillon souleva le tonnelet, le renifla, y trempa ses babines et avala son contenu d'un seul coup. En entier ! Jamais Théodore n'avait goûté grenadine aussi bonne. Il s'était régalé. Assurément, celui qui avait conçu ce breuvage connaissait son affaire. « Sûrement une fée ou un lutin bleu » pensa Théodore encore émerveillé par le goût de cette grenadine.

Le moussaillon souleva le mystérieux récipient pour le jeter à la Mer avant que le lieutenant et le capitaine ne se réveillent. Mais, soudain, Théodore se sentit lourd. Le sommeil lui brûla les paupières. Il n'avait jamais eu autant envie de dormir qu'à cet instant. Sa tête était lourde, lourde...

Quand Oscar et Ponko se réveillèrent, ils virent le tonnelet sur le pont du Babakar, mais pas la moindre trace de Théodore. Inquiets, ils fouillèrent le navire de fond en comble. Leur ami avait bel et bien disparu...Que s'était-il passé ? Où Théodore pouvait-il être ? Qu'y avait-il dans ce tonnelet et comment était-il arrivé ici ? Autant de questions qui demeuraient sans réponse.

Une forme se détacha dans le ciel. C'était Handrior, le prince des flamants roses, fils du Vent et frère des koalas. Il piqua sur le Babakar, se percha dans son feuillage et, tout essoufflé, il hurla à Oscar :

- Capitaine ! Capitaine ! J'ai vu une division vautour foncer vers Chrône, l'île de Zeit. Ils avaient, entre leurs serres, le moussaillon Théodore. Le pauvre...Il n'avait même pas l'air inquiet. Quand j'y pense...je crois qu'il dormait...Comme j'étais seul, je n'ai hélas rien pu faire pour le sauver.

- Et où sont ces vautours à présent ? demanda Oscar terrifié par ce qu'il apprenait.

- Ils ont disparu dans la brume de Chrône, répondit Handrior.

- Allons sauver Théodore ! cria le lieutenant Ponko.

- Oui, allons-y ! dit Oscar.

- Je me joins à vous. Je vous aiderai, ajouta le prince Handrior.

Le capitaine du Babakar leva ses pattes argentées vers le ciel et s'adressa au Vent :

- Ô mon père ! J'ai besoin de ton aide ! On a tendu un horrible traquenard au moussaillon Théodore ! Souffle dans les branches de notre navire ! Cap sur Chrône, l'île de Zeit !

Le Vent se leva. Il souffla de toutes ses forces dans la direction de la brume et sa voix murmura :

- Bonne chance fier équipage. J'espère que vous sauverez votre ami. N'oubliez pas : rien n'est impossible à qui le veut vraiment...

Lorsque le Babakar approcha de la brume, l'océan prit une couleur bizarre. Ce n'était plus la Mer. On aurait dit que le brouillard et l'eau ne faisaient qu'un. À part les vautours, jamais personne ne s'était approché aussi près de Chrône. Handrior volait à quelques mètres au-dessus du navire. Ponko était à l'avant du Babakar et scrutait la brume, tachant en vain d'apercevoir une forme se dessiner. A l'arrière, Oscar tenait le gouvernail (une racine plus longue et plus large que les autres qu'on pouvait actionner de gauche à droite).

Soudain, une voix résonna dans le lointain :

- Au secours ! A l'aide ! Sauvez moi !

- C'est Théodore ! lança Ponko en brandissant son sabre de bois. Il a besoin de nous !

- Continuons à avancer, dit Oscar calmement.

Et là, comme par magie, une forme naquit au milieu du brouillard. Une île faite de lave séchée et de pierres noires comme le jais. Pas le moindre arbre, pas la moindre couleur. L'île était comme une montagne qui aurait jailli du brouillard, avec, en son sommet, un brouillard encore plus épais et terrifiant. Oscar, Ponko et Handrior frémirent.

La voix de Théodore les appelait à l'aide sans relâche. Son écho provenait du sommet de l'île. Le capitaine tourna le gouvernail et donna ordre au lieutenant de jeter l'encre. L'équipage mit pied à terre puis les trois amis commencèrent leur ascension parmi les rochers coupants.

- Bizarre que nous n'ayons pas encore vu de vautours, dit Handrior.

- Nous avons de la chance, répondit Ponko à voix basse.

- Je ne crois pas, dit le capitaine...

Ils arrivèrent sans embûche au sommet de l'affreuse montagne : là d'où venaient les cris de Théodore. Il y avait une cage de brume infranchissable et le pauvre moussaillon était emprisonné dedans.

- Mes amis ! dit Théodore lorsqu'il vit ceux qui étaient là pour le sauver. Vous êtes enfin là...aidez moi...je suis tombé dans un piège...

- Nous arrivons ! dit Ponko qui courait vers son frère.

Mais une cage de brume similaire à celle dont les barreaux retenaient Théodore, barra le passage à Ponko. Il était enfermé lui aussi. Il se retourna et vit que le capitaine Oscar était lui aussi derrière une brume si épaisse qu'on ne pouvait la franchir. Malheur !

Soudain, la voix de Zeït brisa le ciel :

- Je vous ai eu ! Vous êtes mes prisonniers ! Et vous le serez pour l'éternité !
Bienvenue sur Chrône ! Ahahaha !

Le dernier espoir des pirates était Handrior. Aucune cage ne pouvait le retenir puisqu'il volait. Mais un bruit accourut depuis le zénith et, en un instant à peine, une pluie de vautours s'abattit sur le prince des flamants roses. Le commodore Chendil avait ordonné à ses divisions d'attendre le moment propice pour attaquer le prince.

C'était la catastrophe. Handrior ne tiendrait pas longtemps. Il se débattait. Il luttait contre les coups de bec des vautours. Bientôt, il serait projeté sur le sol et enfermé lui aussi dans une cage.

Le capitaine Oscar pensa à toute vitesse. Il se souvint de ce que le Vent lui avait dit : *rien n'est impossible à qui le veut vraiment*. Alors il s'énerva, brandit son sabre de bois et, d'un mouvement sec, brisa les barreaux de brume qui le tenait prisonnier. Il accourut jusqu'aux cages de ses frères et les brisa à leur tour. Puis, animé par une force inattendue et brutale, Oscar lança son sabre vers les vautours qui assaillaient Handrior. L'arme du koala assomma une dizaine de vautours dont Chendil, leur chef. Sans lui pour les commander, les divisions de Zeit ne pouvaient plus rien.

- Montez sur mon dos ! Vite ! dit Handrior au koalas.

Sans hésiter, les pirates grimpèrent sur le dos du prince et ils s'enfuirent à toute allure vers le Babakar qui mit le cap sur Terragora. Derrière eux, Zeit hurla :

- Soyez maudits fils du Vent ! Je saurai bien vous tendre d'autres pièges. Vous n'aurez pas toujours la chance que vous avez eue aujourd'hui ! Et alors, vous m'appartiendrez pour l'éternité !

Quand ils furent enfin hors de danger, les pirates remercièrent le prince Handrior pour le secours qu'il leur avait porté.

- Tu es noble et courageux, dit le capitaine Oscar, merci à toi notre frère. Nous louerons ta bravoure partout sur l'océan.

Le flamant rose s'envola vers sa baie, saluant les koalas de l'aile, et Théodore raconta à ses amis tout ce qui s'était passé depuis qu'il avait trouvé ce tonnelet de grenadine. Le fin mot de l'histoire, ce fut le lieutenant Ponko qui le dit :

- La prochaine fois que tu découvres un tonnelet, préviens-nous avant de faire quoi que ce soit. Et, si c'est bon, garde nous-en ! Ahahah !

Les trois pirates éclatèrent de rire, heureux d'avoir échappé aux griffes de Zeit et de ses vautours.

11- Le prince Amartide et la source des cascades

Une rumeur courait d'un bout à l'autre de Terragora. On disait que les sirènes avaient disparu, que leurs chants s'étaient éteints à tout jamais. Très vite, la rumeur devint certitude. La baie des cascades était inhabitée.

Massaloë envoya les baleines cuivrées parcourir l'océan à la recherche des sirènes. L'empereur Bozadéan ordonna à plusieurs centaines de singes de longer les côtes de Terragora. Les flamants roses du prince Handrior survolèrent l'univers entier. Hélas, toutes ces recherches furent vaines. Pas la moindre trace des sirènes.

C'est alors que le prince Amartide, fils du roi des hippos et de la reine Ziloë, décida d'enquêter sur cette mystérieuse disparition. Il alla voir son père, le grand Amarchino, et lui dit :

- Père, je voudrais aller chercher les sirènes. J'ai le sentiment que le destin veut que j'emplisse cette mission. Je suis le seul à pouvoir trouver Emus et ses sœurs. J'ignore comment mais j'y parviendrai.

- Tu es bien trop jeune, répondit Amarchino. Tu ne te tiens debout que depuis un mois. Cette entreprise est périlleuse. Tu risques de ne jamais en revenir. Je préférerais que tu restes.

- Père, je suis jeune, c'est vrai, mais je suis agile et véloce. Les embûches ne m'effraient pas. Laisse-moi rencontrer mon destin comme tu l'as fait toi-même lorsque tu es parti conquérir un royaume pour ta belle. J'y mettrai force et détermination et puis je reviendrai victorieux à Hippodale...

- Si tel est ton destin, pars mon fils ! Retrouve les sirènes et reviens-nous vite.

Quand elle apprit la nouvelle du prochain départ de son fils, la reine Ziloë pleura amèrement. Elle était inquiète. Elle aimait trop Amartide pour le savoir lointain dans quelque mission dangereuse. Mais la décision du roi Amarchino était irrévocable : le prince partirait dès qu'il le voudrait. Alors Ziloë offrit à son fils une dague de lapis-lazuli et d'argent que lui avait donnée un lutin forgeron. Ce poignard à la lame bleue aiderait Amartide à se défendre des ennemis qu'il rencontrerait. Ainsi armé, le prince s'en alla vers le nord sous les regards inquiets du roi Amarchino et de la reine Ziloë.

Amartide avait décidé de commencer son enquête par la baie des cascades : là où on avait vu les sirènes pour la dernière fois. Il longea la plage des pas lourds et traversa le bois des valeureux. Après avoir mangé sous un micocoulier les victuailles que sa mère lui avait laissées, Amartide atteignit la côte qu'il suivit jusqu'à la baie des cascades.

Lorsqu'il découvrit cet endroit du monde où il mettait les pieds pour la première fois, le prince Amartide eut le souffle coupé par tant de beauté. Le Soleil, roi des rois, laissait ses rayons se divertir à la surface d'une eau limpide. Le Vent sentait la glace à la vanille. Le bruissement des cascades charmait les oreilles de l'hippo.

Amartide contempla plusieurs minutes cet endroit féérique. Puis il reprit ses esprits, il se souvint de la mission qu'il s'était lui-même attribuée : il lui fallait retrouver les sirènes. Elles n'étaient pas là, ni là ni ailleurs, Amartide le savait. Mais que s'était-il passé ? Où pouvaient-elles bien être ?

Amartide nagea dans l'eau limpide de la baie. Il plongea pour inspecter les profondeurs. Il observa méticuleusement les rochers où il savait que les sirènes avaient l'habitude de s'asseoir. Il ne trouva rien...

Le prince alla sous les cascades. C'était le dernier endroit où il n'avait pas regardé. Et là, quand il passa sous les jets d'eau, il entendit quelque chose : un bruit lointain, une plainte, un appel au secours. Le bruit était à peine perceptible. Amartide dut tendre l'oreille longuement pour l'entendre. Oui : c'étaient bien les sirènes. Elles étaient là, quelque part, et elles l'appelaient à leur secours. Mais où était ce quelque part ? D'où venait ce bruit ?

L'hippo avait la conviction que le secret était là, juste devant lui, mais il ne comprenait toujours pas quelle était la clef de l'énigme. Et puis il devina : la source ! Mais oui ! Cet endroit d'où l'eau limpide jaillissait.

Si les sirènes étaient là, dans cette espèce de trou...il fallait qu'Amartide y aille aussi. Le trou était très étroit et la force du courant qui en sortait était puissante. Il y mit tout son cœur, toute sa volonté. L'eau lui fouettait le visage et l'empêchait de voir quoi que ce fût. Mais Amartide était assez fin pour passer et assez fort pour vaincre ce courant. Il réussit à traverser !

De l'autre côté, il y avait une rivière souterraine avec des berges fines. Le courant était rapide. Une faible lueur provenant des parois de la grotte permit à Amartide de voir ce qu'il y avait autour de lui. La caverne s'enfonçait dans les profondeurs du ventre de Terragora. De ce côté de la source, on entendait bien mieux l'écho de la voix des sirènes qui, sans relâche, demandait de l'aide.

Sans hésiter, Amartide courut vers le fond de la grotte. Sa dague bleue à la main, il courut pendant des heures. Il ne savait plus si, dehors, c'était le jour ou la nuit, si c'était le Soleil ou la Lune qui occupait le trône de l'univers.

Le cri des sirènes devenait de plus en plus fort, de plus en plus triste, à mesure qu'Amartide remontait la rivière souterraine. Et puis, après un long défilé, les parois de la grotte s'écartaient l'une de l'autre. Le prince atteignit le bout de la caverne.

C'était un vaste lac d'eau pure. Au centre, il y avait une pieuvre dégoûtante qui tenait prisonnière une sirène au bout de chacun de ses tentacules. Le corps du mollusque était grisâtre et pâle, Amartide le reconnut aussitôt : Zeit ! La brume livide avait pris la forme d'une pieuvre pour enlever les sirènes. Cette ignoble créature gardait en captivité les filles de la Mer dans cet endroit du monde inconnu de tous : la source des cascades.

Quand elles virent Amartide, les sirènes hurlèrent à l'unisson :

- Béni soit notre sauveur ! Viens à notre secours ! Pitié ! Voilà si longtemps que la pieuvre nous retient ici !

La pieuvre grise et visqueuse ouvrit la bouche pour parler :

- Va-t-en jeune prince ou bien, toi aussi, je te ferai prisonnier. Ceci n'est pas ton affaire !

- Je ne m'en irai pas sans les sirènes ! s'écria Amartide, la voix gonflée par le courage. Relâche-les ou bien gare à toi !

Zeit se mit à rire. La pieuvre remua sa chair ingrate.

- Pour qui te prends-tu ? Comment aurais-je peur de toi ? Sais-tu seulement qui je suis ? Je suis celui qui peut tout détruire, celui qui a séparé le Soleil et la Lune. Ton insolence m'amuse. Je crois que je vais te faire prisonnier toi aussi, histoire de rire un peu.

Amartide cacha sa dague dans son dos et répondit à la pieuvre :

- Très bien, s'il n'y a pas d'autre solution, prends-moi comme les sirènes car je ne partirai pas d'ici sans elles.

A cet instant Emus, la sirène aux cheveux d'améthyste, hurla :

- Non ! Ne fais pas ça ! Tu n'as pas besoin de partager notre sort ! Pars ! Retourne à Terragora ! Va prévenir les autres ! Ou bien nous serons là pour l'éternité et personne ne viendra jamais à notre secours...

Il était trop tard. Déjà, un tentacule visqueux s'était emparé du jeune hippo et le tenait en l'air, comme les sirènes.

Amartide ne perdit pas un instant, dès qu'il sentit que le moment était propice il sortit sa dague de sa cachette et asséna un terrible coup sur le tentacule de brume. Il l'avait coupé ! La pieuvre hurla de douleur et le prince tomba dans le lac.

Une fois dans l'eau, Amartide nagea à toute vitesse vers le corps de la pieuvre grise et y planta la lame bleue de son poignard. Zeit cria de nouveau et le coup l'obligea à lâcher

toutes les sirènes que ses tentacules retenaient. Toutes sauf une. Emus était encore prisonnière.

- Tu n'as qu'à reprendre les autres petit effronté ! dit Zeit que la douleur mordait. Mais je garderai celle-ci !

Alors Amartide plongea et nagea jusqu'au fond du lac puis il remonta à une vitesse prodigieuse vers la surface. Cet élan lui permit de bondir très haut au-dessus de la surface du lac, au niveau des yeux de la pieuvre. Le prince donna un troisième et ultime coup de poignard entre les deux yeux de Zeit. Aussitôt, la pieuvre disparut, la brume se dissipa et Emus tomba dans l'eau.

- Je me vengerai ! cria dans le lointain la voix rageuse de Zeit.

Amartide et les sirènes suivirent le courant jusqu'à la baie des cascades. Emus expliqua à l'hippo comment Zeit les avait prises au piège : elles avaient entendu une jolie chanson provenant de la source et elles avaient voulu savoir qui chantait aussi bien, alors elles étaient passées par le trou et la pieuvre les avait capturées une par une sans qu'elles n'aient pu rien faire.

Une fois à la baie des cascades, les sirènes remercièrent leur sauveur mille quatre-vingt cinq fois. Sans lui, elles auraient été captives de Zeit pour l'éternité. Elles comblèrent Amartide de cadeaux et lui offrirent un délicieux festin. Puis le prince retourna à Hippodale où il fut accueilli en héros car, déjà, le récit de cette aventure avait été entendu par toutes les oreilles de l'univers.

Ziloë serra son fils dans ses bras.

- J'ai eu si peur, lui dit-elle. Mais tu es là, sain et sauf...

Le roi Amarchino adouba son fils : il le fit chevalier pour récompenser son mérite. Dans les yeux du roi des hippos, une étincelle de fierté brillait. Son fils avait montré sa bravoure, il avait défié le danger et avait su le surmonter.

L'histoire se termina par une grande fête à Hippodale. Les tambours des hippos résonnèrent jusqu'aux confins du monde en l'honneur du prince Amartide et de l'aventure de la source des cascades.

12- Le glacier du temps qui passe

Zeit élaborait un projet diabolique. Il confia au commodore Chendil un éclat de glace noire et il lui ordonna de partir le poser sur Terragora. Quand il jugerait le moment opportun, le chef des divisions vautour devrait larguer l'éclat et Zeit pourrait réaliser son cruel dessein. Il allait se venger du Soleil et de la Lune, de leurs enfants, de l'univers....Oui ! Se venger de tout ce qui existait dans le monde !

Chendil prit avec lui une division de douze vautours et s'envola, l'éclat de glace entre les serres. Les affreux rapaces quittèrent la brume qui nimbait Chrône et prirent la direction de Terragora.

Quand les flamants roses virent venir vers eux cette division vautour, ils se préparèrent au combat. Handrior ordonna à la nuée de s'emparer de cette chose noire que Chendil tenait. Cet objet n'annonçait rien de bon. Il fallait à tout prix empêcher les vautours de poser la glace sur Terragora ou bien les conséquences auraient été terribles. Le prince Handrior le savait. Il le sentait.

Les flamants roses prirent leur envol et filèrent vers les vautours. Les uns en face des autres, les gris contre les roses, ils se fonçaient dessus, ils allaient se rentrer dedans ! La lutte aérienne s'annonçait difficile.

Handrior se dit : « Les vautours ont dû prévoir que nous allions leur barrer le passage, ils ont dû se préparer à une telle éventualité. Nous sommes bien trop nombreux. Ils perdront le combat. Que va faire Chendil ? Sa division fonce à notre rencontre... »

Les vautours se rapprochaient des flamants roses encore et encore : les uns contre les autres, les gris contre les roses, ils se rapprochaient...La rencontre était imminente quand, soudain, les vautours se dispersèrent. Chacun partit dans une direction différente, évitant ainsi la nuée des flamants roses.

Chendil lança l'éclat de glace noire à un autre vautour, qui le jeta lui-même à un autre, et un autre, et puis encore un autre. Les flamants roses se précipitaient chaque fois vers le porteur de la glace mais celui-ci avait tôt fait de passer l'éclat à un vautour qui se trouvait plus loin. Le gris se mêla au rose, les vautours échappèrent aux flamants. Les rapaces de Zeit traversèrent la nuée sans la moindre encombre.

Le temps qu'Handrior et les siens se retournent, il était trop tard : les vautours survolaient déjà Terragora. Chendil s'apprêtait à lâcher l'éclat de glace noire. Plus rien ne pourrait l'en empêcher à présent. La vengeance de Zeit était proche.

Chendil choisit le royaume des hippos. L'endroit était propice. Il écarta ses serres et l'éclat de glace noire fit une chute vertigineuse. Il tomba, tomba...Et, quand il frappa le sol, un bruit horrible se fit entendre dans tout l'univers : un cri, une plainte angoissante...Terragora était blessée ! Elle avait hurlé de douleur !

Guidée par le roi Amarchino, l'armée des hippos accourut vers l'endroit de l'impact. Mais une force étrange les bloqua. Une brume infranchissable entourait le cratère qu'avait creusé la glace noire lorsqu'elle était tombée. Zeit était là. Son affreux rire résonnait. Les hippos eurent beau prendre de l'élan et se jeter contre le brouillard pour tenter de le traverser, ils n'y parvinrent pas. Il n'y avait rien à faire.

Terragora continuait d'appeler à l'aide. Son cri emplissait les limbes de l'univers. Même le Soleil, roi parmi les rois, ne savaient pas quoi faire. Zeit était en train de détruire le monde.

Ce cri provoqua diverses réactions parmi les créatures. Au large, les baleines se rassemblèrent, prêtes à l'action si on avait besoin d'elles. Sur leur presqu'île, les fées prièrent le destin de venir en aide à Terragora. L'empereur Bozadéan serra Ontarine dans ses bras pour la rassurer. Les lutins, quant à eux, se réfugièrent dans l'autre monde. Les arbres se plièrent. Une tempête envahit la Mer en une seconde à peine. Le Vent devint fou. Les pirates koalas crurent même que leur bateau, le majestueux Babakar, allait chavirer.

Tout à coup, les cris de Terragora redoublèrent. Là où l'éclat était tombé, un glacier poussa. Ses versants étaient verticaux. Son corps avait l'air coupant comme une lame aiguisée. Il était noir et brillant, comme cet éclat qui l'avait engendré. De la glace...sombre, coupante, venimeuse...

Le glacier grandit, grandit...Il allait crever le ciel s'il continuait comme ça. Il allait prendre la place du Soleil. Il devenait de plus en plus large. C'était la panique ! Comment faire pour que le glacier s'arrête de grossir et de grandir ? Le rire ténébreux de Zeit résonnait toujours plus fort...

La Mer sentit qu'elle était la seule à pouvoir arrêter ça. Elle, la première fille du Soleil et de la Lune, il lui fallait barrer la route à Zeit ou bien l'univers périrait. Pour cela, la Mer devrait elle-même marcher sur le corps de Terragora, sa petite sœur, afin d'atteindre le glacier et de stopper sa croissance. Il n'y avait pas d'autre solution.

La Mer se retira d'abord des plages de Terragora. Elle partit loin vers l'horizon puis, forte de cet élan, elle revint à toute allure, chargée de vagues et de tempête. Rien ne l'arrêterait ! Pas même la brume livide de Zeit ! Le raz-de-marée submergea Terragora, son bouillon creusa une large plaie dans le corps de la pauvre princesse. La Mer réunit ses forces

en une seule : elle devint un seul cours d'eau indomptable. Elle avança à une vitesse vertigineuse à travers l'empire des branches. Les macaques grimpèrent dans les baobabs pour ne pas risquer d'être emportés. Le fleuve contourna Ozandor et la cité suspendue, il traversa la plaine des espérances et se jeta de plein fouet contre la brume épaisse entourant le glacier.

Zeit ne put pas résister à la violence du choc. Le fleuve était passé. Les hippos crièrent :

- Hourra ! Hourra ! Gloire à la Mer ! Gloire à ses vagues qui, seules, pourront venir à bout du glacier noir !

Le fleuve ceintura le glacier et une lutte sauvage commença entre ces deux énergies. La tempête contre le froid. La Mer contre Zeit. Tantôt la Mer projetait une énorme vague sur le glacier et lui arrachait un pan de glace entier, tantôt le glacier gelait l'eau du fleuve et l'absorbait comme s'il s'en était nourri.

Au bout d'une longue heure de combat, tout redevint calme. Terragora ne criait plus. La Mer avait gagné ! Le glacier était épuisé, vidé de toutes ses forces. Il ne grandissait plus, ni en hauteur ni en largeur. L'univers n'était plus en danger. Le sol ne tremblait plus. Le Soleil brillait de nouveau.

Zeit dut rentrer sur Chrône, fou de rage. Il avait été si proche du but...il avait presque réussi à se venger de ses parents, de son frère, de ses sœurs et du reste de l'univers. Pourtant, une fois encore, il avait échoué et devait retourner sur son île, seul, méchant, haineux.

Sur Terragora, au beau milieu du royaume des hippos, il y eut dorénavant un glacier qu'Amarchino nomma *le glacier du temps qui passe*. Ses versants étaient si raides que nul n'aurait pu y grimper. Sa couleur était plus noire que la mélancolie. Un nuage de brume enveloppait le sommet du glacier et, autour, des vautours volaient sans relâche.

Au fleuve qui traversait l'empire des branches et le royaume des hippos, on donna le nom de *Bolandé*. Son courant était puissant, il allait du glacier du temps qui passe jusqu'à un somptueux delta où il se jetait dans l'océan.

Depuis ce jour la Mer, les baleines cuivrées, les sirènes et les autres créatures aquatiques purent venir se promener à l'intérieur de Terragora. On les voyait souvent remonter le Bolandé.

13- Le prince, la belle et la sorcière Arinor

Le Roi Amarchino et la reine Ziloë eurent un fils, le prince Amartide, et une fille : la princesse Arinor. Celle-ci était étrange. Lorsqu'elle naquit, elle savait déjà bien parler et une mystérieuse étincelle éclairait son regard.

Très vite, Arinor fit preuve d'une intelligence remarquable. Elle était plus futée que n'importe quel autre hippo. Elle connaissait, à propos de Terragora, des choses que même ses parents ignoraient. La jeune princesse parlait de la création de l'univers, des vertus des plantes, des aventures de l'empereur Bozadéan³ ; elle décrivait la cité sous-marine de Niquaïde et l'île de Chrône comme si elle s'y était rendue alors qu'aucun hippo n'y avait jamais mis les pieds.

Le roi et la reine étaient persuadés que les pouvoirs de la princesse étaient dus au destin et qu'ils auraient leur utilité le moment venu. Ainsi, Amarchino et Ziloë appelèrent leur fille Arinor ce qui, en langue hippo, signifiait *l'enfant du destin*.

Dès qu'elle eut l'âge de vivre seule, Arinor s'éloigna d'Hippodale, la capitale du royaume, et alla s'installer sur la colline qui dominait la plaine des espérances. Elle y construisit elle-même une grande cabane au toit de chaume. Elle planta des figuiers, du romarin, des hortensias et des herbes carnivores. Elle confectionna une tonnelle de glycine qui embaumait tout au long de l'année.

Seule sur sa colline, personne ne savait au juste ce qu'Arinor faisait. Une colonne de fumée, tantôt noire comme le jais tantôt plus blanche que les nuages, s'élevait depuis la cheminée du refuge d'Arinor. On racontait que la princesse remplissait les pages de vieux grimoires, qu'elle faisait chauffer des potions gluantes dans un gros chaudron de cuivre et qu'elle pouvait déplacer les objets sans les toucher. Certains disaient même qu'Arinor était capable de voler.

De son côté, après son aventure de la source des cascades⁴, le prince Amartide tomba éperdument amoureux de Dorinthe, une jeune femelle hippo qui avait à peu près son âge. Elle avait une couronne de fleurs, des robes multicolores et un sourire enchanteur. Elle aimait se promener sur la plage des pas lourds, scruter l'océan et apostropher la Mer.

³ Voir *L'odyssée de Bozadéan*

⁴ Voir *Le prince Amartide et la source des cascades*

Trop timide, le jeune prince était incapable d'adresser la parole à Dorinthe, d'aller lui dire sa flamme et d'embraser son cœur. Devant elle, il était idiot, maladroit, muet, abasourdi. Amartide se statufiait chaque fois que son regard croisait celui de sa dulcinée. Comment faire pour que Dorinthe l'aime autant que lui l'aimait ?

A court de solution, Amartide se rendit sur la colline où vivait sa sœur : la sorcière Arinor. Il alla demander à celle qui, selon la rumeur, avait réponse à tout. Le jeune prince quitta Hippodale, il franchit la plaine des espérances et arriva sur les terres d'Arinor.

Amartide venait en ces lieux pour la première fois. Il y avait plusieurs années qu'il n'avait plus vu sa sœur. Le prince eut l'impression que les arbres bougeaient autour de lui, que les plantes fredonnaient des chansons. Une rumeur inquiétante flottait dans les parages. Le Vent amenait des parfums étranges et délicieux.

Amartide poussa la porte de la cabane en bois. Arinor n'était pas là. Le prince entreprit de visiter en l'attendant. Il vit les innombrables bocaux sur les étagères, les grimoires épars, la couche en feuilles de baobab et l'énorme chaudron dont s'émanait une fumée blanche aux reflets bleus.

- Bonjour, dit la voix d'Arinor, je t'attendais.

La sorcière surgit de nulle part. Une seconde avant, Amartide eût juré que la pièce était vide. Pourtant, Arinor était là, juste devant lui, grande, belle, angoissante.

- Sois le bienvenu entre les murs de mon humble demeure, ô mon frère, toi qui a libéré les sirènes du joug de Zeit⁵. Que puis-je faire pour toi ?

- Bonjour ma sœur. Voilà, je suis amoureux de Dorinthe. Amoureux fou. Et je n'ose pas lui parler.

- En quoi pourrais-je t'être utile dans ce cas ? lui demanda Arinor. Je peux rendre la parole à un muet ; mais je ne peux pas la rendre à celui qui l'a déjà et ne sait pas s'en servir. Tu es le seul à pouvoir trouver tes mots devant la belle Dorinthe. Tout mon savoir ne sera jamais aussi fort que ce qui viendra directement de toi.

- Mais comment ne pas être ridicule si je lui parle ? demanda Amartide. J'ai peur qu'elle me prenne pour un idiot. Je ne sais pas quoi dire, je ne sais pas quoi faire...

- Es-tu idiot ? lui dit Arinor.

- Non, bien sûr que non, répondit le prince.

- Alors pourquoi crains-tu que Dorinthe te considère comme tel ? Sois toi-même, voilà tout.

⁵ Voir *Le prince Amartide et la source des cascades*

- Moi-même, moi-même,...Tu en as de bien bonnes ô ma sœur ! Comment être moi-même ? Dorinthe est si belle, si pure, si parfaite...Qui sinon un dieu pourrait la mériter ?

- Un héros ne suffirait-il pas ? demanda Arinor qui avait une petite idée derrière la tête.

- Si ! Mais il faudrait qu'il soit le plus vaillant, le plus grand, le plus époustouflant, le plus éblouissant ! Oui, un héros y suffirait...Mais quel héros ! Le héros le plus héroïque de tous...

- Tu l'aimes vraiment, n'est-ce pas ? ajouta Arinor.

- Oui, de toute mon âme de prince, de tout mon sang d'hippo, de tout mon cœur d'adolescent. Lorsque je pense à elle, j'ai la tête pleine d'étoiles, le sourire plein de lumière. Une étincelle presse mon cœur sans relâche. Jamais je ne me déferai de cet éclat de feu. Jamais je ne veux m'en défaire ! J'aime me lever le matin, étourdi par les rêves qui, tous, me conduisent vers la superbe Dorinthe...

Amartide s'emportait. Soudain, une pensée le fit redescendre sur Terragora. Il était mélancolique...

- Ô ma sœur, Arinor, toi qui sais tout, je t'en prie aide moi...Je n'y parviendrai pas sans ton aide.

La sorcière réfléchit un instant, puis elle dit :

- Il y a bien une solution mais les dangers sont grands.

- Nul danger n'est assez grand s'il s'agit de conquérir le cœur de Dorinthe ! s'écria Amartide.

- Eh bien voilà, reprit Arinor, je vais concocter une potion, une sorte de filtre d'amour, mais j'ai besoin d'un ingrédient particulier et toi, Amartide, tu iras le chercher. Le voyage sera long, périlleux et son issue n'est pas certaine. Es-tu prêt à courir le risque ?

- Sur le champ ! s'exclama le prince.

- Donc écoute moi bien : j'ai besoin de l'edelweiss qui pousse sur le sommet du glacier du temps qui passe. Je ne pourrai pas concocter ma potion sans cet ingrédient.

- Alors je te le rapporterai... dit Amartide qui, à cet instant, réalisait l'ampleur du défi qu'il venait de relever.

Le prince prit congé de sa sœur. Il descendit jusqu'à la plaine des espérances et remonta le cours du Bolandé jusqu'au glacier du temps qui passe. Né du combat qui avait opposé Zeit à la Mer⁶, le glacier était une immense montagne aux versants verticaux taillée dans une glace noire et luisante.

⁶ Voir *Le glacier du temps qui passe*

Personne n'avait jamais tenté l'ascension du glacier. On disait que c'était impossible, que l'imprudent qui essayerait n'en reviendrait jamais. Mais Amartide n'avait pas peur. Pour Dorinthe, il était prêt à tenter le coup.

Le prince confectionna deux crochets pointus et une longue corde, puis il commença à grimper. Il plantait les crochets un par un dans la glace. Il lui fallait frapper de toutes ses forces pour que ses armes pénètrent le corps de cette imprenable citadelle. Puis il se hissait à la force des bras. Et il recommençait...encore et encore...

Bientôt, il fut très haut. Amartide ne se retournait pas. S'il avait vu le vide, la peur aurait pu lui faire lâcher prise. Le prince grimpait sans se soucier du danger. Il se disait à lui-même :

« Qu'est-ce qu'un glacier comparé à l'amour de Dorinthe. La glace noire est dure mais friable, je réussis à planter mes crochets et à me hisser sur son corps malgré sa réticence. Cette montagne est immense mais elle a une limite : son sommet. Mon amour pour Dorinthe, lui, est inaltérable et sans limite. Il est bien plus fort que ce mastodonte ! »

Après plusieurs heures d'ascension, Amartide s'approcha du sommet et il n'y avait toujours pas la moindre trace d'edelweiss. La sorcière Arinor l'aurait-elle dupé ? Un nuage de brume enveloppait le haut du glacier. Le souffle de Zeit tentait de déséquilibrer le prince, de le faire tomber dans le vide. Mais Amartide ne lâchait pas prise. Il tenait bon !

Enfin, l'hippo atteignit le sommet du glacier du temps qui passe. Il se leva, fier de ce qu'il venait d'accomplir. Sous ses pieds, il apercevait l'univers d'un bout à l'autre : de la baie de l'écrin jusqu'à l'enclave des lutins rouges, de la presque île de Paladare jusqu'à Chrône. Il voyait Hippodale, la baie des cascades, la plage des pas lourds, la cité suspendue et le delta du Bolandé. Enivré par tant de beauté, le prince en oublia presque pourquoi il se trouvait là.

Tout à coup, Amartide se souvint : il fallait qu'il ramenât un edelweiss à Arinor s'il voulait conquérir le cœur de Dorinthe. Il ne voyait pourtant rien autour de lui. Pas la moindre fleur, même pas un petit brin d'herbe, seulement la glace noire de Zeit, celle-la même qui avait failli coûter la vie à Terragora.

La colère monta au visage du prince. La sorcière Arinor l'avait dupé ! Il n'y avait pas d'edelweiss sur le glacier du temps qui passe. Il avait pris tous ces risques pour rien ! Fou de rage, il attacha solidement à la glace la corde qu'il avait confectionnée et s'en servit pour redescendre au pied de la montagne.

Quelle ne fut pas sa surprise quand il s'aperçut qu'une foule immense l'attendait en bas. Des lutins bleus, rouges et verts, des hippos, l'empereur Bozadéan lui-même entouré de

dizaines de singes, cinq flamants roses, deux fées et, dans le Bolandé, trois baleines cuivrées et autant de sirènes.

- Hourra ! Hourra ! crièrent-ils tous en cœur lorsque Amartide eut posé le pied sur Terragora. Bravo à celui qui a su atteindre le sommet du glacier de Zeit ! Gloire et honneur à toi, prince des hippos !

Amartide n'en revint pas. Ces créatures l'avaient vu pendant qu'il grimpait. Depuis tous les endroits du monde, on l'avait vu réaliser cet exploit. On venait pour le féliciter et lui rendre hommage.

« A quoi bon ? se dit le prince. Celle pour qui j'ai fait cela ne saura jamais que c'était pour elle. Je cherchais un edelweiss parce que je croyais aux mensonges de ma sœur. Me voilà bien avancé. A quoi peut me servir tant de reconnaissance ? Cela m'est bien égal car elle...la belle Dorinthe...ne m'aime toujours pas... »

Alors le roi Amarchino et la reine Ziloë apparurent parmi la foule. La reine serra son fils dans ses bras (elle avait eu si peur !) tandis que le roi le félicita. Et puis, derrière eux, Dorinthe apparut. Elle vint vers Amartide et déposa, sur sa joue, un baiser brûlant.

- Un moineau est venu ce matin de la part d'Arinor me dire ce que tu allais faire par amour pour moi, lui glissa-t-elle à l'oreille. J'ai tout vu : je t'ai vu braver le vide et le souffle de Zeit pour conquérir mon cœur. Tout cela n'était pas nécessaire car, même si tu n'osais pas me parler, je t'aimais en secret, depuis longtemps déjà...Aujourd'hui, si tu le veux toujours, mon cœur est à toi ! Oui, à toi ! Je t'aime de toute mon âme ô mon merveilleux prince !

Amartide enlaça sa bien-aimée. Le bonheur inondait son visage de larmes.

- Mon amour, murmura-t-il, mon amour... Je dois faire une dernière chose avant de fêter nos épousailles.

Amartide prit le chemin de la plaine des espérances tandis que la foule venue l'acclamer se dissipait, chacun retournant à sa tâche. Quand il arriva chez Arinor, le prince dit à sa sœur avec colère :

- Fourbe menteuse ! Langue de Vipère ! Comment ? Pourquoi ? Toi, ma sœur, tu m'as menti...Il n'y avait pas d'edelweiss sur le glacier du temps qui passe ! Seulement cette glace noire et coupante ! Rien d'autre !

- C'est vrai, répondit Arinor d'un ton calme, il n'y avait pas d'edelweiss comme il n'y avait pas de filtre ou de potion. Il n'y avait rien. Je t'ai menti. Pardonne moi.

- Mais alors pourquoi as-tu voulu que je risque ma vie ?

- Dorinthe t'attendait-elle en bas du glacier ? demanda Arinor.

- Oui

- Et que t'a-t-elle dit ?
- Qu'elle m'aimait. Je vais l'épouser...
- Es-tu heureux ?
- Le plus heureux des hippos...

- Alors de quoi te plains-tu ? Tu as eu ce que tu voulais, non ? Ce que tu étais venu chercher ici ? L'amour fait partie de ces domaines où ma connaissance ne peut pas grand-chose. On ne peut pas forcer le cœur, il est l'entité la plus puissante de l'univers. Ce n'est pas une misérable potion qui aurait pu conduire ton âme auprès de celle de ta dulcinée. Mais la volonté, le courage, la détermination...ce sont ces qualités qui t'ont aidé. Tu dois cet amour qu'elle te porte à toi et à toi seul. N'est-ce pas préférable ?

- Si, répondit Amartide troublé par l'intelligence de sa soeur, mais tu m'as tout de même berné.

- L'edelweiss n'était qu'un prétexte, ajouta Arinor. Ce n'est pas lui mais l'amour de Dorinthe que tu es allé cueillir au péril de ta vie au sommet du glacier. Tu comprends ?

- Oui, tu m'as aidé, merci...merci mille fois...et pardon de ne pas avoir su le comprendre. Tu es sage ma soeur, il est vrai, la plus sage créature de Terragora... Sur ce, je prends congé de toi, je vais retrouver ma bien-aimée. Nous allons donner une grande fête à Hippodale pour notre mariage. Viendras-tu ?

- Oui, je passerai...répondit Arinor.

- A bientôt alors.

Tandis qu'Amartide s'apprêtait à sortir de la cabane de la sorcière, celle-ci lui demanda une dernière chose :

- Comment est-ce là-haut, au sommet du glacier du temps qui passe ?
- Il n'est nul spectacle qui soit plus éblouissant, lui répondit le prince.
- Je m'en doutais, dit Arinor en souriant.

Amartide courut retrouver Dorinthe et, une semaine plus tard, une fête gigantesque fut donnée à Hippodale en l'honneur de leur mariage. Ils vécurent heureux et eurent deux enfants, mais ceci est une autre histoire...

14- Les quatre princes et la mine des vœux

L'empereur Bozadéan et l'impératrice Ontarine eurent quatre enfants : les princes Anatole, Odon, Jehol et Pandoris. Des quadruplés nés sous le soleil radieux d'un formidable amour.

Les enfants jouaient dans les branches des arbres. Le noble Ozandor leur faisait la classe. Le chef des baobabs enseignait aux quatre princes ce qu'il était bon de savoir au sujet de l'univers. Il leur raconta la création du monde, la dispute du Soleil et de la Lune, les mensonges de Zeit et, bien sûr, l'incroyable odyssée de leur père⁷.

Excités par ces histoires et toutes ces aventures, les quatre princes décidèrent un beau jour de quitter la cité suspendue et d'aller voir ce qu'il y avait en dehors des frontières de l'empire des branches. Ils allèrent trouver leur père et lui demandèrent son approbation.

- J'accepte, dit Bozadéan à ses fils. Puissiez-vous revenir plus sages de votre périple. Car, au monde, il n'est nul meilleur enseignement que celui du voyage. Le noble Ozandor vous a appris les connaissances indispensables, c'est à vous de découvrir le reste par vous-même. Allez en paix, soyez prudents et, si vous rencontrez Zeit, ne prêtez pas l'oreille au venin de ses dires.

Ainsi Anatole, Odon, Jehol et Pandoris prirent la route tandis que leurs parents, l'empereur Bozadéan et l'impératrice Ontarine, les regardaient s'éloigner non sans crainte.

Les quatre princes longèrent les rives du Bolandé jusqu'au glacier du temps qui passe puis firent route vers le nord en traversant la plaine des espérances. Au cours de ce trajet, ils rencontrèrent des hippos et des lutins, ils déjeunèrent avec la gentille sorcière Arinor sur sa colline, ils croisèrent le prince Amartide en compagnie de son épouse.

Chaque fois qu'ils rencontraient des créatures, les singes engageaient la conversation, curieux de savoir à quoi les autres s'occupaient, où ils allaient, d'où ils venaient, les histoires qu'ils connaissaient. Les princes écoutaient avec attention. Ils apprenaient comment l'univers fonctionnait.

Le soir, ils regardaient les flamants roses danser dans les rayons de lumière orangée. Les quatre frères ne se lassaient pas du spectacle des incendies du crépuscule. Ils disaient au revoir au Soleil et bonjour à la Lune, puis ils se couchaient sur le sol et rêvaient, enivrés par la féerie du monde.

⁷ Voir *L'odyssée de Bozadéan*

Un matin, les quatre princes atteignirent une grotte devant laquelle un panneau portait des inscriptions lutines. Grâce à l'enseignement d'Ozandor, les singes purent déchiffrer ce qui était écrit :

*Ici est la mine des vœux.
Voyageur, si tu entres, sache que
Tu peux tout gagner et tout perdre.
Le mieux est encore de passer ton chemin.*

Intrigués, les princes se concertèrent longuement. Jehol et Pandoris voulaient entrer dans la grotte tandis que, plus prudents, Anatole et Odon préféraient suivre les conseils de la pancarte et reprendre la route.

Soudain, entre deux acacias, un lutin apparut.

- Bonjour à vous noble fils de Bozadéan, lança la petite créature. Je suis Axilay l'Etrange, chef de la horde des lutins verts. Vous êtes sur mes terres. Cette mine est la mienne, ainsi que tout ce que vous voyez autour de vous. J'ai creusé de mes propres mains cette caverne à l'endroit que la Lune m'a indiqué.

- Dans ce cas, dit le prince Odon, explique nous mieux ce que cet écriteau veut dire. Qu'y a-t-il dans la mine ?

- Des pierres et des cailloux, répondit Axilay, comme dans toutes les mines.

- C'est tout ? demanda Anatole.

- Eh bien oui, dit le lutin vert, mais toutes ces pierres ne sont pas de vulgaires rochers. Certaines se différencient des autres par la lumière qu'elles dégagent : elles ont l'éclat du diamant et la couleur du ciel.

- Que sont ces pierres au juste ? demanda Pandoris.

- Ce sont des vœux. Chaque pierre offre à son propriétaire le droit de formuler un vœu et de le voir de réaliser dans l'instant. Un seul vœu par pierre. Une seule pierre par créature. Si tu t'es déjà servi d'une pierre, tu ne pourras plus jamais en utiliser aucune autre.

- Et toi ? demanda Jehol à Axilay. T'es tu servi d'une de ces pierres ?

- Oui bien sûr, répondit le lutin en riant. Je n'ai quand même pas creusé cette mine pour rien !

- Et qu'as-tu souhaité ?

- Avoir un nouvel habit tout neuf.

- Quoi ? s'écria le prince. C'est tout ? C'était ça ton vœu ? Tu pouvais avoir tout ce que tu voulais et tu as demandé un habit neuf ? Es-tu fou ? Es-tu stupide ?

- Non, répondit Axilay, mais il faut se méfier du pouvoir des vœux. Ce n'est pas une pierre, aussi brillante soit-elle, qui fera votre bonheur. Croyez moi. Les vœux doivent être utilisés pour des choses simples. *Tu peux tout gagner et tout perdre* dit l'écriteau. Cela signifie que ce que tu as obtenu grâce à ton vœu peut disparaître. Tu dois être prêt à t'en passer. Tout ce qui t'est donné sans que tu aies fourni d'efforts pour l'obtenir, tu pourras le perdre en moins de temps qu'il ne le faut pour le dire.

Les quatre princes n'écoutaient plus Axilay. Ils pensaient tous à la même chose : rentrer dans la mine, trouver ces pierres, faire des vœux extraordinaires et réaliser leurs rêves.

- Rentrons ! dit Jehol.

- Oui, rentrons ! répondirent les trois autres en cœur.

- Faites comme vous voulez, dit Axilay, moi je vous attendrai ici.

Les quatre princes de l'empire des branches pénétrèrent dans la grotte. Ils avancèrent plus d'une heure dans le souterrain puis ils trouvèrent quatre grosses pierres couleur de ciel qui brillaient comme des diamants dans l'obscurité de la grotte. Chacun en ramassa une et, déjà, les singes réfléchissaient à ce qu'ils allaient souhaiter.

Jehol fut le premier à prononcer son vœu. Il dit haut et fort :

- Je souhaite posséder le trésor le plus précieux de l'univers.

A cet instant, la pierre que Jehol tenait entre ses mains perdit son éclat et un bruit sourd retentit. Le prince ne tenait plus un rocher entre ses mains mais un énorme rubis qu'il avait du mal à porter. Le joyau resplendissait, comme s'il y avait eu un feu à l'intérieur. Ebahis, les singes étaient sans voix.

Jehol serra la pierre précieuse contre sa poitrine. Il avait l'air de ne même plus se souvenir que ses frères étaient autour de lui. Seul comptait ce rubis rougeoyant qu'il avait en sa possession. Le trésor le plus précieux de l'univers...

Jaloux, Pandoris fut le second à prononcer son vœu :

- Je souhaite posséder l'arme la plus puissante de l'univers.

A nouveau, un bruit sourd retentit et la pierre que Pandoris tenait entre ses mains devint une longue épée d'argent. Le prince agrippa le pommeau d'or de sa rapière et fit tournoyer la lame dans les airs.

- Donne moi ton rubis, lança Pandoris à Jehol, ou bien je te tranche avec mon épée. Donne le moi tout de suite.

Le regard attisé par la convoitise, Pandoris brandit son arme vers son frère. Il était devenu fou. Jehol, lui aussi, avait perdu la raison : il préférait périr plutôt que de lâcher son rubis.

Aussitôt, Anatole prononça son vœu :

- Je souhaite que le rubis et l'épée disparaissent à jamais !

Le bruit sourd retentit. Le rubis de Jehol et l'épée de Pandoris se volatilèrent. Grâce à son vœu, Anatole avait empêché Pandoris de trancher Jehol. Ils étaient sauvés ! Mais ils n'avaient pas l'air content du tout. Fous de rage, Jehol et Pandoris se jetèrent sur Anatole pour se venger. Ils ne supportaient pas l'idée d'avoir perdu ce qu'ils venaient de posséder : le trésor le plus précieux pour l'un et l'arme la plus puissante pour l'autre.

La lutte était terrible. Poussés par la rancune, Jehol et Pandoris essayaient d'étouffer Anatole lorsque, soudain, Odon prononça son vœu :

- Je souhaite que nous comprenions tous les quatre ce que c'est que d'être des frères.

Le bruit sourd retentit. La lutte s'arrêta net. Penauds, confus, réalisant la folie ou la jalousie et la rancœur les avaient conduits, Jehol et Pandoris demandèrent pardon à Anatole et remercièrent Odon de les avoir tirés de ce mauvais pas. Et puis ils se souvinrent de l'écriteau et des paroles d'Axilay l'Etrange : *Tout ce qui t'est donné sans que tu aies fourni d'efforts pour l'obtenir, tu pourras le perdre en moins de temps qu'il ne le faut pour le dire.*

Quand les fils de Bozadéan sortirent de la mine des vœux, ils trouvèrent le chef de la horde des lutins verts assis en tailleur.

- Alors ? demanda Axilay en souriant. J'ai entendu de grands bruits, il y a eu du grabuge là-dedans.

- Nous avons manqué de nous perdre à tout jamais, répondit Jehol. La bêtise et la cupidité nous ont rendu fous. Mais nous avons compris la leçon que toi et ta mine vous nous avez donnée. Nous savons dorénavant ce qu'*être des frères* signifie. La famille, c'est le plus précieux des trésors et la plus puissante des armes contre les pièges de l'existence.

Axilay prit la parole et dit :

- Voilà à quoi la mine des vœux est utile : comprendre tout ce qu'un vœu ne nous donnera pas, réaliser les richesses que nous possédons déjà. A présent je m'en vais. Au revoir mes amis. Le bonjour à vos parents.

- Au revoir Axilay, noble fils de Terragora. Paix sur toi et sur ta horde !

Quand Anatole, Odon, Jehol et Pandoris revinrent à la cité suspendue, l'empereur Bozadéan leur demanda :

- Qu'avez-vous appris lors de votre périple ?

- A quel point nous nous aimions, répondirent les quatre princes de l'empire des branches.

15- La vengeance du gros Criméon

Criméon était le seul hippo de l'univers incapable de tenir debout sur ses deux pattes arrière. Il était trop gros, trop méchant et trop paresseux pour accepter de rejoindre le royaume des hippos dirigé par Amarchino, son ancien rival, dont la belle Ziloë était tombée éperdument amoureuse.

Le gros Criméon cuva sa colère et sa jalousie quelque temps au large de la plage des pas lourds. Il observait les autres hippos s'entraîner de loin. Il les maudissait. Il jurait de se venger dès qu'il en aurait l'occasion.

Bientôt, la vue de tous ces hippos heureux devint si insupportable à Criméon qu'il décida de s'exiler. Il partit vivre à l'autre bout de Terragora, aussi loin que possible du royaume des hippos. Il lui fallut plusieurs jours de nage (il était très lent) pour atteindre le delta du fleuve Bolandé où il décida de s'installer.

A Hippodale, capitale du royaume des hippos, tout allait pour le mieux. On avait célébré la naissance des deux enfants du prince Amartide et de Dorinthe : Barcante et Hippodas.

Barcante était l'aîné. Dès qu'il eut atteint un certain âge, il décida de partir visiter l'univers comme l'avaient fait son père et son grand-père avant lui. Il choisit de longer le Bolandé vers l'est jusqu'à la baie de l'écrin.

L'hippo rendit d'abord visite à sa tante, la sorcière Arinor, puis traversa la plaine des espérances et suivit les rives du fleuve jusqu'à la cité suspendue. Arrivé à la capitale de l'empire des branches, il déjeuna en compagnie des quatre princes, de Bozadéan et de l'impératrice Ontarine. Barcante rendit hommage à la famille impériale ainsi qu'à l'arbre Ozandor en leur offrant les présents que son grand-père l'avait chargé de remettre : deux diadèmes de corail pour l'empereur et sa femme, un médaillon d'or pour chacun des princes et un éclat de nacre argentée pour le premier des baobabs.

Puis Barcante continua le chemin de sa destinée. Quelques jours après avoir quitté la cité suspendue, il atteignit le delta du Bolandé. A cet endroit du monde, la lumière du roi des rois scintillait comme nulle part ailleurs. Le fleuve se divisait en milliers de ruisseaux qui se jetaient dans l'océan. Le long des rives, les baobabs s'amusaient à patauger. Les fées venaient depuis la presqu'île de Palandare pour passer du bon temps dans ces lieux enchanteurs. Charmées, certaines sirènes avaient quitté la baie des cascades et décidé de vivre dans les eaux du delta. Au loin, on apercevait des baleines remonter le Bolandé.

Epoustouflé, Barcante contempla ce merveilleux paysage pendant plusieurs jours. Il ne disait rien, il n'avancait pas. Il restait muet, immobile, incrédule devant le majestueux delta du Bolandé.

« C'est prodigieux, se disait l'hippo, comment vivre ailleurs quand on a vu cela ? Je crois bien que je veux passer toute ma vie ici. C'est la première fois que je suis là et, pourtant, j'ai l'impression d'être chez moi. »

Après sa longue extase, Barcante décida de traverser les ruisseaux du delta afin d'explorer ce paysage trop beau pour être vrai. Mais, alors que l'hippo franchissait un cours d'eau où il avait pied, quelque chose retint sa patte. Comme si une main sous-marine l'avait agrippé. Etonné, Barcante se retourna et vit que sa patte s'enfonçait dans le sable. Il tira de toutes ces forces pour se dégager mais il n'y avait rien à faire. L'hippo était pris au piège des sables mouvants...

Barcante ne paniqua pas. Il chercha vainement une solution à son problème. Comment faire pour se tirer de ce mauvais pas ? Il aurait fallu que quelqu'un l'aide depuis la rive. Hélas, il n'y avait rien ni personne. Quand tout à coup, un bruit retentit dans les broussailles et le gros Criméon apparut sur la berge. Barcante lui sourit. Enfin quelqu'un qui pourrait l'aider.

- Au secours ! Au secours ! cria Barcante. Ce sont des sables mouvants...je suis pris au piège...je vais périr si tu ne m'aides pas !

Le gros Criméon réfléchit quelques instants et se dit : « C'est l'occasion ou jamais de me venger des hippos ».

- Qui es-tu ? demanda-t-il.

- Barcante, fils d'Amartide et petit-fils du roi Amarchino. Nous ferons les présentations plus tard ! Je t'en prie ! Aide moi !

- Non, répondit Criméon. Débrouille toi tout seul. Quoi ? Tu sais te tenir sur tes deux pattes arrière et tu ne sais même pas te tirer des sables mouvants ? Eh bien tant pis. Je ne veux pas risquer ma peau pour toi. Voilà enfin ma vengeance. Et je rirai bien quand ton grand-père pleurera. Amarchino m'a volé l'amour de Ziloë, c'est comme ça que je le remercie ! Enfonce toi tout seul dans les sables mouvants.

Barcante fut stupéfait par cette réponse. Comment un hippo pouvait être aussi méchant ? Il avait déjà du sable jusqu'au ventre. Bientôt, il serait entièrement recouvert si Criméon ne l'aidait pas.

- Pourquoi fais-tu ça ? cria-t-il, la voix pleine de larmes. Qu'y puis-je moi à tes histoires avec mon grand-père ? Je suis désolé si tu ne sais pas te tenir debout mais je pourrai t'aider si tu me sors de là. Pourquoi es-tu si cruel ? Je suis jeune ! Je veux vivre ! Je veux

rester ici : dans le delta du Bolandé...Nous pourrions devenir des amis. Tu m'apprendras ce que tu sais et je te montrerai comment tenir sur tes deux pattes arrière. Je t'en supplie...J'ai du sable jusqu'aux épaules ! Bientôt, ma tête disparaîtra sous la terre et je m'étoufferai ! N'y a-t-il pas du bon en toi ? Peux-tu me laisser périr sans éprouver de remords ? A l'aide ! A l'aide...

En entendant cette voix qui l'appelait, le cœur du gros Criméon eut mal. Un mal atroce. L'hippo se souvint de l'époque où il avait l'âge de Barcante, de la lumière de l'aurore qui lui caressait le visage, des cajoleries de sa mère, de sa frénésie, de son insouciance. Il se souvint combien il avait été émerveillé la première fois qu'il avait vu le delta du Bolandé. Aucune créature ne méritait de disparaître. « La vie est bien trop belle malgré les coups durs ! pensa Criméon. Comment puis-je me permettre de ne pas laisser ce jeune hippo arpenter les chemins du destin et vivre à son tour comme moi j'ai vécu ? Qui suis-je pour cela ? Comment puis-je être aussi méchant ? Me venger...A quoi bon ? C'est stupide ! Ziloë aime Amarchino et cela ne changera jamais...Pourquoi faire payer le prix de mon infortune à ce jeune hippo qui n'y peut rien ? Je suis ignoble...Mais je peux encore changer le cours des choses...Vite...le temps presse...le secourir... »

Le gros Criméon se traîna le plus rapidement possible vers les sables mouvants. Seules les oreilles de Barcante dépassaient encore du sol. Criméon les attrapa avec sa bouche et il tira de toutes ses forces. Il tira, tira. Sa vie avait soudain un sens : il devait sauver ce jeune hippo qu'il avait d'abord voulu laisser périr. Le sauver à tout prix. Enfin, Criméon parvint à sortir la tête de Barcante. Celui-ci put reprendre son souffle. Et puis son ventre et ses pattes échappèrent eux aussi à l'emprise des sables mouvants...Le prince du royaume des hippos était sauvé !

Criméon s'effondra. Epuisé. Ce sauvetage lui avait demandé des forces qu'il ne croyait pas posséder. Il était vidé de toute énergie.

- Merci, dit Barcante quand ils eurent récupéré de cette terrible épreuve.

- Ne me remercie pas, répondit Criméon rongé par la tristesse, tu aurais bien pu y rester par ma faute...

- Mais tu m'as sauvé ! C'est le principal ! Sans toi, j'y serais resté de toute manière...

- Adieu jeune prince, dit Criméon en se traînant comme s'il s'en allait.

- Attends ! s'écria Barcante. Ne pars pas ! Je veux rester avec toi dans le delta du Bolandé. Apprends moi ce que tu sais. Deviens un second père pour moi. Je veux vivre avec toi. Je t'enseignerai comment tenir sur tes pattes arrière et, en échange, tu me garderas avec toi. Soyons des amis, un père et un fils. Oui ! Soyons une famille...

- Es-tu bien sûr que c'est ce que tu veux ? demanda Criméon ému. Rester avec moi ?

- Oui. Il y a du bon en toi. Tu ne mérites pas de rester seul. Je suis certain que nous nous entendrons à merveille. S'il te plaît...prends moi sous ton aile...

Le gros Criméon versa une larme de bonheur. Après toutes ces années de solitude, il avait rencontré un compagnon, un frère, un fils en quelque sorte...

Barcante apprit à Criméon à se tenir debout. Six mois plus tard, celui-ci pouvait marcher et courir comme n'importe quel autre hippo. Il était resté gros mais pouvait se déplacer debout et bien plus vite qu'auparavant.

Criméon montra à Barcante la baie de l'écrin et les secrets du delta. Il lui enseigna tout ce qu'il savait sur l'univers.

Ainsi se termine l'histoire de la vengeance du gros Criméon. Quand personne ne l'aurait cru possible, l'amitié avait changé le cours des choses...

16- La fin de Massaloë

Un voile d'ombre enveloppait Niquaïde. La cité sous-marine semblait malheureuse. Massaloë s'éveilla. Elle poussa son cri matinal et donna ainsi l'alerte aux autres baleines cuivrées : il était temps de se lever. Les mastodontes apparurent parmi les dômes phosphorescents de Niquaïde.

Quelque chose de grave allait se produire. Le cri de Massaloë n'avait pas été le même que celui de tous les autres matins : il était plus ténébreux et plus long, un peu comme une plainte, ou bien comme un appel à l'aide...

La baleine paraissait fatiguée. Son immense corps n'avait plus les reflets d'or d'autrefois. Elle était la première des créatures, enfantée par la première fille de la Lune et du Soleil. Elle avait bâti Niquaïde de ses propres nageoires, elle avait vu la création du monde, les métamorphoses de Terragora et les manigances de Zeit. Pas étonnant qu'elle fût fatiguée.

Massaloë était lasse. Elle voulait s'en aller et se reposer enfin.

- Mes amis, dit-elle aux autres baleines, il est temps pour moi de partir. Je suis épuisée, j'ai besoin de repos. Un repos qui durera pour toujours. Mais ne vous méprenez pas et ne soyez pas triste : je m'en vais heureuse, la tête pleine de bons souvenirs et le cœur épanoui. Vous me manquerez toutes. Niquaïde aussi me manquera : le tourbillon, les dômes phosphorescents et les arbres de diamant. Mais l'heure est venue pour moi de me reposer. J'ai trop vécu, j'ai vu trop de choses, j'ai entendu trop de secrets... Tout cela deviendra trop lourd à porter si je ne m'en vais pas. Je pars donc, contente d'avoir vécu et de vous avoir gouvernées, merci à toutes d'avoir été mes amies, adieu...

Après ce discours, Massaloë la Superbe nagea vers le tourbillon et regagna la surface. Les autres baleines cuivrées la suivirent de loin. Quand il vit cette étrange procession dans l'océan, le prince Handrior envoya les flamants roses aux quatre coins du monde faire passer le message : Massaloë s'en allait...mais où ?

La baleine gagna le delta du Bolandé, précédée par toutes les autres de sa race. Puis, sans faiblir, Massaloë entreprit de remonter le cours du fleuve. Les créatures accouraient de partout pour rejoindre les rives du Bolandé. Il y avait une foule immense. Certaines histoires disent même qu'il y avait tous les habitants du monde. Des lutins rouges, verts et bleus, des singes, des hippos, des flamants roses, des vautours, des sirènes, Amartide, le tigre Histène, l'empereur Bozadéan, le roi Amarchino, la sorcière Arinor, le gros Criméon, Hippodas, les pirates koalas et les myriades de fées.

Quand Massaloë atteignit le brouillard qui entourait le glacier du temps qui passe, les autres baleines cuivrées s'arrêtèrent de nager. Elles se contentèrent de regarder s'éloigner leur cheftaine vers la brume livide.

A cet instant, les centaines de créatures qui étaient là se mirent à applaudir : à taper des ailes, des mains et des nageoires. C'était leur manière de saluer Massaloë la Superbe. De lui dire au revoir. Même les vautours du commodore Chendil applaudissaient.

La vieille baleine disparut au pied du glacier du temps qui passe. Les applaudissements cessèrent. Dans le lointain, on entendit la voix d'une jeune femme chanter en pleurant. C'était Emus, la sirène aux cheveux d'améthyste. Elle souhaitait bonne route à sa meilleure amie.

Depuis ce jour, on ne revit jamais Massaloë la Superbe. On crut parfois apercevoir son ombre au large : gravé dans le marbre du temps, son souvenir planait sur les courbes du monde. La première des baleines cuivrées, fondatrice de la mystérieuse cité de Niquaïde, resta un exemple de noblesse, d'amitié et d'héroïsme dans les mémoires de tous.

17- Le lutin amoureux d'une fée

Achouffe était le messenger des lutins rouges. Il passait plus de temps sur Terragora que dans l'autre monde. Quand Venturus le Brave le chargeait d'une mission, Achouffe traversait l'enclave et portait ses missives aux quatre coins de l'univers. S'il était pressé, un flamant rose le prenait sur son dos pour le conduire par les airs jusqu'à destination.

Le lutin avait toujours de formidables histoires à raconter au sujet de ses voyages et des créatures qu'il avait rencontrées. Il faut dire qu'Achouffe avait vu et entendu beaucoup de choses lors de ses expéditions.

Tout le monde aimait le petit messenger. Achouffe comptait parmi ses amis les princes, les empereurs et les rois qui gouvernaient Terragora. Partout où il faisait halte, il était reçu comme s'il avait été lui-même le chef de la horde des lutins rouges. On lui offrait une chambre confortable et un dîner copieux, puis on lui demandait de raconter quelques unes de ces histoires dont il avait le secret. Lorsque Achouffe reprenait la route, ses hôtes le regardaient s'éloigner. Ils voyageaient par la pensée, imaginant tous les endroits que le lutin verrait bientôt.

Venturus avait choisi Achouffe pour remplir le rôle difficile de messenger parce qu'il courait très vite et n'avait peur de rien. Le lutin avait toutes les qualités nécessaires : il était efficace, sociable, consciencieux et malin. Au fur et à mesure de ses missions, Achouffe avait acquis une connaissance sans pareil de Terragora et de l'autre monde. Il savait les sentiers ignorés de tous, les chemins les plus courts et les moins dangereux.

Un jour, Venturus chargea Achouffe d'un message de moindre importance pour la communauté des fées : le chef de la horde des lutins rouges voulait leur échanger des abricots de l'autre monde contre des cacahuètes enchantées.

Comme il n'était pas pressé, Achouffe décida de flâner un peu en chemin. Il rejoignit d'abord la cité des lutins verts par une route de l'autre monde où il était certain de ne pas rencontrer de tigre aux yeux de sardonxy. Puis il traversa l'enclave et marcha vers le sud. Après quelques jours de marche, le lutin arriva à la cité suspendue, la capitale de l'empire des branches. Le baobab Ozandor, l'empereur Bozadéan et tous les singes furent ravis de cette visite à l'improviste. Ils accueillirent Achouffe comme un roi et le soir, au coin du feu, ils écoutèrent avec attention les histoires que le messenger leur conta.

Le lendemain de cette fête, quand Achouffe dit à Bozadéan qu'il se rendait sur la presqu'île de Palandare pour faire du troc avec les fées, l'empereur lui répondit :

- Ca tombe bien ! J'y vais aussi ! Nous pouvons faire la route ensemble si tu n'y vois pas d'inconvénient...

- Avec plaisir ! dit Achouffe. Ta compagnie sera pour moi un immense bonheur. Je suis trop souvent seul pendant que je voyage. Pourquoi dois-tu te rendre sur la presqu'île de Palandare ? As-tu, toi aussi, besoin de cacahuètes enchantées ?

- Non, répondit l'empereur des singes, mais regarde là-bas...

Bozadéan pointa son doigt vers le sud. Intrigué, le lutin scruta l'horizon dans la direction que le singe lui indiquait.

- Je ne vois rien, finit par avouer Achouffe.

- Alors regarde mieux...

A cet instant, le messenger les vit : les tours d'émeraude et d'ivoire de Natissa, la cité de l'existence⁸. Elles étaient encore floues mais leurs contours se précisaient peu à peu. Une nouvelle fée naîtrait bientôt. Toutes les créatures de l'univers enverraient des émissaires afin de rendre hommage au nouvel être de lumière. Le miracle de la vie allait avoir lieu dans ce théâtre : cette ville légendaire à la frontière de l'empire des branches et de la presqu'île de Palandare.

L'empereur Bozadéan et le messenger Achouffe partirent vers le sud, guidés par l'éclat des tours de Natissa. En chemin, les amis discutèrent du différend qui avait séparé la Lune du Soleil et des manigances de Zeit depuis la création du monde.

Les deux voyageurs rencontrèrent plusieurs créatures qui, comme eux, allaient assister au miracle de l'existence. Il y avait des rois, des princes, des vagabonds et de simples curieux. Tous avaient mis en suspend leurs affaires le temps d'aller à Natissa être témoins du spectacle de la naissance d'une fée. Ils prendraient part à la fête puis rentreraient chez eux la tête pleine de toutes ces images féeriques.

Quand Bozadéan et Achouffe arrivèrent à Natissa, les tours d'émeraude et d'ivoire de la cité de l'existence n'étaient plus floues. La ville avait fini d'apparaître : elle était bien réelle ! L'aurore inondait les limbes de l'univers. C'était le bon jour ! La bonne heure ! Une nouvelle fée naîtrait avant la nuit.

Des centaines de créatures longeaient les rues de Natissa, abasourdis par la splendeur du mystère de la vie.

- Ce décor ne cessera jamais de m'impressionner ! s'exclama Bozadéan qui avait assisté à plusieurs naissances.

⁸ Voir *Natissa*

Quant à Achouffe, c'était la première fois qu'il voyait Natissa. Comme les autres, il était subjugué. Il en avait entendu parler maintes et maintes fois durant ses voyages mais il n'avait pas imaginé que cela fût si beau, si grandiose et si merveilleux.

Un peu plus tard, le ciel s'assombrit soudainement. C'était l'éclipse : le Soleil et la Lune se réunissaient pour assister au spectacle. La reine des reines se para du diadème de feu que son mari lui avait apporté. On voyait bien qu'ils s'aimaient encore mais qu'ils n'osaient pas se l'avouer. Ils s'effleuraient tout juste, à la fois heureux et tristes de se voir. Ils regrettaient que leur histoire se soit terminée ainsi mais ils s'efforçaient de ne pas y penser : la mélancolie et les mauvais souvenirs n'avaient pas leur place dans les palais de Natissa.

La nuée des flamants roses envahit le ciel. Le vol des sujets du prince Handrior était plus étincelant, plus vif et plus majestueux que tous les autres soirs. Le ciel s'embrasait au-dessus des tours d'émeraude et d'ivoire.

Enfin, la lueur de la vie descendit de la plus haute des tours et se posa à l'abri du berceau que formaient pour elle les branches de Palandare. Ce fut à cet instant qu'Achouffe vit la fée Wokabi. Elle jouait du fifre à quatre trous. Un pincement violent et presque agréable mordit le cœur du lutin. Il faut dire que Wokabi était si belle qu'il ne voyait plus qu'elle au milieu de Natissa. Le messenger n'avait plus rien à faire de Bozadéan, de la nouvelle fée qui venait de naître, des tours d'ivoire, du Soleil ou de la Lune. Ce fut comme si plus rien n'existait sinon le sourire de Wokabi. Elle n'était qu'une fée parmi tant d'autres qui célébraient la venue de leur petite sœur, mais Achouffe ne pouvait s'empêcher de la contempler comme si elle avait été la plus belle des étoiles. Les muscles du lutin se mirent à trembler. Un frisson rampa le long de son dos. Un tambourin résonna sous son bonnet. Il avait mal à la tête. Il souriait comme un idiot, incapable de détacher son regard de la petite fée. Il était heureux mais il avait envie de pleurer...C'était bizarre...Il n'avait jamais ressenti ça auparavant.

Tard dans la nuit, quand tout le monde partit se coucher après avoir chanté et dansé pendant des heures, Achouffe eut enfin l'occasion de s'approcher de Wokabi. Il avait observé la fée toute la soirée sans oser l'aborder. Elle lui faisait presque peur. Il craignait de ne pas savoir quoi lui dire quand il se trouverait devant elle et il ne voulait pas qu'elle pensât qu'il était idiot.

De temps en temps, pendant la soirée, le regard d'Achouffe avait croisé celui de Wokabi mais la fée et le lutin avaient aussitôt fait mine de regarder ailleurs, comme si on les avait surpris en train de faire une bêtise.

- Bonsoir, je m'appelle Achouffe, je suis le messenger de la horde des lutins rouges.

- Bonsoir petit lutin ! Je suis la fée Wokabi. J'ai déjà entendu parler de toi : on dit que tu es un grand conteur d'histoires et que tu as voyagé partout dans l'univers. J'aimerais bien entendre tout ceci mais j'ai tellement sommeil...je crois que j'ai trop dansé. C'est dommage que tu ne sois pas venu me voir plus tôt.

- J'ai le cœur qui pique lorsque je te vois, répondit Achouffe.

- Ça alors ! C'est drôle ! Moi aussi, il y a un truc qui me chatouille depuis que nos regards se croisent. Qu'est-ce que c'est ? demanda Wokabi, naïve.

- Je l'ignore, dit le lutin, je n'ai jamais ressenti ça avant. Peut-être est-ce ce qu'on nomme l'amour, j'en ai toujours entendu parler pendant mes voyages mais je n'ai pas rencontré ce sentiment. La Lune et le Soleil, Bozadéan et Ontarine, Amarchino et Ziloë, Amartide et Dorinthe...Ils ont tous connu l'amour, pourquoi pas moi après tout ? Pourquoi pas nous ?

En entendant ce mot, la fée rougit puis se força à rire et dit :

- Mais un lutin ne peut pas aimer une fée ! Nous sommes trop différents ! Tu vis là-bas, dans l'autre monde, et moi je vis sur la presqu'île de Palandare, dans les branches de l'arbre enchanté.

- Et alors ? Qui a dit que deux créatures différentes n'ont pas le droit de s'aimer elles aussi ? Le roi des rois a-t-il énoncé pareille règle ? Non, je ne crois pas... Nous sommes libres de faire nos propres choix. Et aujourd'hui, c'est toi que j'ai choisie. Oui, j'en suis sûr à présent : je t'aime Wokabi.

- Ce que tu dis me trouble, répondit la fée après plusieurs minutes de silence. Mon cœur a envie d'être heureux mais ma raison s'y oppose. Je suis une fée et tu es le messager des lutins rouges, nous ne pouvons pas nous aimer. Pourtant tu es si beau, Achouffe, oui je voudrais bien t'embrasser et te tenir la main pour toujours.

- Alors attends moi ! s'exclama le lutin. Ô merveilleuse Wokabi ! Je dois retourner à la terre des enclaves et puis je reviendrai, je conquerrai ton cœur et ta raison et nous nous marierons. Tu pourras tenir ma main pour l'éternité !

- Je te fais confiance, dit Wokabi, mais j'ai peur. Je ne sais pas trop pourquoi mais je crains de ne jamais te revoir. Je t'en supplie, reviens vite.

Le lendemain, quand l'heure fut venue pour lui de s'en aller, Achouffe eut mal au ventre. Pour la première fois de sa vie de messager, le lutin ne voulait pas partir vers de nouvelles aventures. Il dit au revoir à Wokabi et souffla dans une flûte de pan dont lui avait fait don le prince Handrior. Aussitôt, un flamant rose apparut et prit le lutin rouge sur son dos.

- A bientôt mon amour ! hurla Achouffe tandis qu'il s'éloignait, à califourchon sur le flamant rose.

Puis il dit à l'oiseau qui le portait :

- File ô noble fils du Vent. Je n'ai jamais été aussi pressé. Ma place est là-bas, sur la presqu'île de Palandare. Mais, avant d'y retourner, je dois avertir mon chef : Venturus le Brave.

Dès que le flamant atteignit la péninsule la plus à l'ouest de la terre des enclaves, Achouffe le remercia et sauta puis courut à toute allure vers l'enclave qui conduisait à l'autre monde.

- Venturus ! Venturus ! cria-t-il lorsqu'il atteignit la cité.

- Qu'y a-t-il mon ami ? demanda le chef de la horde des lutins rouges. Je ne t'ai jamais vu aussi pressé. Y a-t-il eu un problème lors de ta mission auprès des fées ?

- Non, tu auras les cacahuètes enchantées dans dix jours. C'est une autre affaire qui est cause de mon empressement : je suis amoureux de la fée Wokabi ! Je viens chercher ta bénédiction car je veux l'épouser et vivre avec elle sur la presqu'île de Palandare.

- Mais tu ne peux pas épouser une fée Achouffe, tu as perdu la tête...

- Pourquoi ?

- Parce que c'est une fée et que tu es un lutin. Elle vit à Terragora, tu vis dans l'autre monde. Vous êtes différents, un point c'est tout...

- Et alors ? Où est le problème ? Je veux être heureux et aujourd'hui je sais que Wokabi est la seule à pouvoir me donner ce bonheur que je crois mériter. J'en ai soudain eu marre des voyages, des missions et de dire « au revoir » tout le temps. Ma vie a désormais un sens, un nom et une ligne d'arrivée. Son sens c'est l'amour, son nom c'est Wokabi et la ligne d'arrivée est la presqu'île de Palandare. Je dois y retourner ! Et puis, tu sais, j'ai passé plus de temps lors de mes voyages sur Terragora que dans l'autre monde. Zeit ne me fait pas peur si Wokabi est avec moi.

- Si tel est ton vœu, dit Venturus le Brave, qu'il soit exaucé ! Après toutes ces années de bons et loyaux services, comment pourrais-je te refuser une pareille requête. Va ! Sois heureux ! Marie-toi et reviens de temps en temps nous conter ces histoires dont tu as le secret. Tu nous manqueras Achouffe, à moi plus que les autres car tu es mon ami le plus proche... Adieu !

Aussitôt le lutin rouge rebroussa chemin, il retourna sur Terragora et souffla dans sa flûte de pan pour qu'un flamant rose l'entendît et vînt le chercher. Ce fut le prince Handrior

lui-même qui se chargea de porter Achouffe. Le messenger parla au prince de son amour pour Wokabi : il n'avait plus que ce prénom à la bouche.

Sur le chemin de la presqu'île de Palandare, Achouffe demanda à Handrior de faire halte au-dessus de la plus haute dune de la terre de sable.

- Que veux-tu faire ici ? demanda le flamant au lutin. Il n'y a absolument rien et il fait si chaud que nous allons nous évanouir si nous restons trop longtemps.

- Je dois trouver quelque chose, di Achouffe. Une fleur...

- Une fleur ? s'étonna Handrior. Comment veux-tu qu'une fleur survive dans la terre de sable ? Il n'y a rien ici à part ce désert de dunes...

Achouffe se mit à remuer le sable, comme s'il cherchait quelque chose d'enfoui. Handrior pensa que l'amour avait rendu fou le messenger des lutins rouges. Mais, après quelques instants, Achouffe s'écria :

- La voilà ! La rose des sables ! Hippodas m'avait parlé de cette fleur lors d'une mission que je menais dans le royaume des hippos. Il m'avait dit qu'on ne trouvait ces fleurs immortelles que sur la plus haute des dunes de la terre de sable ! Il a dit vrai ! Regarde Handrior !

Le prince des flamants roses n'en revenait pas. C'était la plus belle fleur qu'il n'avait jamais vue. Elle était façonnée dans une roche moirée par le soleil. La rose avait la texture de la plus frêles des tulipes et l'éclat du plus pur des diamants. La seule habitante de la terre de sable, la seule capable de survivre à cette chaleur : une fleur magique enfouie sous le sable, immortelle... La plus belle de toutes les fleurs !

Satisfait, Achouffe remonta sur le dos d'Handrior et le flamant le conduisit jusqu'à la presqu'île de Palandare. Une fois arrivé à destination, il offrit la rose des sables à Wokabi et se mit à genoux pour lui dire :

- Ô merveilleuse Wokabi, je reviens aujourd'hui près de toi pour ne plus te quitter. Les autres disent qu'un lutin ne peut pas aimer une fée mais je démens leurs absurdités. Nos cœurs résonnent sur la même longueur d'onde. Je t'ai aimé dès la première minute où je t'ai vu. C'est comme si tous les voyages de ma vie n'avaient eu pour seul but que de te rencontrer. Accepte cette rose des sables et deviens mon épouse.

Wokabi pleurait de bonheur. Elle prit la rose et releva le lutin rouge.

- Oui ! dit elle. Oui de tout mon cœur de fée.

Et là, prodige inexplicable, Natissa apparut à la frontière de l'empire des branches et de la presqu'île de Palandare. Les créatures de l'univers entier se mirent en marche vers les tours d'émeraude et d'ivoire pour célébrer l'union d'Achouffe, le messenger des lutins rouges,

et de la fée Wokabi, la joueuse de flûte à quatre trous. Ce fût la seule fois que Natissa apparut pour autre chose que pour une naissance. La fête fut inoubliable...

Longtemps, on parla de ce mariage comme du plus beau qui n'eut jamais eut lieu à Terragora : le couronnement d'un amour impossible entre un lutin et une fée. Après leur voyage de noce dans le delta du Bolandé, Achouffe et Wokabi mirent au monde des petits lutins rouges ailés, mais ce qui arriva à leurs enfants est une autre histoire...

18- Hippodas et la fleur de la connaissance

Hippodas était le deuxième fils de Dorinthe et du prince Amartide. Ce jeune hippo aimait les fleurs. Les pavots, les pétunias, les tulipes, les roses, les pâquerettes et toutes les autres. Il les cultivait dans son jardin, sur les rives du Bolandé.

Les alentours de la cabane d'Hippodas étaient parmi les plus beaux endroits de l'univers. Les buissons de fleurs multicolores exhalaient une kyrielle de parfums doux et suaves. Ce jardin était un hymne au bonheur. Il était à Terragora ce que la baie des cascades était à la Mer : un havre de quiétude.

Toute la journée, Hippodas prenait soin de son jardin d'Eden. Il discutait avec les plantes pour savoir si elles allaient toutes bien, si elles avaient besoin de quelque chose. Il mettait les amandiers à côté des hortensias pour qu'ils jasant à leur gré. Il plantait le chèvrefeuille et les violettes à l'ombre des magnolias pour que la lumière du roi des rois ne risque pas de les blesser. Il prenait soin de ne pas trop exposer les crocus, les colchiques et les safrans au souffle du Vent, ces fleurs n'appréciaient pas les courants d'air.

On venait de partout rendre visite à Hippodas et visiter son jardin. Il était devenu le botaniste de Terragora. Bien sûr sa tante, la sorcière Arinor, l'avait beaucoup aidé. Elle lui avait enseigné les rudiments de l'horticulture et lui avait fait don d'un précieux herbier grâce auquel Hippodas avait appris ce qu'il était bon à savoir sur chacune des fleurs de l'univers : comment la faire pousser, comment la rendre heureuse, où la planter pour qu'elle soit à son aise.

Il manquait cependant une fleur à Hippodas : la mandragore. Ce nom figurait sur l'herbier mais aucune caractéristique ne l'accompagnait. Il y avait seulement ce nom mystérieux : la mandragore.

- Je sais que cette fleur existe, dit Arinor à son neveu lorsqu'il la questionna à ce sujet, mais je ne sais pas où on peut la trouver. Le premier à m'avoir parlé de cette plante est un vautour avec qui je m'entretiens de temps à autre. Il paraît que Zeit est à la recherche de la mandragore et que c'est la raison pour laquelle les divisions du commodore Chendil survolent Terragora sans relâche : la brume livide a envoyé ses vautours chercher la fleur de la connaissance.

- La fleur de la connaissance ? répéta Hippodas, curieux d'en savoir plus au sujet de cette plante mystérieuse.

- Oui, c'est ainsi qu'on nomme la mandragore. On raconte que le pollen de cette fleur a des pouvoirs extraordinaires. Quiconque humerait le parfum de la mandragore obtiendrait sur le champ la connaissance absolue de toutes les vérités. C'est pourquoi Zeit cherche cette fleur. Imagine un peu ce qu'il pourrait faire s'il savait tout : nous anéantir... Il ne faut surtout pas que la brume livide rentre en possession de la fleur de la connaissance.

- J'irai la chercher ! s'exclama Hippodas. Si elle existe, je trouverai la mandragore et je la cacherai pour que Zeit ne l'ait jamais en sa possession !

- Méfie toi mon neveu, cette quête n'est pas une mince affaire. La vérité est dangereuse. Si elle est enterrée, il vaut mieux la laisser où elle est. Si jamais tu trouves un jour la mandragore, détruis-la.

- Mais ne sais-tu rien à propos de la mandragore qui pourrait m'aider à la trouver ? demanda Hippodas.

La sorcière Arinor sourit et répondit :

- La mandragore a besoin du Soleil. Elle se trouve là où le Soleil est le plus heureux. Zeit le sait. C'est pour cette raison que ses devotions voutour survolent la terre de sable plus que le reste de Terragora.

- Je pars dès maintenant ! Je crois savoir où trouver la fleur de la connaissance ! Je n'aurai de répit qu'une fois la mandragore en ma possession ! Je te le jure ô ma tante !

- Si tel est ton destin... répondit la sorcière Arinor avec des sanglots dans la voix. N'oublie pas : tu dois détruire la mandragore si jamais tu la trouves...

Avant de s'en aller, Hippodas demanda une dernière chose à Arinor :

- Peux-tu prendre soin de mon jardin pendant mon absence ? Quelque chose me dit qu'elle sera longue...

- Je te le promets cher neveu...Adieu...

La terre de sable était l'endroit de l'univers où le soleil était le plus brûlant, le plus chaud... mais pas le plus heureux ! Le soi des rois soufflait sa colère et sa rage sur la terre de sable en souvenir de son amour perdu : c'était le désert de sa solitude et de son désespoir. Hippodas savait cela. Zeit ne trouverait jamais la mandragore dans la terre de sable. Ses voutours pourraient tourner en rond, scruter, fouiller de fond en comble... La mandragore n'était pas là.

Mais alors à quel endroit du monde le Soleil était le plus heureux ? « Bien sûr, se dit Hippodas après avoir longuement réfléchi, la mandragore est à l'abri de la baie de l'écrin ! » Cette calanque était la première à recevoir les rayons du roi des rois. A l'aube, quand la Lune

s'éloignait, le Soleil apparaissait de l'autre côté du monde et, l'espace d'un instant, quand il n'éclairait encore que la baie de l'écrin, il croisait le regard de son ancienne amante qui s'en allait dans son manteau d'étoiles. C'était à ce moment précis que le Soleil était le plus heureux...

Hippodas fit route vers la baie de l'écrin. Il suivit les rives du Bolandé jusqu'au delta puis longea la côte en direction du nord et atteignit la baie de l'écrin à la nuit tombée. Personne ne vivait en ces lieux où les falaises étaient si escarpées que le moindre mauvais pas pouvait être fatal.

Hippodas bivouaqua sur un rocher toute la nuit sans fermer l'œil. Il attendait le lever du Soleil. Enfin, les flammèches de l'aube inondèrent le ciel. Le roi des rois allait surgir d'une seconde à l'autre derrière le mur de l'océan. Le voilà ! Juste le haut de sa tête ! Un rayon caressa la surface de la Mer et vint s'anéantir sur le milieu d'une falaise. Hippodas n'eut plus de doute lorsqu'il vit les yeux du roi des rois. C'était bien dans la baie de l'écrin que le Soleil était le plus heureux ! Et c'était là où le premier rayon avait frappé que la mandragore devait se trouver.

Pour atteindre cette falaise, Hippodas dut se livrer à quelques pirouettes d'équilibriste. Il manqua plusieurs fois de tomber mais finit par réussir à se hisser là où le premier rayon de l'aurore avait fini sa course. D'abord, l'hippo ne vit rien. Il reprit son souffle, exténué par ses acrobaties. Puis il la vit : une petite fleur de rien du tout qui ne ressemblait à aucune autre de celles qu'il avait vues auparavant.

« C'est ce petit truc ridicule la mandragore ? » se dit Hippodas. Puis il la regarda de plus près sans oser la respirer. Après plusieurs minutes, Hippodas commença à trouver belle cette fleur. Après une heure d'observation, il se rendit compte qu'il ne pouvait plus détacher son regard de la mandragore. Elle l'avait envoûté, hypnotisé, captivé... Hippodas ne pensait plus à rien d'autre.

La sorcière Arinor lui avait dit que s'il trouvait la mandragore, il devait la détruire sur le champ. Mais Hippodas avait oublié les conseils de sa tante tant il trouvait belle la fleur de la connaissance.

- Ton secret et ta falaise t'ont protégée petite fleur, dit-il, mais n'aie pas peur, je te protégerai tout aussi bien. Je prendrai soin de toi, je te le promets...

Hippodas déterra la mandragore avec une immense précaution et la mit délicatement dans sa besace puis il reprit la route du royaume des hippos. Il avait le sentiment de faire quelque chose de mal mais n'arrivait pas à comprendre quoi. « Après tout, pensait-il, pas besoin que je m'inquiète. Personne ne sait que j'ai trouvé la mandragore. Il suffit que je ne le

dise pas et rien ne changera. Ça sera mon petit secret. Je mettrai la fleur de la connaissance dans un endroit caché de mon jardin et elle restera un mythe pour tous les autres sauf pour moi. Ainsi, je n'aurai pas à la détruire... »

Hélas...tout ne se passa pas comme Hippodas l'avait prévu. Les nouvelles vont vite à Terragora. La rumeur avait circulé à propos du voyage qu'Hippodas avait entrepris pour trouver la mandragore.

- Il connaît les fleurs, disait-on, si quelqu'un trouve la mandragore ça sera lui et personne d'autre...

- Eh bien, avait suggéré Zeit à Chendil, nous allons laisser le fils d'Amartide trouver la fleur de la connaissance et nous la lui volerons une fois qu'elle sera en sa possession. C'est aussi simple que ça !

Sur la route du retour, les vautours tendirent une embuscade à Hippodas. Au détour d'un sentier, trois divisions fondirent sur le pauvre hippo. Les rapaces de Zeit emmêlèrent Hippodas dans un filet et le soulevèrent comme une corbeille de fruits. L'hippo se débattit. Il appela à l'aide tant qu'il le put mais trop tard ! Il était pris au piège et, déjà, les vautours qui l'avaient capturé volaient vers l'île de Chrône...

- Malheur ! gémit Hippodas. Je suis fichu. Par ma faute, Zeit sera bientôt en possession de la mandragore. Il humera son parfum... Il accèdera à la connaissance absolue puis détruira le monde... Tout est ma faute...J'aurais dû écouter les conseils d'Arinor...Je suis un irresponsable...

La suite de cette histoire est racontée dans le chapitre suivant : *L'invasion des tigres de Matamor.*

19- L'invasion des tigres de Matamor

Après l'avoir capturé, les vautours prirent à Hippodas la besace qu'il portait en bandoulière et dans laquelle se trouvait la mandragore. Zeit ordonna qu'on jette l'hippo dans une oubliette et qu'on l'y laisse pour l'éternité.

La brume livide prit l'apparence d'un mage noir : une sorte de sombre cape avec des bras et une immense capuche. Zeit volait à quelques centimètres du sol. Il prit la fleur que Chendil lui tendait et inspira profondément son parfum. La foudre retentit sur l'île de Chrône. Zeit s'éleva très haut dans le ciel et hurla :

- A moi la connaissance absolue ! Je vais pouvoir détruire tous ceux qui s'opposeront à moi et devenir ainsi le roi des rois à la place du Soleil. Une nouvelle ère est venue : l'empire de Zeit sera bientôt le seul de l'univers ! Je serai le maître absolu !

Zeit cria si fort que toutes les créatures de Terragora, du Vent et de la Mer l'entendirent. Les habitants du monde frémirent. Le Soleil ne savait pas quoi faire : Zeit avait raison, le savoir absolu risquait de le hisser au pouvoir sans que personne ne puisse s'y opposer.

Zeit connaissait dorénavant les secrets du néant et de la création du monde. Il en savait plus que toutes les créatures réunies, y compris la Lune et le Soleil. L'information qui l'intéressa le plus fut ce qu'il apprit à propos des enclaves. En effet, Zeit avait ignoré jusque là l'existence de ces trois passages vers l'autre monde que les lutins avaient pris soin de garder secrète depuis si longtemps.

« Ça alors, se dit Zeit, c'est encore mieux que ce que j'espérais. Le roi Matamor voudra sûrement se joindre à moi. Si les tigres aux yeux de sardonys viennent sur Terragora, ils m'aideront à prendre la place du Soleil. En échange, ils pourront manger toutes les créatures qu'ils voudront. Les remparts des cités qu'ont bâties les lutins sont bien trop solides pour que les tigres passent par là. Mais il y a une chose que les lutins ne savent pas : il existe une quatrième enclave... »

Cette quatrième enclave se trouvait à l'abri du bois des valeureux, dans une grotte trop bien dissimulée pour être découverte. Zeit envoya trois vautours en mission secrète : leur but serait de passer dans l'autre monde, trouver le roi Matamor, lui dire la vérité au sujet des enclaves et lui proposer d'envahir Terragora.

Pendant ce temps, le Soleil alla voir Handrior, le prince des flamants roses et lui dit :

- Je voudrais que tes flamants et toi vous vous chargiez d'une mission de la plus haute importance. Volez aux quatre coins du monde et ramenez tous les chefs, les rois et les empereurs à la cité suspendue, dans les branches du baobab Ozandor. L'heure est grave. Le temps presse. Cette réunion au sommet est cruciale. Allez braves flamants roses !

Aussitôt ordonné, aussitôt exécuté ! Handrior dit à chacun de ses flamants où il devait se rendre et quel chef il lui faudrait conduire à la capitale de l'empire des branches. Les oiseaux se séparèrent après s'être souhaités bonne chance.

Le lendemain, il y avait de l'agitation à la cité suspendue. Tous les grands du monde étaient réunis dans les branches du baobab Ozandor : Axilay l'Etrange, chef de la horde des lutins verts. Amarchino, roi des hippos. Handrior, prince des flamants roses. Télékin le Sage, chef de la horde des lutins bleus. Bozadéan, empereur des singes. Emus, la sirène aux cheveux d'améthyste. Venturus le Brave, chef de la horde des lutins rouges. Oscar, le capitaine des pirates koalas. Zina, la maîtresse des fées. Il y avait également la sorcière Arinor -célèbre pour son savoir et la sagesse de ses conseils- ainsi que le prince Amartide -célèbre pour sa bravoure et sa hardiesse.

- L'heure est grave mes amis, dit Bozadéan. Merci à tous d'avoir été aussi rapides à exécuter la volonté du Soleil. Comme vous le savez peut-être déjà, Zeit a humé le parfum de la mandragore. Il est donc aujourd'hui la créature la plus savante de l'univers. Ses nouveaux pouvoirs risquent de nous nuire à tous.

- Alors attaquons le avant qu'il nous attaque ! s'écria Amartide. Embarquons sur le Babakar, le navire des koalas, gagnons Chrône et détruisons Zeit une bonne fois pour toutes. Hippodas, mon fils, est retenu prisonnier là-bas. Je veux y aller et le sauver. Mon épouse Dorinthe et moi-même nous faisons un sang d'encre. Je ne me le pardonnerais pas s'il arrivait quelque chose de grave à Hippodas...

- Je suis d'accord ! dit Venturus qui ne tenait plus en place. Attaquons Zeit dès maintenant ! Ses manigances n'ont que trop duré !

- Une minute ! dit le capitaine Oscar. Je crois bien être un des seuls à avoir mis le pied sur Chrône. Cette île n'est pas si facile à détruire, croyez moi. Nous périrons si nous y allons car Zeit a plus d'un tour dans son sac, surtout maintenant qu'il sait tout. En plus, le Babakar ne peut pas prendre beaucoup de passagers. Nous serions trop lourds et nous coulerions avant même d'avoir atteint Chrône.

- Le capitaine a raison, dit Télékin le Sage. Une attaque frontale n'est pas une bonne idée. Ce n'est pas en te précipitant que tu sauveras ton fils, Amartide. Tu risquerais de te

retrouver captif comme lui. Et puis rappelle toi que Zeit n'a pas de corps : comment détruire ce qu'on ne peut toucher ?

- J'en fais mon affaire, dit la sorcière Arinor. Si je parviens au sommet de Chrône, je pourrai détruire Zeit, le rendre inoffensif en tout cas. Le problème, c'est que, maintenant, il sait que je peux l'anéantir et il sait comment. Il fera donc tout pour m'empêcher d'atteindre le sommet de son île.

- Comment feras-tu pour vaincre Zeit une fois en haut de l'île ? demanda Amarchino.

- Faites moi confiance. Vous verrez.

- Il y a un problème, ajouta Télékin. Grâce à la mandragore, Zeit doit savoir que les enclaves existent. Je crois qu'il est temps de vous dire notre secret : nous, les lutins, nous vivons dans un autre monde où nous luttons contre les tigres du roi Matamor. Il y a trois entrées pour aller dans ce monde : une sur chacune de nos péninsules. Nous les appelons les enclaves. Nous ne connaissons pas d'autre enclave mais s'il en existe une quatrième, nous pouvons être certain que Zeit est au courant.

Axilay l'Etrange prit la parole :

- Si les tigres aux yeux de sardonys viennent à Terragora, c'est la catastrophe : ils nous dévoreront tous. Zeit va peut-être chercher à s'allier au roi Matamor et, dans ce cas, nous devons nous préparer à une terrible bataille.

- C'est sûrement son plan, dit le prince Handrior, c'est pour cela qu'il n'a encore rien fait. J'ai espionné ce matin trois vautours qui allaient vers le bois des valeureux. Ils ont piqué en rase-mottes et, quand je les ai suivis, ils avaient disparu. Comme s'ils s'étaient évaporés...

- Chacun de nous doit retourner auprès des siens au plus vite ! s'écria Venturus. Je propose que nous dressions une armée. Toutes les créatures se rallieront et se tiendront prêtes à lutter contre les tigres et les vautours de Zeit.

- Bonne idée, ajouta Bozadéan, nous pourrions fixer deux points de ralliement : les créatures vivant à l'est se retrouveront à la cité suspendue et les créatures de l'ouest pourraient se rejoindre à Hippodale. Qu'en dis-tu Amarchino ?

- C'est d'accord ! dit celui-ci.

Les flamants roses reconduisirent les chefs, les princes et les rois auprès de leurs peuples. Les armées commencèrent à se former aux quatre coins de l'univers. Le Soleil était inquiet. La Lune avait peur. Terragora tremblait.

Les trois vautours envoyés par Zeit avaient accompli leur mission. Le roi Matamor avait accepté le pacte : lui et ses armées aideraient Zeit à conquérir Terragora si, en contrepartie, les tigres pouvaient manger autant de créatures qu'ils le désiraient.

« J'ai enfin trouvé l'occasion de me venger de ces damnés lutins, pensait Zeit en se léchant les babines. »

Quand les tigres aux yeux de sardonix se furent regroupés, ils traversèrent l'enclave dont l'issue menait au bois des valeureux. Ils étaient des centaines, peut-être des milliers. Leurs rugissements envahirent l'univers dès qu'ils mirent leurs pattes sur Terragora. Matamor fut enchanté de découvrir ce nouveau monde qui lui tendait les bras.

- En avant marche ! hurla-t-il à ses soldats en pointant la direction du glacier du temps qui passe.

Fidèle au conseil de Zeit, le roi des tigres allait installer son quartier général à l'abri de la brume épaisse qui nimbait le pied du glacier noir.

A Hippodale et à la cité suspendue, il fallut deux jours aux armées pour se réunir : les créatures affluèrent du monde entier vers les deux capitale. Enfin, ces deux armées se rejoignirent à la baie des flamants roses où elles établirent leur quartier général. Le prince Handrior fut nommé général de cette immense armée que l'on baptisa *Les troupes du monde libre*. Eux aussi étaient des centaines, peut-être des milliers, prêts à se battre pour sauver Terragora et anéantir Zeit.

La bataille de la plaine des espérances pouvait commencer...

20- La bataille de la plaine des espérances

D'un côté de la plaine, au pied du glacier du temps qui passe, les tigres rugissaient. Avec sa balafre sur le visage et son médaillon autour du cou, le roi Matamor était en première ligne, prêt à charger.

A ses côtés, le commodore Chendil discutait de la stratégie que l'armée de Zeit mettrait en place. Les divisions vautours se préparaient à décoller et à fondre sur les troupes du monde libre tandis que les tigres aux yeux de sardonx se léchaient les babines à l'idée du festin qui les attendait : ils allaient pouvoir dévorer des centaines de lutins, d'hippos et de singes.

Un nuage de brouillard flottait au-dessus des félins et des rapaces. C'était Zeit, la brume livide, le quatrième fils du Soleil et de la Lune. Il ricanait, s'imaginant déjà roi parmi les rois.

- Ma cape de brouillard envahira bientôt l'univers et je serai le seul maître ! annonçait-il avec fierté.

L'heure était grave. De l'issue de cette bataille dépendrait le sort du monde.

De l'autre côté de la plaine des espérances, les tambours des lutins et des hippos résonnaient. Handrior, le général des troupes du monde libre, s'entretenait avec l'empereur Bozadéan, le roi Amarchino et les trois chefs des hordes de lutins. Il fut convenu que les flamants roses s'occuperaient de combattre les vautours tandis que les lutins enverraient des salves de cailloux sur les premières lignes des tigres. Une fois l'armée de Zeit affaiblie par les jets de fronde, les lutins et les hippos chargeraient. Pendant ce temps, les singes se diviseraient en deux groupes de tailles égales et partiraient sur les côtés de la plaine puis, quand ils recevraient le signal, ils attaqueraient les tigres par les flancs, comme un étau qui se referme.

Sur les rives du Bolandé, on avait dressé une tente qui servirait d'infirmier de fortune pour que les fées et la sorcière Arinor se chargent de soigner les blessés.

Presque toutes les créatures de Terragora étaient là : Barcante et le gros Criméon, les lutins, le prince Amartide, les hippos, les flamants roses, le tigre Histène et les fées. La lutte pouvait commencer.

Soudain, le prince Handrior fit signe à Bozadéan qui souffla dans une immense trompe en bois. C'était le signal ! Une longue vibration envahit les cœurs des soldats des troupes du monde libre. Les lutins firent tourner leurs frondes. Les flamants roses prirent leur envol. En face, les vautours décollèrent et les tigres chargèrent à toute vitesse, devancés par le roi Matamor.

La bataille de la plaine des espérances venait de commencer !

Les tigres furent stoppés à mi-chemin par les salves de cailloux propulsées par les frondes des lutins. Les félins hurlèrent de douleur. Les premières lignes furent sérieusement affaiblies.

Dans le ciel, un redoutable assaut aérien avait lieu. Le gris des vautours se mêlait au rose des flamants. Ils se donnaient des coups de bec. Ils se poursuivaient à toute allure et virevoltaient dans le vent. Parfois, un vautour ou un flamant blessé à l'aile dégringolait et s'effondrait sur le sol de la plaine des espérances.

Malgré les cailloux, les tigres avançaient petit à petit. Quand l'armée de Matamor fut suffisamment proche, Venturus le Brave cria aux lutins et aux hippos :

- En avant marche ! Battez-vous pour sauver Terragora du joug de Zeit ! Sur cette plaine, à cette heure, le destin du monde se joue ! Sortez vainqueurs ! Lutte tant que vous aurez des forces ! Avec gloire et honneur ! Pour le Soleil et la Lune ! Pour la Mer, le Vent et Terragora ! En avant mes amis et que la chance vous accompagne !

A cet instant, les trois hordes de lutins et tous les hippos s'élancèrent sur les tigres aux yeux de sardonys tandis que les singes se divisaient en deux groupes et disparaissaient de la plaine des espérances.

- Les lâches ! cria Matamor. Ils s'enfuient ! Mais nous aurons tôt fait de les rattraper de les dévorer comme les autres.

Une terrible lutte s'engagea. Les lutins tiraient avec leurs frondes. Les hippos balançaient leurs ennemis en l'air. Les tigres griffaient les soldats des troupes du monde libre. Les flamants roses et les vautours se disputaient l'empire des cieux. C'était le chaos et le brouhaha. Le brouillard de Zeit avait envahi la plaine. La voix de la brume livide ricanait sans relâche. Le prince Amartide et Venturus le Brave étaient les guerriers les plus valeureux et les plus efficaces : ils envoyaient valser les tigres par dizaines.

A l'infirmerie, les fées et la sorcière Arinor étaient débordées. Les lutins brancardiers accouraient, leur portant toujours plus de blessés qu'il fallait soigner de toute urgence. Arinor s'occupait de préparer des potions et les fées jetaient des sorts avec leurs baguettes magiques

pour soigner les blessures des soldats. Sous la tente de l'infirmerie, on oubliait vite les larmes et les bobos.

Après une heure de combat féroce, Handrior quitta le nuage de brume et s'éleva haut dans le firmament. Puis il hurla :

- A l'aide noble peuple de l'empire des branches. C'est le moment ! La victoire est proche !

C'est alors que les singes réapparurent, guidés par l'empereur Bozadéan. L'étau se referma sur les tigres et la lutte reprit de plus belle. Le roi Matamor frémit lorsqu'il vit que son armée faiblissait devant les singes.

- Allez bandes de vermines ! disait-il aux autres tigres. Qu'attendez-vous pour vous battre ! Vous êtes trop lents, trop mous. Nous allons perdre si vous continuez ainsi. Prenez un peu exemple sur moi !

Rien à faire : les tigres n'étaient pas assez nombreux maintenant que les singes s'étaient engagés dans le combat. Mais le roi Matamor, lui, ne faiblissait pas. Il se battait avec toujours plus de hargne, envoyant valser les lutins, griffant les hippos, mordant la queue des singes et bondissant de tous les côtés de manière à ce que personne ne puisse l'atteindre.

Lorsqu'il vit cela, le général Handrior pensa : « Seul Histène pourra vaincre Matamor. L'ancien lieutenant des tigres, à présent notre allié, est la seule créature assez puissante pour mettre à terre le chef de l'armée de Zeit. Il faut combattre le feu par le feu. Tant que leur roi n'est pas vaincu, les tigres aux yeux de sardonix continueront de lutter et nous irons vers la catastrophe ! Je dois trouver Histène ! »

Alors le prince des flamants roses quitta le combat aérien et survola la plaine à la recherche d'Histène. Il n'y avait pas la moindre trace de l'ami des lutins rouges. Handrior fit plusieurs passages sans succès. Et puis il décida de se rendre à l'infirmerie en désespoir de cause.

Histène était là, étendu, il venait de reprendre connaissance après avoir but le bouillon de carottes bleues que lui avait concocté la sorcière Arinor.

Handrior lui dit :

- Vite ! Relève toi ! Les troupes du monde libre ont besoin de ton aide !

- Je vais venir dès que je me sentirai mieux, répondit Histène en suffoquant. J'ai la tête qui tourne. Trois vautours m'ont immobilisé pendant que deux tigres se sont chargés de m'assommer.

- Nous n'avons pas le temps d'attendre que tu sois rétabli ! s'écria le général Handrior. Il te faut retourner au front ! Matamor fait des ravages, tu es le seul à pouvoir le battre !

- Matamor ? dit Histène inquiet. Tu ne connais pas sa force... Il est invincible. Je veux bien l'affronter mais jamais je ne sortirai vainqueur.

- Les perdants parlent ainsi ! Les gagnants ne reculent pas, ils luttent, la rage au cœur, même quand ils se savent plus faibles ! Ils gagnent parce qu'ils ont su douter, parce qu'ils ont compris qu'ils risquaient de perdre et qu'ils ont su faire en sorte que cela n'arrive pas ! Vaincre lorsque tu te sais plus puissant est aisé. Mais vaincre lorsque tu te sais plus faible demande du courage et de la détermination. Allons Histène ! Tu peux le faire ! Tu dois le faire ! Pour le Soleil, pour la Lune et pour nous tous ! Sauve Terragora !

- Me voilà ! dit Histène en sortant de la tente de l'infirmerie, enhardi par le discours du prince des flamants roses. Je vais assujettir Matamor et la guerre de la plaine des espérances prendra fin une bonne fois pour toutes !

- Bien parlé ! lança Handrior. Je retourne m'occuper du commodore Chendil. Bonne chance !

Histène se fraya un chemin entre les soldats qui, exténués, ne s'arrêtaient pas de combattre pour autant. Quand il arriva devant Matamor, celui-ci lui dit :

- Te voilà sale traître ! Je me disais bien que tu devais être dans le coin ! Toi qui a préféré trahir les tiens pour te joindre à ces pitres. Maudite soit ta couardise ! Tu auras le même sort que tes nouveaux amis quand nous aurons gagné la guerre. Je te dévorerai...pour moi tout seul... Pas de pitié pour les félons de ton espèce !

- C'est ce que nous verrons, dit Histène, se mettant en position de combat.

Les deux félins tournèrent autour d'un point imaginaire. Les yeux dans les yeux. L'un face à l'autre, tous deux prêts à bondir. Le brouhaha de la bataille grognait autour d'eux. Ils avaient presque l'air calmes. Mais, dans leurs regards, un incendie rougeoyait.

Soudain, ils se sautèrent dessus et la lutte commença. Ils se repoussaient puis se jetaient à nouveau l'un sur l'autre. Ils hurlaient de rage. Ils se griffaient, ils se tapaient. Histène faiblissait mais il tenait bon. Il réfléchissait : « Comment faire pour vaincre celui qui est plus fort que moi ? se disait-il. Je dois attendre. Le laisser se fatiguer. Eviter ses coups autant que possible. Il finira par être épuisé et il commettra une erreur. »

Hélas, Matamor ne faiblissait pas. La rage et la haine nourrissaient sa vigueur. La stratégie d'Histène était défaillante : il n'arriverait jamais à tenir tête au roi des tigres jusqu'à ce que celui-ci faiblisse. Histène eut un moment de désespoir. Il avait mal partout et continuait de recevoir de violents coups de griffe. Puis il prit sur lui et se rappela ce qu'avait dit le prince Handrior : « vaincre lorsque tu te sais plus faible demande du courage et de la détermination. »

Histène réfléchit pendant qu'il se battait. Toute créature un a point faible, quel pouvait être celui de Matamor ?

« Mais oui ! Bien sûr ! se dit soudain Histène, comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Si je veux battre Matamor, je dois m'emparer du médaillon qu'il porte autour du cou. C'est ce pendentif qui lui donne le pouvoir de commander aux autres tigres. Si je réussis à le prendre et à le mettre autour de mon cou, je serai le maître des tigres aux yeux de sardonys et la guerre cessera ! »

Alors, dans un mouvement rapide, Histène lança sa patte vers le visage de son adversaire. Matamor évita sans mal le coup d'Histène et dit :

- C'est tout ce que tu peux faire ? Il est temps de te rendre...tu ne peux même plus me toucher ! Tu es trop faible alors que j'ai encore toutes mes forces. Inutile de continuer, le combat est perdu pour toi...

- En es-tu bien certain ? dit Histène en brandissant le médaillon qu'il avait subtilisé au moment de sa feinte.

Quand il s'aperçut de la ruse, Matamor poussa un long cri de rage et voulut se jeter sur Histène pour récupérer le pendentif. Mais trop tard : Histène avait enfilé le médaillon autour du cou et commandait l'armée des tigres aux yeux de sardonys. La bataille cessa. Tous les soldats, des deux camps, se tournèrent vers Histène. Cinq tigres s'emparèrent de Matamor et l'immobilisèrent.

- C'était donc cela ? dit Histène à Matamor. Ta royauté ne tenait qu'à ce médaillon ridicule ? Tu étais un petit roi et tu as perdu !

Un immense hurlement provint de la brume qui nimbait la plaine des espérances :

- Non ! s'écria Zeit. Ce n'est pas possible ! Chendil ! Dis à tes vautours d'attaquer ce tigre insolent et de reprendre le médaillon ! Fais-le sur le champ ou bien je te détruis toi et tous les autres vautours.

Mais Chendil n'exécuta pas l'ordre de la brume livide. Il se tourna vers Handrior, son frère, puis vers le brouillard et dit :

- C'est fini Zeit. Tu as perdu. Je ne me battraï plus pour toi. Je choisis la liberté. Je veux obéir à un être noble et non à celui qui menace de me détruire. Ainsi je jure allégeance à Handrior, le prince des flamants roses et général des troupes du monde libre. Mon frère, si tu l'acceptes, réconcilions nous. Je t'en prie : pardonne moi...

- Nous aussi, dirent les vautours à l'unisson.

- Vous êtes pardonnés, dit Handrior sous les ovations des lutins, des singes et des hippos.

- Non ! Non et non ! continua Zeit. Ce n'est pas possible ! Les tigres ! Faites quelque chose ! Mangez-les !

- Ils ne le feront pas, dit Histène, je les commande. Va-t-en Zeit ! La partie est terminée !

Après ces mots, la brume se dissipa. Les singes, les tigres, les vautours, les flamants roses, les fées et les hippos applaudirent, ivres de joie, et crièrent :

- Hourra ! Nous avons gagné ! Zeit a perdu ! Vive les troupes du monde libre ! Vive le général Handrior et le tigre Histène ! Vive la Lune et le Soleil ! Vive Terragora ! Hourra ! Hourra !

Télékin le Sage décida qu'on devait renvoyer Matamor dans l'autre monde et boucher définitivement les quatre enclaves. Désormais, personne ne traverserait plus ces passages et Matamor vivrait seul de l'autre côté, dans la jungle hostile.

Le soir même de la fin de la bataille, une immense fête eut lieu à Hippodale. Toutes les créatures se réjouirent de la fin de la bataille. La Lune couronna Histène et le nomma roi des tigres aux yeux de sardonx. Chendil et Handrior se serrèrent fort dans leurs ailes, heureux de se retrouver et de se pardonner. Les tigres devinrent les amis des hordes de lutins. On ria. On dansa. On chanta. A la victoire et au monde libre ! Zeit était vaincu !

Pourtant, dans l'ombre, une seule créature ne participait pas aux réjouissances : c'était le prince Amartide.

- Qu'as-tu ? demanda à son frère la sorcière Arinor.

- Mon fils Hippodas est toujours en captivité sur l'île de Chrône, répondit Amartide. Il est le prisonnier de Zeit. Je vais devoir aller le libérer.

- Ne t'en fais pas pour cela, dit Arinor, je t'aiderai⁹...

⁹ Voir *L'arbre de Zeit*

21- L'arbre de Zeit

L'aiglon soufflait dans le feuillage du majestueux Babakar. Le navire filait, poussé par le Vent et porté par la Mer. Il transperçait les vagues qui se dressaient sur son chemin. A bord, les pirates koalas avaient des invités : le prince Amartide et la sorcière Arinor étaient sur le pont et scrutaient, au loin, le panache de brume qui nimbait l'île de Chrône.

- Ne peut-on aller plus vite ? demanda Amartide impatient. Mon fils Hippodas est retenu sur Chrône¹⁰. Je dois le sauver. Après sa défaite de la plaine des espérances, Zeit risque de supprimer Hippodas pour se venger des créatures de Terragora.

- Le Babakar n'est jamais allé aussi vite, répondit le capitaine Oscar. Nous jetterons l'ancre sur le rivage de Chrône dans moins d'une heure. Patience, ô prince du royaume hippo.

- Ne t'en fais pas Amartide, dit la sorcière Arinor. Quelque chose me dit que Zeit a d'autres préoccupations en ce moment que celle de supprimer Hippodas. Je connais bien le quatrième fils de la Lune et du Soleil. Il doit être désespéré à présent que ses rêves d'empire se sont écroulés. Les divisions vautour et les tigres se sont mutinés. Zeit n'a plus le moindre allié. Il est tout seul sur son île. Il est triste et il pleure dans la cape de son ignoble manteau de brouillard. Je pense que ton fils est hors de danger. Nous arriverons avant même que Zeit ait eu l'idée de lui faire du mal.

- Puisses-tu dire vrai, ma sœur, puisses-tu dire vrai... Mais comprends mon inquiétude. Quand je l'ai quittée, Dorinthe versait d'amères larmes en pensant à Hippodas, elle m'a supplié de lui ramener notre fils.

La sorcière impressionnait le moussaillon Théodore. Elle était si grande qu'il en avait presque peur. Et puis il faut dire qu'il avait entendu plein d'histoires à son sujet : on disait qu'elle savait tout, qu'elle était la confidente de la Lune et qu'elle pouvait se transformer en baobab ou en nuage quand elle voulait.

- Je peux te poser une ou deux questions ? dit timidement Théodore à la sorcière.

- Oui bien sûr, lui répondit Arinor.

- Tu promets que tu ne me changeras pas en vautour si mes questions ne te plaisent pas ?

- Je te le promets. Tu n'as rien à craindre de moi moussaillon.

- Comment se fait-il que tu connaisses si bien le vilain Zeit ?

¹⁰ Voir *Hippodas et la mandragore*

- Je ne le connais pas si bien que ça mais je suis peut-être celle qui la connaît le mieux. Il est venu me voir autrefois. Il avait pris la forme d'un dindon. Il voulait que je devienne son alliée. Nous avons discuté pendant des heures. J'ai découvert un être qui souffrait de sa laideur et de sa solitude. Il m'a émue, je dois le reconnaître. A défaut de nous allier pour comploter contre le Soleil, nous sommes en quelque sorte devenus des amis. Zeit est malheureux, c'est pour cela qu'il fait du mal. Lors de notre rencontre, je lui ai promis que je trouverais le moyen de le soigner et de le rendre heureux s'il arrêtait de faire du mal. Il m'a dit qu'il me jurait qu'il ne s'en prendrait plus jamais à personne si je tenais ma promesse. Aujourd'hui, après des années de travail, je crois que j'ai enfin compris comment faire pour aider Zeit.

- Comment ? demanda Théodore.

- Tu le verras bientôt.

Le Babakar pénétra dans le brouillard qui enveloppait Chrône. Après quelques minutes de navigation à l'aveuglette, les contours de l'île de Zeit se dessinèrent sur les vapeurs d'ombre.

Le lieutenant Ponko était à la barre. Il manoeuvra adroitement pour accoster sans heurter les rochers pointus qui dépassaient de l'eau.

Amartide sauta sur la terre ferme et appela son fils :

- Hippodas ! Hippodas ! Tu m'entends ?

L'écho de ce cri se répercuta sur les parois rocailleuses de l'île et un autre écho répondit :

- Papa ! Est-ce bien toi ? Je suis là ! Dans une oubliette ! Je suis prisonnier ! A l'aide ! Viens me chercher !

- J'y vais, s'écria Amartide.

- Sauve Hippodas, lui dit la sorcière, je m'occupe de Zeit.

- Et nous ? demanda le capitaine Oscar. Que faisons-nous ?

- Accompagnez moi si vous le souhaitez, répondit Arinor aux pirates.

Ainsi les koalas et la sorcière commencèrent leur ascension vers le point culminant de Chrône.

Pendant ce temps, Amartide avait rejoint la fosse au fond de laquelle gisait son fils.

- Papa ! cria Hippodas. Sors moi de là ! Je t'en prie ! J'ai froid, j'ai faim...

Amartide avait pensé à prendre une corde qu'il avait enroulée autour de son épaule. Il l'arrima solidement à un rocher pointu et descendit dans l'oubliette.

- Agrippe-toi à mon dos, dit-il à son fils.

Une fois qu'ils furent sortis du trou, Hippodas se jeta dans les bras de son père et éclata en sanglots :

- Pardon. Pardon. J'aurais dû détruire la mandragore. Pardonne moi Papa. J'ai eu tellement peur. Les vautours m'ont enlevé...

- Oui, je sais, c'est fini, tu es sain et sauf, ce n'était qu'un vilain cauchemar. Bien sûr que je te pardonne. N'importe qui peut commettre une erreur. Mais ne t'inquiète pas : Ni Zeit ni les vautours ne nous feront encore du mal. Les troupes du monde libre, dirigées par le général Handrior, ont vaincu Zeit. Nous avons gagné la bataille de la plaine des espérances. Il n'y a plus aucune crainte à avoir. Je vais te reconduire à Hippodale, auprès de ta mère qui se fait un sang d'encre.

Tandis que le prince Amartide et son fils regagnaient le Babakar, les pirates koalas et la sorcière Arinor atteignirent le point culminant de Chrône.

- Bonjour Zeit, dit la sorcière.

- Bonjour, répondit une voix qui venait des ténèbres. Que fais-tu là ?

- Je suis venue voir comment tu allais, continua Arinor, et t'apporter le remède que je t'avais promis.

- Est-ce que tu te moques de moi ? As-tu trouvé le moyen de me rendre heureux malgré ma solitude et ma laideur ? Car, si tu veux vraiment le savoir, je ne vais pas bien du tout. Les tigres et les vautours se sont mutinés, me laissant seul face à la défaite. J'ai perdu la bataille de la plaine des espérances. J'ai voulu détrôner mon père, le Soleil, et j'ai échoué lamentablement. Aujourd'hui je suis las. Las de faire du mal, las de mentir, las de corrompre et de détruire. Je suis triste à vrai dire et, dans le secret de mon manteau de brouillard, je verse d'amères larmes en repensant à ma méchanceté et au venin de mes mensonges. A cause de moi et de mes manigances la Lune et le Soleil se sont séparés, certains flamants roses sont devenus gris, les sirènes ont été prisonnières de longs jours et Hippodas a été enlevé. Je suis un être ignoble, laid, misérable, emmitoufflé dans ce corps de brume livide. Qu'ai-je fait ! J'ai corrompu l'univers, j'ai souillé Terragora et j'ai répandu mon fiel dans le Vent et la Mer. Je ne mérite rien. Garde ton remède et laisse moi haïr l'univers.

- Allons, allons, dit Arinor. Laisse moi faire. Tout ira bientôt mieux, tu verras.

Les pirates koalas observaient la scène avec curiosité. Qu'allait-il se passer ? Comment la sorcière soignerait-elle la méchante brume ? Si elle réussissait, les instants qui suivraient changeraient l'univers à jamais. Le bonheur était là, à portée de main.

Arinor se mit à genoux et, avec des gestes méticuleux, elle gratta le sol du point le plus haut de Chrône. Puis elle fouilla dans sa besace et en sortit une graine minuscule.

- La voilà ! s'exclama-t-elle en souriant.

Elle planta la graine dans le petit trou qu'elle avait creusé, la recouvrit de terre et murmura à voix basse :

- Il était une fois...

Et le miracle se produisit devant les regards ébahis des pirates koalas et de l'univers entier ! Juste après ces mots, un germe apparut là où Arinor avait planté la graine. Le germe poussa à toute allure. Il fut bientôt un petit arbre qui continuait de grandir à une vitesse incroyable. Au fur et à mesure que l'arbre se développait, le brouillard qui nimbait Chrône devint de plus en plus clair. Il s'évaporait. Les vapeurs d'ombre se dissipaient. Les rayons du Soleil purent franchir pour la première fois la brume livide et inonder l'île d'une lumière resplendissante. Aussitôt, une herbe verte et grasse recouvrit les vallons de Chrône. La graine de la sorcière Arinor était devenue un sublime chêne dont les branches s'étendaient très haut vers la voûte céleste. Enfin, le brouillard disparut complètement. L'horizon se dégagea, offrant à la vue des pirates koalas le spectacle de l'océan. Au loin, de l'autre côté de la Mer, on apercevait le rivage de Terragora.

Quand l'arbre eut fini de croître, Arinor dit avec un air triomphant :

- Aujourd'hui, mon ami, tu es guéri de tous tes maux. Des centaines de créatures viendront bientôt jouer dans les vallons chatoyants de ton île et se reposer à la fraîche ombre de tes branches. On oubliera bien vite le mal que tu as fait. Voici l'arbre de Zeit et la fin de l'histoire ! Terragora sera heureuse jusqu'à la fin des temps. Bénis soient le Soleil et la Lune ! Béni soit l'univers !

- Béni soit l'univers ! répétèrent les pirates koalas.

C'est alors que la Lune et le Soleil se réconcilièrent. Le roi des rois comprit à quel point il avait été dupe des mensonges de Zeit. Il alla trouver celle qu'il aimait de tout son cœur pour implorer son pardon. La reine des reines sécha ses larmes et pardonna le Soleil. Ils s'étreignirent. Ils s'embrassèrent. Et puis ils contemplèrent ensemble le monde merveilleux qu'ils avaient enfanté. Toutes les créatures de la Mer, du Vent et de Terragora applaudirent les retrouvailles du roi et de la reine. Les limbes de l'univers s'embrasèrent. Les flamants roses virevoltèrent dans les rayons mêlés de la Lune et du Soleil.

Assise sous les branches de l'arbre de Zeit, la sorcière Arinor pleurait de rire. Elle murmura à nouveau, presque en chantant :

- Il était une fois...

FIN

Sommaire

- 1- Le mensonge de Zeit
- 2- L'odyssée de Bozadéan
- 3- Les flamants roses
- 4- La découverte des enclaves
- 5- La guerre de l'autre monde
- 6- Les premiers pas d'Amarchino
- 7- Le voyage d'Emus à Niquaïde
- 8- La conversion d'Histène
- 9- Natissa
- 10- Les pirates koalas et le tonnelet de grenadine
- 11- Le prince Amartide et la source des cascades
- 12- Le glacier du temps qui passe
- 13- Le prince, la belle et la sorcière Arinor
- 14- Les quatre princes et la mine des vœux
- 15- La vengeance du gros Criméon
- 16- La fin de Massaloë
- 17- Le lutin amoureux d'une fée
- 18- Hippodas et la fleur de la connaissance
- 19- L'invasion des tigres de Matamor
- 20- La bataille de la plaine des espérances
- 21- L'arbre de Zeit

